This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

SIR HENRY MEUX BART.

Vet. Fr. III A 652

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

TOME VII.

Digitized by Google

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ.—DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES,

NOUVELLES

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Ce monde, chère Agnès, est une étrange chose !
(MOLIÈRE.)

TOME SEPTIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1839

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

UN

PARISIEN DANS L'ANDALOUSIE.

J'aime encore mieux être trompé
à Paris qu'adoré dans l'Andalousie.
(CONCLUSION, page 54.)

« — Ah ! qu'elles sont belles ! qu'elles
» sont séduisantes, agaçantes, voluptueuses
» les femmes de l'Andalousie ! C'est là qu'il
» faut être aimé pour connaître toutes les
» jouissances de l'amour ! pour savoir jusqu'à

Digitized by Google

» quel point une femme peut porter cette
» passion !... Là, tout se réunit pour nous
» enivrer : un climat brûlant, un ciel pur,
» un air embaumé du parfum des fleurs,
» des plantes aromatiques que la terre y pro-
» duit en abondance. Des nuits courtes et
» tièdes, des refrains piquants et mélodieux ;
» tout, jusqu'au costume des habitants,
» qui est à la fois gracieux et pittoresque ;
» oui, tout dispose notre âme aux plus ten-
» dres sentiments. Ah ! mon ami, figure-toi
» une jeune Andalouse... je ne te parle pas
» de celles qui habitent les villes ; d'abord
» leur costume est presque toujours noir,
» ce qui est moins gai, ensuite elles sont
» trop soumises aux lois de l'étiquette pour
» se livrer, du moins devant le monde, à
» leur aimable naturel ; je te veux faire con-
» naître une fille des montagnes, une pay-
» sanne de l'Andalousie... celles-là ne sont
» point lourdes, gauches, empesées comme
» nos paysannes des environs de Paris. Le
» sang brûlant qui circule dans leurs veines

Digitized by Google

» donne à leurs yeux noirs une expression
» que je ne puis te peindre; il y a tout à la
» fois de l'esprit, de l'amour, de la vivacité
» et de la langueur dans les regards qu'elles
» nous jettent. Tous leurs mouvements ont
» de la grâce; et cette résille qui entoure
» leurs cheveux, ce jupon court, bariolé de
» vives couleurs, qui laisse voir une jambe
» séduisante, terminée par un pied mignon...
» ce corset qui dessine parfaitement une
» taille bien prise... enfin, mon cher, il n'y
» a pas moyen d'y résister; et puisque tu
» veux faire un voyage d'agrément pour
» t'instruire et oublier une maîtresse volage,
» crois-moi, rends-toi dans l'Andalousie...
» là, tu trouveras des femmes qui te feront
» bien vite perdre le souvenir de celle qui
» a trahi les serments qu'elle t'avait faits. »

Ce discours était adressé à un de nos Parisiens, beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, par un monsieur un peu plus âgé, qui était petit, gros et laid. C'était en se promenant sur le boulevard des Ita-

Digitized by Google

liens que ces messieurs faisaient la conversation.

Le beau jeune homme, qui avait écouté son compagnon sans l'interrompre, s'écrie enfin : — « Quoi ! vraiment, tu veux que » j'aille faire la cour aux paysannes de l'An- » dalousie ?

» — Je ne te dis pas que je le veuille; » mais puisque tu vas voyager, pourquoi » n'irais-tu pas... ?

» — Et tu as fait des conquêtes dans ce » pays-là, toi, Germilly ?

» — Oui, mon ami, nulle part je n'ai été » aussi heureux !... Oh ! charmantes Anda- » louses ! pourquoi ai-je été forcé de vous quit- » ter pour revenir en France !... C'est éton- » nant comme ces femmes-là m'aimaient !

» — Il est certain que cela doit me donner » de l'espoir. Oui, les Françaises sont trop » coquettes, trop volages !... Me tromper... » m'être infidèle !... je suis d'une colère !...

» — Je le conçois, toi qui as l'habitude » de ne pas être prévenu.

Digitized by Google

» — Décidément, je vais quitter Paris...
» et pour longtemps.

» — Et tu iras dans l'Andalousie?

» — C'est possible. »

Quelques semaines après cette conversation, notre Parisien, qui se nommait Frédéric Dernange, se promenait dans les rues de Cordoue, admirant les hardis édifices de cette ville, dont les Mores furent longtemps possesseurs : ville curieuse, bizarre, magnifique et sale; patrie des deux Sénèque, de Lucain, et des meilleurs chevaux d'Espagne. Frédéric ne s'était pas rendu dans l'Andalousie précisément à cause de la conversation qu'il avait eue à Paris sur le boulevard des Italiens avec le gros et laid Germilly ; une affaire d'intérêt qu'il pouvait terminer lui-même mieux que des gens de loi l'avait engagé à se rendre à Cordoue; mais peut-être aussi se serait-il dispensé de faire ce voyage, si les discours de son ami n'eussent piqué sa curiosité.

Frédéric, jeune, riche, aimable, aimait

Digitized by Google

passionnément les dames. Près d'elles il avait obtenu de nombreux succès ; il les avait trompées... C'est presque indispensable, il faut bien en tromper beaucoup pour en aimer plusieurs. Mais sa dernière maîtresse s'était permis d'être infidèle avant lui, et Frédéric, furieux qu'on lui fît une fois ce qu'il avait fait si souvent, avait pris en haine ses charmantes compatriotes, et s'était dit : « — Je voyagerai, j'irai loin de Paris » chercher une femme qui sache véritable- » ment aimer. » Ce monsieur était évidemment de mauvaise humeur lorsqu'il avait dit cela.

Frédéric eut bientôt terminé l'affaire qu'il avait à traiter à Cordoue. Il lui avait semblé qu'on n'y était pas plus fidèle qu'à Paris ; il s'ennuyait de faire la conversation autour d'un *brasera*, il résolut de voir le pays, et se rendit à Anduxar. Tout en parcourant les dix lieues qui séparent ces deux villes, il admirait les belles campagnes, les sites enchanteurs de l'Andalousie ; pays riche, fer-

Digitized by Google

tile, où tout vient avec profusion, et nommé à juste titre l'écurie, la cave et le grenier de l'Espagne.

Mais le jeune Parisien ne voulait pas se borner à admirer la végétation. Il trouvait fort agréable de se promener dans des bois d'orangers et de citronniers, cependant il y cherchait quelque chose qu'il n'avait pas encore rencontré; c'était une femme plus jolie, plus séduisante, plus gracieuse que celles qu'il avait laissées à Paris. Il avait vu souvent sur sa route de fort agréables figures, mais ce n'était point encore là ce que le gros Germilly lui avait annoncé.

Après un court séjour à Anduxar, Frédéric se résout à parcourir les environs, non pas en voiture, comme un voyageur nonchalant, mais dans la seule compagnie d'un muletier, guide commode et que l'on quitte à volonté, quand on désire s'arrêter quelque part.

C'était un grand et réjoui compère qui servait de guide à Frédéric; un jeune homme

Digitized by Google

au teint brun, aux yeux noirs et vifs, aux manières lestes et hardies, un véritable muletier de La Fontaine; chantant la *canzonetta*, caressant sa mule, la flattant, lui adressant les noms les plus doux, puis humant avec délices un petit cigare, que lui-même venait de faire en roulant entre ses doigts des feuilles de tabac dans de petites bandelettes de papier. Les mules, dont la tête était surmontée d'un beau plumet, semblaient mettre de l'orgueil à balancer leur coiffure, et un nombre infini de petites sonnettes attachées au cou de l'animal se mettaient alors en mouvement et faisaient un accompagnement aux chants du muletier.

On suivait les bords du Guadalquivir, laissant les mules hâter ou ralentir leur marche, suivant leur caprice. Frédéric admirait les sites délicieux qui s'offraient à sa vue; ce doux climat lui semblait fait pour des amants; il soupirait; et ses regards suivaient toutes les villageoises qui passaient près de lui. Celles-ci regardaient avec complaisance le

Digitized by Google

jeune Français, dont la tournure élégante, la figure distinguée, pouvaient sans désavantage subir l'examen des Andalouses. Frédéric se disait : « Oui, ces paysannes sont » fort bien ; mais je voudrais une beauté un » peu moins rustique... Ce n'est pas encore » là ce que Germilly m'a vanté! »

Tout à coup, Pédrillos (c'était ainsi qu'on nommait le muletier) arrête sa mule et se tourne vers Frédéric, en lui disant : « — A » propos, senor, vous désirez connaître » l'Andalousie, mais vous ne m'avez pas dit » par quel côté du pays vous vouliez commencer.

» — Peu m'importe, » dit Frédéric; « allons où vous voudrez... Cependant, dirigeons-nous de préférence où les femmes » sont plus jolies, plus tendres, plus amoureuses...

» — Oh ! toutes les Andalouses le sont!... » les aventures galantes ne vous manqueront point par ici!... Tenez, voici le village où loge le fermier Pérez, dont la

Digitized by Google

» femme est si accorte et si agaçante. Là-
» bas, nous allons passer devant la *posada*
» de Garcias; sa fille Juanita est bien jolie,
» bien coquette... elle aime les fleurettes et
» n'est pas trop inhumaine... avec les beaux
» garçons. Là-bas, au fond de la vallée...
» dans ce petit bourg que vous apercevez...
» oh! il y a de jolies filles! Sanchette,
» Maria, Inès!... vives, piquantes, et ten-
» dres... ah! senor, elles ont des yeux qui
» ne laissent pas un cœur en repos!

» — Diable! maître Pédrillos! il me pa-
» raît que vous avez beaucoup de relations
» dans ce pays?...

» — Oui, senor, je fais une maîtresse à
» chaque endroit où je m'arrête, parce
» qu'alors je suis sûr que mes mules sont
» bien soignées : on leur donne de bonne
» paille de Castille... Et que voulez-vous?
» il faut bien faire quelque chose pour ces
» pauvres bêtes... N'est-ce pas, Ragazza!
» Oh!... ma bonne Ragazza!... ton pied est
» sûr! j'ai descendu avec toi les rudes mon-

Digitized by Google

» tagnes de la Sierra. Et toi, Catalane, tu
» es paresseuse par moment! mais aussi
» quand tu relèves ta tête avec fierté,
» comme tu emportes lestement le fardeau
» le plus lourd!... »

Et le muletier caresse le cou de sa monture, tout en faisant un signe d'amitié à la mule que monte Frédéric ; celui-ci sourit de la singularité de Pédrillos qui prétend ne courtiser les jolies filles que par amour pour ses mules.

On est descendu dans la vallée ; Pédrillos se dirige vers le bourg qu'il a montré au jeune Français ; mais Frédéric arrête la dolente Catalane, en disant au muletier :

« — Je ne tiens pas à faire connaissance
» avec les séduisantes Sanchette et Maria...
» ne nous arrêtons pas dans ce bourg, maî-
» tre Pédrillos... D'ailleurs, je vous avoue
» que je dédaigne les triomphes faciles...
» N'avez-vous jamais rencontré de cruelles
» sur votre route?... et ne pensez-vous pas
» aussi qu'une conquête qui se défend long-

Digitized by Google

» temps avant de se rendre, fait trouver la » possession plus douce ?

» — Je n'ai jamais eu de longs combats » à soutenir! » dit Pédrillos en souriant d'un air satisfait et aspirant une longue bouffée de tabac. « Allons, Ragazza, allons, tu vois » bien que le senor veut chercher un gîte » ailleurs... quand tu dresseras les oreilles, » il faut avancer... tu vois que Catalane te » dépasse... Un instant... diable!... et un » salut devant la santa Madona !... »

Le muletier venait d'apercevoir une Madone placée dans une niche de bois bien simple, à l'angle de la route qui sortait de la vallée. Un homme était prosterné devant la statue. Il était jeune ; sa figure était longue, jaune, maigre, ses yeux fauves ombragés par d'épais sourcils roux ; sa tête était couverte d'une résille noire ; il portait une veste de drap grisâtre très-courte, attachée par des lacets noirs, un pantalon large assujetti par une ceinture rouge, une cravate nouée fort lâche, et dont les bouts

Digitized by Google

flottaient sur sa poitrine ; enfin, il tenait à la main un chapeau de forme pointue et à grands bords. Ce personnage, dont les traits avaient une expression à la fois farouche et stupide, priait très-dévotement et sans faire attention au jeune Français et à son conducteur, qui s'étaient arrêtés à quelques pas de lui.

Le muletier, après avoir adressé une courte oraison à la Madone, va frapper sur l'épaule de l'homme qui se levait alors.

« — Bonjour, Ornégro.

» — Ah !... bonjour !...

» — Tu viens de faire ta prière?

» — Oui.

» — Je gage que je devine ce que tu as
» demandé à la Madone... Ah ! mon pauvre
» Ornégro !... tu soupires toujours pour ta
» belle et insensible maîtresse, la fière Mar-
» quitta !... tu implores toutes les saintes
» pour qu'ils attendrissent son cœur... Mais,
» mon pauvre garçon, tu en seras pour ta
» passion et tes prières !... Marquitta se rit

Digitized by Google

» de l'amour; et pour vaincre ses rigueurs, » il faudrait un gaillard plus déluré que » toi... Adieu, Ornégro ; bonne chance ce- » pendant. »

Le paysan andaloux avait écouté froidement les railleries du muletier, et quand celui-ci s'éloigne avec le Français, Ornégro, toujours en méditation près de la Madone, ne répond même pas au signe d'adieu de Pédrillos.

« — L'imbécile ! » reprend le muletier en se rapprochant de Frédéric, « l'amour » lui tourne la tête !... Il ne pense, ne rêve » qu'à sa belle ! Marquitta lui dirait : Jette- » toi à l'eau... passe à travers le feu ! il n'hé- » siterait pas... et tout cela pourquoi ?... » pour un froid remercîment et peut-être » même rien du tout.

» — Ah çà ! maître Pédrillos, » dit Frédéric, « il me paraît que voilà une belle » moins facile à séduire que celles que vous » me citiez tout à l'heure. Quelle est donc » cette Marquitta ?

Digitized by Google

» — La fille d'un riche fermier des environs. Mais elle a perdu de bonne heure ses » parents, et s'est trouvée, fort jeune encore, maîtresse d'une jolie fortune et libre » de faire toutes ses volontés. Oh ! elle en a » profité !... elle s'est donné un ton, des » allures de dame ! Elle est coquette, aussi » elle a toujours les plus belles parures !...

» — Coquette et point d'amour ?

» — Oui, senor. C'est que Marquitta est » trop difficile, sans doute... Moi, je ne lui » ai jamais fait la cour... Elle est jolie... » fort jolie, c'est vrai ; mais je n'aime point » les femmes qui veulent dominer notre » sexe !... Si j'avais voulu... j'ose croire... » mais je n'y ai pas essayé. »

Après avoir ri de la fatuité du muletier, Frédéric reprend : « — Et cet Ornégro ?...

» — Oh ! c'est un pauvre diable qui est » entré au service de Marquitta, afin de la » voir tous les jours. Il lui sert de garçon » d'écurie, de jardinier, de page !... de » tout ce qu'on veut enfin... Je vous dis que

Digitized by Google

» l'amour le rendra imbécile, si ce n'est » déjà fait : au reste, je crois qu'il se rend » justice, et qu'il borne ses prétentions à » regarder, à admirer Marquitta, et à obéir » à ses moindres signes. »

Frédéric semblait rêver. Au bout de quelques instants il s'écrie : « — Pédrillos, j'ai » bien envie de voir cette Marquitta. Demeure-t-elle loin d'ici ?

» — Non, senor, à une lieue environ après » ce bois que nous allons traverser, dans le » petit hameau qui est à gauche...

» — Mais trouverai-je une auberge?... » pourrai-je enfin loger dans ce hameau?

» — Les *posada* sont rares, mais Marquitta » vous donnera volontiers un gîte... et sans » qu'il vous en coûte rien. Oh! c'est une » femme grande! généreuse! elle aime à » rendre service!... elle est riche! et se fait » honneur de son bien.

» — En ce cas avançons; il me tarde de » voir celle pour qui soupire ce pauvre Or- » négro. »

Digitized by Google

Frédéric pousse sa mule. Catalane est obligée de quitter son allure paresseuse. On entre dans un bois épais, on y chevauche assez longtemps; mais parvenu au bout, l'œil découvre un point de vue admirable : sur la droite, le Guadalquivir roule ses flots paisibles; puis des villages, des hameaux s'élèvent en amphithéâtre sur des collines plantées de vignes, d'orangers, d'oliviers. Au loin, sur des masses bleuâtres qui se confondent avec le ciel, on distingue les nombreux clochers de Séville. Enfin à gauche, l'œil se repose sur une épaisse forêt devant laquelle un petit hameau semble jeté pour servir de halte au voyageur.

Le muletier montre à Frédéric une jolie maison sise à l'entrée du hameau et lui dit : « — Voici la demeure de Marquitta... elle » est plus belle que toutes celles du village » ensemble!

» — Ce pays est délicieux! » dit Frédéric; « je serais charmé de m'y arrêter, lors » même que l'on m'y ferait un froid accueil. »

Digitized by Google

Pédrillos est déjà près de la maison, il a mis pied à terre et rit avec une jeune servante qui est devant la porte, avant que Frédéric ait quitté Catalane.

« — Oui, petite espiègle de Zerline, c'est » un senor français qui voyage pour con- » naître notre pays et qui voudrait bien » trouver à se reposer chez vous, » dit le muletier en prenant le menton à la jeune fille.

« — Je commets peut-être une indis- » crétion, » dit Frédéric en s'approchant, « mais je suis étranger... et j'espère qu'on » m'excusera... »

Avant que la servante ait eu le temps de répondre, une jeune femme paraît sur le seuil de la porte. A son maintien à la fois élégant et fier, à sa mise coquette, à la grâce de ses moindres gestes, Frédéric a deviné Marquitta.

C'est elle, en effet, qui répond au jeune Français d'une voix forte, mais harmonieuse: « — Non, senor, il n'y a pas d'indiscrétion

Digitized by Google

» à s'arrêter chez moi. Ma maison est grande,
» j'ai du monde pour vous servir; vous
» pourrez vous reposer ici tant que cela
» vous sera agréable. Entrez, senor... Pé-
» drillos, on vous fera rafraîchir. »

Frédéric est tout occupé de considérer la belle Andalouse, et il trouve que le muletier est resté bien au-dessous de la vérité : Marquitta est ravissante. Ses grands yeux noirs fendus en amandes sont pleins de feu et d'enjouement; ses cheveux de jais sont tressés et noués sur sa tête avec des rubans et des fleurs. Sa bouche petite et gracieuse est garnie d'un double rang de perles; sa taille est élégante et bien prise; enfin sa mise, qui n'est pas celle d'une dame de la ville, mais qui est plus élégante, plus recherchée que celle d'une villageoise, achève le charme qu'opère d'abord un regard de Marquitta.

La belle Andalouse s'aperçoit de l'effet que sa vue produit sur le jeune voyageur, et cela ne paraît aucunement l'offenser. Elle présente la main à l'étranger et le fait en-

Digitized by Google

trer dans sa maison, tandis que le muletier, qui a perdu tout son babil à l'aspect de Marquitta, reste à la porte auprès de ses mules.

L'aisance, le bon goût règnent dans la demeure de Marquitta, qui fait les honneurs de chez elle avec la grâce d'une dame de la ville. Frédéric est conduit dans une salle qui donne sur un beau jardin. Une vieille servante apporte du chocolat, un valet vient offrir au jeune homme de lui ôter ses *espadrilles*, le croyant habillé comme les voyageurs du pays. Frédéric ne peut se lasser d'admirer Marquitta, qui va, vient, court, ordonne avec une vivacité charmante; mais on voit qu'il faut qu'elle soit obéie à la minute et que la patience n'est point sa vertu habituelle.

Marquitta vient bientôt s'asseoir près de Frédéric. Elle cause avec facilité, avec abandon; sa conversation est spirituelle, enjouée; de son côté le jeune Français est fort aimable. Il dit être venu en Espagne pour affaires, et

Digitized by Google

n'avoue point ce qu'il y cherchait; mais ses yeux pourraient le faire deviner, car déjà ils sont bien expressifs en regardant la séduisante Andalouse.

Deux heures s'écoulent. Frédéric et Marquitta causent toujours à la même place; ils n'ont pas trouvé le temps long. Il y a des personnes près desquelles on est tout de suite si bien!... et on devine qu'on ne les ennuie pas.

Tout à coup une ombre longue et mince se projette dans le jardin; puis une figure jaune et triste se montre à l'entrée de la porte et fronce le sourcil en apercevant l'étranger qui est assis près de Marquitta: c'est Ornégro.

« — Ah! te voilà de retour, Ornégro? » dit la belle Andalouse.

« — Oui.

» — As-tu fait ma commission!

» — Oui.

» — Qu'ont dit ces pauvres gens?

» — Ils vous bénissent pour tous les dons » que vous leur faites!

Digitized by Google

» — Leur maison vient d'être brûlée, » n'est-ce pas un devoir de les secourir?

» — Belle et bonne! » dit Frédéric, « il » faut donc absolument vous adorer?

» — Bonne! » répète Marquitta en souriant « pas trop!... mais franche du moins... » plus que vous autre Français, qui savez, » dit-on, si bien mentir, que tout en ne » vous croyant pas, on aime à vous entendre... »

Avant que Frédéric ait répondu, Marquitta s'apercevant qu'Ornégro est toujours contre la porte lui dit brusquement : « — Que fais-» tu encore là?... va-t'en.

» — C'est que... le muletier qui a amené » le Français demande s'il repartira bientôt » et ce qu'il doit faire... »

Marquitta regarde Frédéric et s'écrie : « Partir! mais non, vous n'allez pas repar-» tir aujourd'hui.... Rien ne vous presse, à » ce que vous m'avez dit, et puisque ce » pays vous plaît tant, pourquoi n'y passe-» riez-vous point quelques jours? Je vous

Digitized by Google

» offre l'hospitalité; je vous chanterai des » *sequidilla,* en m'accompagnant de ma mandoline; et vous me conterez vos aventures » de Paris...

» — Mais vous ne les croirez pas, puisque vous venez de dire que les Français ne » savaient que mentir.

» — Ah! senor!... il peut y avoir des » exceptions... je ne voulais pas vous offenser. Acceptez, pour me prouver que vous » ne m'en voulez pas.

» — Ce serait avec grand plaisir, mais je » crains d'abuser de...

» — Allons, vous restez. Allez renvoyer » votre *calesero;* moi, je vais donner des » ordres pour votre logement. »

Frédéric va trouver le muletier, qui est encore à la porte avec Ragazza et Catalane. Il le paye grassement et lui dit :

« — Je m'arrête quelque temps ici, Pédrillos, vous êtes libre. Si vous repassez » par cette route dans quelques jours, il est » possible qu'alors je reparte avec vous. »

Digitized by Google

Le muletier sourit avec malice, et remonte sur Ragazza en disant : « — Je comprends, senor Français, je comprends !... » les beaux yeux de Marquitta ont produit » leur effet accoutumé, et la coquette est » flattée de votre conquête... Allons, bonne » chance, senor, mais ne vous flattez pas » trop ! . . . Je repasserai dans quelques » jours... si j'ai le temps. »

Pédrillos pousse ses mules. Il entonne sa chanson favorite, et bientôt la voix du muletier et le son des grelots se perdent dans l'éloignement.

Frédéric rentre dans la maison de Marquitta, qui vient au-devant de lui et lui propose de parcourir son jardin. Le jeune Français y consent ; il offre son bras à son hôtesse qui l'accepte sans façon, puis tous deux s'enfoncent sous de belles allées de citronniers, d'orangers, sous des bosquets de roses et de jasmin. Frédéric est dans le ravissement : un séjour charmant, une campagne embaumée, un ciel pur, une femme

Digitized by Google

jolie, spirituelle, que l'on tient sous le bras, et qui semble rire très-facilement, c'était plus qu'il n'en fallait pour tourner la tête au jeune Français, et déjà il se disait tout bas : « — Germilly ne m'a pas trompé!... Ah ! le » beau pays que l'Andalousie!... »

On revient vers la maison, où le repas du soir est préparé. Marquitta fait les honneurs de sa table avec sa grâce accoutumée; et Frédéric, tout en buvant d'un excellent vin de Malaga, s'écrie :

« — Si vous me traitez si bien, mon aima- » blé hôtesse, je ne pourrai plus me décider » à vous quitter.

» — Eh bien ! vous resterez... senor » Français. Je vous parais bien légère peut- » être, mais écoutez-moi. J'ai été de bonne » heure maîtresse de mes actions, de ma » fortune; cela m'a donné plus d'assurance » que n'en possèdent ordinairement les » femmes. J'aime à faire ce qui me plaît, à » dire ce que je pense. On me trouve origi- » nale, bizarre, coquette, que sais-je! mais

Digitized by Google

» je ris de ce qu'on dit, et je continue à » suivre les mouvements de mon cœur, qui » jusqu'à présent ne m'a pas mal guidé. » Une femme de mon âge recevoir chez elle » un jeune étranger... cela semblera bien » inconséquent!... Mais si, malgré ma jeu- » nesse, j'ai déjà la raison, la fermeté de » l'âge mûr; si j'ai bien jugé cet étranger » en le croyant incapable d'offenser une » femme, alors où donc est le mal, et pourquoi » me priverais-je d'une aimable société?...

» — A coup sûr, senora, ce n'est pas moi » qui le trouverai mauvais, » répond Frédéric, un peu contrarié du ton sérieux que son hôtesse vient de prendre. Mais celle-ci revient bientôt à son enjouement habituel. La soirée s'est passée; Marquitta se lève, appelle une servante et lui ordonne de conduire son hôte à l'appartement qu'on lui a préparé. Frédéric salue Marquitta, lui baise la main, et s'éloigne, non sans se retourner souvent pour rencontrer encore les beaux yeux de son hôtesse.

Digitized by Google

La servante conduit le jeune Français dans un pavillon qui est de l'autre côté de la cour et entièrement séparé du reste de la maison. Frédéric soupire en se voyant relégué si loin : les Français vont si vite en amour, que sans doute celui-ci avait déjà rêvé une nuit plus douce. Il faut cependant qu'il se contente de son pavillon, qui est fort joli. Il se couche en pensant à Marquitta, et s'endort en se disant : « — Je » l'adore plus que je n'ai jamais aimé mes » perfides compatriotes !... O Marquitta, si » je puis t'inspirer de l'amour, je n'aurai » plus rien à désirer !... »

Le lendemain, Frédéric s'est éveillé enchanté de loger chez la belle Andalouse. Il descend de bonne heure; il voudrait déjà être près de Marquitta, dont l'image séduisante ne l'a pas quitté durant son sommeil. Il rencontre dans la cour le sombre Ornégro, qui est déjà occupé à porter des fleurs nouvelles sous les fenêtres de sa maîtresse. L'Espagnol baisse la tête devant le Français.

Digitized by Google

et ne semble pas disposé à causer; Frédéric l'arrête :

« — Est-ce qu'elle dort encore?

» — Qui?

» — Eh! parbleu, votre maîtresse, la » belle Marquitta.

» — Oui.

» — Alors je vais me promener au jardin » en attendant son réveil... Elle est charmante votre maîtresse, et je suis bien » content de vous avoir rencontré hier devant la Madone; sans cela, ce bavard de » Pédrillos ne me menait pas ici...

» — Oh! santa Madona !... »

Ornégro n'en dit pas plus. Il croise dévotement les bras et lève les yeux au ciel. Frédéric s'est éloigné; il va au jardin rêver à Marquitta. Son hôtesse paraît enfin; elle lui semble encore plus ravissante que la veille. Peut-être la toilette de Marquitta est-elle aussi plus recherchée, plus gracieuse encore; cela n'annonce pas le dessein de déplaire au jeune Français. Celui-ci fait tout

Digitized by Google

ce qu'il peut pour séduire, pour captiver; la journée s'écoule en promenades, musique, conversations. Marquitta chante avec âme, avec sentiment, Frédéric a la voix douce et légère; chacun aime à entendre l'autre. Le temps passe vite ainsi.

D'autres journées succèdent à celle-ci. Frédéric a parlé d'amour, et ses yeux en avaient parlé d'avance. Marquitta a ri de la tendre déclaration du jeune Français. Celui-ci a voulu ravir quelques légères faveurs. Marquitta est devenue sévère, et Frédéric, qui est réellement amoureux, a perdu toute cette audace qui lui allait si bien à Paris. Il se désespère, il jure qu'il mourra s'il n'est pas aimé de Marquitta; il devient triste, il ne fait que soupirer, il ressemble presque à Ornégro; et la coquette rit toujours quand il lui conte ses tourments.

Un jour, Frédéric prend, ou feint de prendre son parti; il se présente devant Marquitta en costume de voyage, et lui dit : «—Je pars, je viens vous faire mes adieux.»

Digitized by Google

Marquitta ne rit plus. Elle pâlit, se trouble, perd contenance, et murmure enfin : « — Pourquoi donc partir ?

» — Parce que je vous adore... que votre » vue ne fait qu'augmenter l'amour qui » m'embrase, et que je dois vous fuir, » puisque je ne puis toucher votre cœur.

» — Oh ! ne partez pas ! » répond Marquitta d'une voix tremblante, et en baissant ses beaux yeux pour cacher ce qu'ils expriment.

Frédéric s'approche de la belle Andalouse, lui prend la main, la place sur son cœur, en disant : « — Il faut bien que je m'éloigne... » si vous n'avez pas pitié des maux que vous » causez ! »

Marquitta est longtemps sans parler, mais elle a laissé sa main dans celle de Frédéric, qui la couvre de baisers ; enfin elle lève ses yeux sur lui, le fixe d'une façon singulière, on dirait que ses regards veulent pénétrer dans l'âme du Français ; elle lui répond, d'un ton presque solennel :

« — Vous m'aimez, dites-vous ?... mais

Digitized by Google

» est-ce bien vrai?... Ne cherchez-vous pas
» à me tromper?... Savez-vous que si j'ai-
» mais, moi, ce serait pour la vie!... Savez-
» vous qu'il me faudrait un cœur qui com-
» prît le mien... une âme brûlante comme
» la mienne?... Savez-vous que pour moi
» l'amour ne serait point un caprice, mais
» qu'il ferait le bonheur de ma vie ou me
» donnerait la mort?... Jusqu'à présent
» j'avais su me défendre de cette passion...
» je pressentais que je ne pourrais pas aimer
» à demi... Mon Dieu! pourquoi êtes-vous
» venu dans ce pays... est-ce pour mon
» malheur?... est-ce pour mé faire connaître
» cet amour que j'avais rêvé quelquefois?...
» Frédéric, si vous ne m'aimez que pour un
» moment, si vous vouliez m'abandonner
» après avoir soumis ce cœur jusqu'alors
» insensible, ah! partez, partez... ne restez
» pas plus longtemps auprès de Marquitta.»

Frédéric ne répond à la belle Espagnole qu'en se jetant à ses genoux, en prenant le ciel à témoin de la sincérité de son amour,

Digitized by Google

en lui jurant que son bonheur sera de passer sa vie près d'elle.

Marquitta regarde tendrement le jeune Français; ce n'est plus de la coquetterie, de la malice qui brillent dans ses yeux; c'est un feu nouveau, c'est de la volupté, de l'amour; et de ses lèvres s'échappe cet aveu si doux : « — Eh bien!... moi aussi je vous » aime... »

Frédéric ne se possède plus, son délire est au comble; il presse Marquitta dans ses bras, contre son cœur; elle ne résiste que faiblement à ses transports... Ornégro paraît à l'entrée de l'appartement.

« — Que veux-tu? » dit Marquitta en se dégageant des bras de Frédéric.

« — Le muletier qui a amené le senor » Français est là... devant la maison... il » demande, en passant, si l'étranger veut » repartir avec lui.

» — Partir!... est-ce donc toujours votre » envie? » dit Marquitta en regardant tendrement le jeune homme.

Digitized by Google

« — Oh ! non !... non vraiment, » s'écrie Frédéric.

« — Eh bien ! allons tous deux congédier » votre muletier. »

Marquitta prend le bras de Frédéric ; celui-ci, tout en envoyant au diable le muletier et Ornégro, suit sa belle maîtresse. Ils trouvent Pédrillos devant la maison, caressant Ragazza et Catalane. Le muletier fait une légère grimace en voyant la manière familière, le tendre abandon avec lequel Marquitta s'appuie sur le bras du Français.

« — Je n'ai pas besoin de vos services, » Pédrillos, » dit Frédéric d'un air triomphant, facile à interpréter. « Je me trouve » trop bien ici pour avoir le désir de m'en » éloigner.

» — Vous l'entendez, Pédrillos, » reprend Marquitta. « Quand vous passerez par » ici, je crois qu'il sera inutile de vous » arrêter... Le senor Français se fixe en » Andalousie.

» — Peut-être !... » murmure Pédrillos,

Digitized by Google

mais assez bas pour qu'on ne puisse l'entendre. Et, après avoir accepté un verre de vin que Marquitta lui fait apporter, il remonte sur sa mule, sourit au Français, salue Marquitta, et continue son chemin.

Le reste de la journée, les deux amants se répètent les plus doux serments. Le soir venu, Frédéric va se promener avec Marquitta ; il conduit sa belle maîtresse sous les ombrages les plus épais; il brûle des plus tendres feux, Marquitta les partage, et, cette fois, Ornégro ne vient pas les interrompre mal à propos.

Plusieurs semaines s'écoulent : l'amour habite toujours dans la demeure de Marquitta; Frédéric est adoré de la belle Andalouse, dont la passion semble s'accroître encore chaque jour. Elle ne peut plus être un instant loin de son amant, ses yeux ne veulent point le perdre de vue; sans cesse ses bras l'enlacent; ses mains pressent les siennes, et sa bouche lui prodigue les noms les plus doux.

Digitized by Google

Tous les domestiques de la belle Andalouse se font une loi d'obéir aveuglément à ses moindres volontés, et comme la volonté de Marquitta est que son amant soit respecté et servi comme elle-même, tous les gens de sa maison s'empressent aux moindres désirs du jeune Français. Ornégro se soumet comme les autres, et sert, sans murmurer, de valet à Frédéric, quoique ses yeux semblent plus sombres et sa figure plus sinistre toutes les fois qu'il aperçoit l'heureux amant de Marquitta.

Mais où la constance fixe-t-elle son domicile!... Ce n'est certes pas dans le cœur d'un jeune Français. Frédéric, qui a obtenu tout ce qu'il désirait, qui a inspiré la passion la plus violente à une femme qui jusqu'alors avait bravé l'amour, Frédéric sent déjà le sien diminuer; il est toujours tendre, aimable, mais les journées commencent à lui paraître longues. Marquitta est bien séduisante! mais il la voit sans cesse... il ne voit qu'elle; car on ne peut faire attention aux autres

Digitized by Google

paysannes du hameau ; enfin ce pays délicieux, ce pays qui lui a semblé l'Éden, la terre promise, il l'habite maintenant avec indifférence, et tout bas, même, il soupire en se rappelant Paris !... cette cité perverse qui renferme tant de femmes perfides !... mais où l'on s'amuse si bien.

Marquitta a surpris plusieurs fois Frédéric rêveur, elle l'a vu distrait même auprès d'elle ; aussitôt les yeux noirs de la brûlante Andalouse se sont arrêtés avec anxiété sur ceux de son amant, et elle lui a dit :

« — Qui t'occupe... t'inquiète ?... N'es-tu » plus heureux près de moi ? douterais-tu de » ma tendresse ?... Ah !... parle... ordonne... » il n'est rien au monde que je ne fasse pour » te prouver combien je t'aime. »

Mais Frédéric ne pouvait pas douter de l'amour de Marquitta, et c'était peut-être pour cela qu'il s'ennuyait. Ingrats que nous sommes !... un bonheur trop positif nous fatigue ; il nous faut des inquiétudes en amour, comme de la certitude en amitié.

Digitized by Google

Frédéric allait assez souvent se promener ou prendre le frais sur la route qui était devant la maison. Alors ses yeux erraient à droite, à gauche... il regardait si par hasard Pédrillos ne passerait pas, car c'eût été un motif pour faire un petit voyage ; mais le muletier ne paraissait plus, et le jeune Français secouait la tête en murmurant : « Il a » pris trop à la lettre ce que je lui ai dit... » il aurait dû deviner pourtant que je ne » passerais pas toute ma vie ici. »

Enfin, un matin, en abordant sa belle maîtresse, Frédéric, dont l'embarras est visible, mais qui veut faire cependant ce qu'il a projeté, dit à Marquitta, en regardant la campagne :

« — Ma chère amie... il faut pourtant » que je... termine mes affaires. »

L'Andalouse regarde Frédéric, son œil de feu s'attache sur son amant, en répondant :

« — Comment?... quelles affaires voulez-» vous terminer ?

» — Celles que j'avais en ce pays.

Digitized by Google

» — Vous m'aviez dit qu'elles étaient » finies.

» — Oui... ici, en Espagne... mais en » France... à Paris, j'ai beaucoup de per- » sonnes à voir...

» — Ne pouvez-vous leur écrire ?

» — Oh ! ce n'est pas la même chose... » il faut absolument que j'aille moi-même à » Paris .. Mais rassure-toi, Marquitta, je » reviendrai. Oh ! je me hâterai pour reve- » nir bien vite auprès de toi que j'aime tant. »

Marquitta a pâli ; elle prend la main de son amant, et s'écrie : — « Frédéric, vous » me trompez !...

» — Ah ! Marquitta, quelle idée !

» — Vous ne m'aimez plus...

» — Je t'adore toujours.

» — Et vous voulez me quitter.

» — Pour peu de temps.

» — Vous m'aviez juré de ne me quitter » jamais... est-ce ainsi que vous tenez vos » promesses ?

» — Mais...

Digitized by Google

» — Je vous avais prévenu que l'amour » n'était point pour moi une passion éphé- » mère... qu'en échange de mon repos, il » me fallait un cœur qui ne battît que pour « moi... Ah ! Frédéric, m'auriez-vous » trompée !...

» — Non, je t'aime toujours... mais j'ai » affaire en France...

» — J'irai avec toi. »

Cela ne faisait pas le compte du jeune Français ; il ne s'attendait pas à cette réponse, il se trouble et dit enfin : « — Je ne » veux pas que tu quittes ton beau pays... » ta présence est nécessaire ici... D'ail- » leurs... seul, je voyagerai plus vite... je » serai plus libre... et plus tôt de retour. »

Marquitta n'a pas cessé de regarder Frédéric ; un sourire amer effleure ses lèvres, elle s'écrie : — « Partez donc sans moi... Je » vois que je tenterais en vain de vous rete- » nir... Quand comptez-vous me quitter ?

» — Ce soir, lorsque le soleil ne brûlera » plus la campagne, je me rendrai à la ville

Digitized by Google

» voisine... Ce n'est qu'à une lieue, m'a-t-on
» dit. Là, je prendrai des chevaux... une
» voiture, si j'en trouve... Quand on a formé
» une résolution, telle pénible qu'elle soit...
» il faut toujours se hâter de l'accomplir.
» — Il suffit... je vais alors donner des
» ordres pour tout ce qui vous sera né-
» cessaire. »

Marquitta s'est éloignée. Frédéric craignait des pleurs, des cris, de longues supplications pour le retenir ; il ne croyait pas que sa maîtresse prendrait aussi vite son parti. Il se félicite d'en être quitte pour quelques mots de reproche. Cependant il a bien vu que la belle Andalouse retenait par fierté ses larmes prêtes à couler, et il a presque des remords de la quitter.

Le soleil est couché, tout est prêt pour le départ du jeune Français. Avant de s'éloigner de cette demeure hospitalière où il fut si joyeux d'être accueilli, Frédéric va encore s'asseoir avec Marquitta sous l'ombrage épais où elle le rendit heureux. Là, Marquitta ne

Digitized by Google

pouvant plus contenir sa peine, entoure son amant de ses bras, le presse sur son cœur, fixe ses yeux sur les siens, et lui dit d'une voix déchirante :

« — Ne me quittez pas... cela vous porte-» terait malheur peut-être... »

Frédéric hésite... balance... et répond enfin : « — Il faut que j'aille en France. »

En ce moment un léger bruit agite le feuillage. Le Français se retourne et ne voit personne. Mais Marquitta s'est levée. Elle a essuyé les pleurs qui coulaient de ses yeux, et dit d'un ton résolu : « — Partez donc, je » ne vous arrête plus. »

La belle Andalouse s'éloigne vivement après avoir dit ces mots. Frédéric, quoique surpris d'un si brusque adieu, pense qu'il est plus sage de ne point prolonger cet entretien. Une servante est dans la cour avec sa valise, une mule est sellée, le jeune homme doit la laisser à la ville voisine, où Ornégro ira la prendre. Frédéric pensait que le silencieux valet lui aurait servi de

Digitized by Google

guide, mais on lui a dit qu'il était absent.

Frédéric se met en route, laissant sa monture aller au pas. Il doit, pour se rendre à Anduxar, traverser le bois par lequel il est venu avec Pédrillos; à peine a-t-il fait trois cents pas sous l'ombrage des arbres, qu'un coup de carabine retentit à son oreille. Il se sent atteint à la tête, il chancelle, tombe, et sa mule se met à brouter l'herbe près de lui.

Frédéric ne perd point connaissance, mais il sent qu'il aurait besoin du secours de quelqu'un pour sortir du bois. Heureusement des paysans ne tardent point à passer. Ils reconnaissent le jeune voyageur pour l'avoir vu chez Marquitta, et se hâtent de lui offrir leurs services. Ils le reportent chez la belle Andalouse qui, à l'aspect de son amant blessé, semble oublier qu'il l'abandonnait, et se hâte de lui prodiguer les soins les plus tendres.

La blessure de Frédéric n'est point grave, mais plusieurs chevrotines lui ayant traversé

Digitized by Google

la joue, il est à craindre qu'il ne porte toute sa vie la marque de cette blessure. Le jeune homme se fait apporter un miroir, il soupire douloureusement, en disant : — « J'aurai » une couture au visage!... je serai défi- » guré.

« — Moi, je te trouverai toujours le plus » beau! je t'aimerai encore plus, si c'est » possible ! » s'écrie Marquitta en prenant la main de son amant; mais cette marque d'attachement ne console pas du tout le jeune homme, qui se désespère d'être balafré.

Au bout de quinze jours, Frédéric est guéri : il en est quitte pour une couture au visage. Marquitta lui jure qu'il est toujours fort joli garçon; elle a repris sa gaieté, ses couleurs ont reparu, elle croit que son amant ne songe plus à son départ; mais un matin Frédéric annonce encore qu'il va s'éloigner.

Le front de l'Andalouse devient sévère et soucieux : « — Encore me quitter! » dit-elle; « vous voyez bien, Frédéric, que cela ne » vous porte pas bonheur!... »

Digitized by Google

Le jeune homme rit des craintes de Marquitta; il attribue à la maladresse d'un chasseur l'événement qui lui est arrivé dans le bois; et en effet, pendant qu'il était étendu sur l'herbe, on n'a pas même essayé de le voler. Il fait ses préparatifs de voyage en disant gaiement : « — Cela ne m'empêchera » pas de passer demain par le même che» min. »

Marquitta retient ses larmes, elle n'essaye plus par ses prières de changer la résolution de Frédéric, elle voit que ce serait inutile; et le lendemain, vers la fin du jour, le jeune Français se remet en route, monté également sur une mule. Il se dirige vers le bois, sans que le souvenir de sa dernière aventure lui cause aucune crainte, seulement il tâte sa joue en soupirant, et se dit : « Maladroit!... m'avoir pris pour un che» vreuil... pour un lièvre peut-être... mais » ces choses-là n'arrivent pas deux fois!...»

Cependant, à peine entré dans le bois, Frédéric entend encore le bruit d'une arme

Digitized by Google

à feu, et une balle vient lui fracasser le genou avant qu'il ait eu le temps de se retourner du côté où partait le coup.

Frédéric ne tombe pas de dessus sa monture ; malgré d'horribles souffrances ; il tourne bride, et a le courage de revenir chez Marquitta.

Là, il est de nouveau pansé, couché, soigné. Marquitta fait ce qu'elle peut pour alléger ses souffrances, elle couvre de larmes le visage de son amant, et celui-ci se dit : « Je » suis bien heureux dans mon malheur, » d'être aimé aussi tendrement. »

Cette fois la blessure de Frédéric est grave, elle le retient six semaines couché, et quand il se lève, il s'aperçoit que son genou ne peut plus plier et qu'il boitera toute sa vie.

Quel désespoir pour un jeune homme que l'on citait pour sa tournure, sa démarche, sa danse ! Le pauvre Frédéric se jette sur une chaise d'un air désolé, en disant : « — Ce n'était pas assez d'être balafré !... je

Digitized by Google

» suis boiteux à présent !... Ah ! je suis bien » malheureux ! »

Marquitta est toujours là pour consoler son amant.

« — Que m'importe que tu boites ? » lui dit-elle, « tu ne m'en es pas moins cher... » au contraire, cela te donne à mes yeux » l'air plus intéressant. Ah ! Frédéric, mon » amour te dédommagera de tous ces faibles » avantages, il te prouvera que je sais t'ai- » mer pour toi-même. »

Malgré cela, Frédéric se plaint encore, il est triste et soupire à chaque pas qu'il fait.

Quelques semaines se passent. Frédéric se résout à boiter, mais une expression de malice infernale se peint sur la figure d'Ornégro lorqu'il aperçoit le jeune Français se promener en traînant sa jambe, Frédéric se dit : « Mon rival ne semble pas très-chagrin » de mon accident ! »

Enfin, un certain soir, Frédéric prévient Marquitta que le lendemain il se mettra en voyage pour la troisième fois.

Digitized by Google

« — Eh quoi ! » s'écrie l'Espagnole, » vous n'avez pas renoncé à l'idée de me » quitter !... Ah ! Frédéric, vous voyez bien » que le ciel même ne veut pas ce départ.

» — Je ne crois pas que ce soit le ciel » qui m'ait deux fois couché en joue, » dit Frédéric ; « au reste, demain je n'attendrai » pas la nuit pour aller à la ville, et, s'il se » peut même, je ne passerai pas le bois, à » moins que vous ne me donniez un de vos » valets pour m'accompagner.

» — Eh bien ! » dit Marquitta, « Ornégro » ira avec vous. Mais, Frédéric, réfléchissez » bien avant de partir... et ne méprisez pas » mes pressentiments. »

Frédéric est très-décidé à retourner en France ; il commence à avoir assez de l'Andalousie. Le lendemain, il se met en route suivi d'Ornégro, qui est armé jusqu'aux dents. Le silencieux Espagnol se tient toujours à une grande distance du Français ; il ne répond que par monosyllabes aux questions qu'on lui adresse, si bien que Frédéric

Digitized by Google

finit par ne plus lui parler, et qu'il pousse sa mule sans plus s'occuper de son compagnon.

Ornégro n'est plus derrière le Français, lorsque celui-ci entre dans le bois; Frédéric appelle son guide et ne reçoit pas de réponse; il lui a semblé cependant entendre trotter un cheval devant lui; et, persuadé qu'il va retrouver son compagnon, il se décide à entrer encore seul dans ce bois qui lui a été si fatal. Il avance, en appelant le valet, dont plus d'une fois il a cru entrevoir la sombre figure derrière des arbres. Mais bientôt le bruit accoutumé se fait entendre : une balle siffle et atteint Frédéric à l'œil droit; il tombe couvert de son sang, et cette fois il perd entièrement connaissance.

Lorsque le jeune Français revient à lui, il se retrouve dans la chambre qu'il occupait chez Marquitta; la belle Andalouse est assise au chevet de son lit, où elle semble attendre avec anxiété qu'il revienne à la vie.

« — Comment se fait-il?... » demande le jeune homme d'une voix faible.

Digitized by Google

« — Vous avez encore été blessé; Ornégro » est accouru près de vous au moment où » vous tombiez; il a été chercher du monde, » on vous a rapporté ici.

» — Ah! mon Dieu!... toujours blessé!... » quelle fatalité! Mais a-t-on du moins ar- » rêté mes assassins?

» — Non... on ne les a pas découverts...

» — Savez vous bien que votre Ornégro » m'a fort mal servi de guide!... S'il ne » m'avait pas quitté, cet événement ne me » serait peut-être pas arrivé... Marquitta... » êtes-vous bien sûre de cet homme?...

» — Oh!... comme de moi-même!...

» — Alors mes soupçons sont injustes, » et je commence à croire que vous avez » raison. Le ciel s'oppose à mon départ, il » ne veut pas que je m'éloigne de vous!... » Mais cette blessure... Grand Dieu! aurais- » je perdu...

» — Un œil? oui; mon tendre ami...

» — Je serai borgne aussi!... Ah! c'est » pour en mourir!...

Digitized by Google

» — Non, Frédéric, ne meurs point, car » Marquitta t'aime comme le jour où elle » céda à tes transports... Ah! ne la quitte » plus, et, à force d'amour, de tendresse, » elle saura te faire oublier ces tristes évé- » nements. »

Frédéric est longtemps à guérir de cette dernière blessure. Lorsqu'il se lève et se regarde pour la première fois, il se trouve horrible, et dit en lui-même : « — Non » certes... je ne puis plus retourner en » France... aucune femme n'y voudrait de » moi, maintenant que je suis borgne, ba- » lafré et boiteux!... et puisqu'ici il y en a une » qui m'aime malgré tout cela, restons près » d'elle, c'est ce que je puis faire de mieux. »

Lorsque Marquitta apprend la résolution de Frédéric, sa joie semble tenir du délire, elle ne trouve point d'expressions assez tendres pour peindre son amour, son bonheur; et le jeune homme, touché d'un attachement si vrai, tâche de prendre son parti et d'oublier la France.

Digitized by Google

Frédéric est souvent mélancolique; mais Marquitta est si aimante, si empressée, si bonne pour son amant, que celui-ci lui cache ses ennuis.

Près d'une année s'est écoulée depuis que le Français est chez la belle Andalouse. Un jour, pour distraire son amant, Marquitta veut aller à la chasse avec lui. Elle s'arme d'une carabine. On part suivi de quelques valets. Mais, pendant que Frédéric abat des lièvres, Marquitta s'arrête et s'appuie imprudemment sur le canon de son fusil; un mouvement brusque fait partir le coup. La belle Andalouse est atteinte à la poitrine, elle tombe en appelant son amant.

Frédéric accourt, il se désespère; sa maîtresse lui tend une main défaillante. On transporte la jeune femme à sa demeure, où tous les secours lui sont prodigués; mais c'est en vain, le médecin déclare que la blessée n'a que peu d'instants à vivre.

Marquitta devine son sort; elle prie qu'on la laisse seule avec Frédéric; alors, rassem-

Digitized by Google

blant le peu de forces qui lui restent, elle dit à son amant qui pleure et se livre au désespoir :

« — Mon ami... je vais mourir... je te dois » la vérité... Tu voulais me quitter... je ne » pouvais vivre sans toi... c'est moi qui t'ai » fait assassiner...

» — Grand Dieu ! » s'écrie Frédéric, « toi, » Marquitta !... tu voulais ma mort !...

» — Oh ! non, mon tendre ami, je ne voulais que t'empêcher de partir, je l'avais dit » à Ornégro... et je lui recommandais toujours de faire en sorte de ne te blesser que » légèrement.

» — Ornégro... quoi... c'est ce misérable !...

» — Il obéissait à mes ordres... il se serait tué lui-même, si je le lui avais ordonné... Frédéric, pardonne-moi... je » t'aimais tant !... Ah ! tu ne trouveras jamais de femme qui te chérisse comme » Marquitta !... »

La belle Andalouse a fermé les yeux pour

Digitized by Google

jamais. Frédéric n'est plus que très-médiocrement affligé; l'aveu qu'on vient de lui faire a beaucoup diminué les regrets qu'il éprouvait de perdre Marquitta. Il cherche Ornégro, il veut au moins se venger de cet homme qui servait si bien les passions de sa maîtresse; mais en apprenant la mort de celle à qui il avait consacré sa vie, Ornégro était allé se jeter dans le Guadalquivir.

« — Tous ces gens-là ont une singulière » manière d'aimer! » se dit Frédéric; « dé» cidément je crois que je n'ai plus rien qui » me retienne dans ce pays. »

A quelque temps de là, Frédéric se promenait encore à Paris sur les boulevards; un bandeau noir couvrait son œil droit, mais sa balafre n'était point cachée, et il ne pouvait s'empêcher de boiter en marchant. Un petit homme l'aborde : c'est Germilly, qui s'écrie : « — Eh! mon Dieu! mon cher, » comme te voilà arrangé!... dans quel pays » as-tu donc été pour te faire maltraiter de » la sorte?...

Digitized by Google

» — Dans la délicieuse Andalousie... que » tu m'avais tant vantée!... où les femmes » sont si belles... si aimantes !

» — Allons! tu plaisantes... j'y suis allé, » moi, et j'en suis revenu intact, comme » tu vois.

» — Ah!... tu n'es pas de ces gens qu'on » retient de force!... C'est une réflexion que » j'aurais dû faire... j'ai acquis de l'expé- » rience à mes dépens!... je ne me doutais » pas qu'il y a des circonstances où la lai- » deur sert de sauvegarde!...

» — Je ne te comprends pas!... Est-ce » que tu n'as pas trouvé les Andalouses » charmantes?

» — Si... mais j'en ai assez... Je reviens » aux Parisiennes. Elles trompent souvent, » c'est vrai; mais j'aime encore mieux être » trompé à Paris, qu'adoré dans l'Anda- » lousie. »

Digitized by Google

UNE

JOURNÉE DE BONHEUR.

M. GRANGINET, homme entre deux âges, célibataire jouissant d'une assez jolie fortune, portant un faux toupet et des semelles de liége pour se grandir, est sorti de chez lui habillé avec une certaine prétention, bien brossé, bien ciré, ayant des gants jaunes et un lorgnon. Au détour d'une rue de Paris, il fait un faux pas sur un trottoir.

M. GRANGINET.

Diable de trottoir, va!... j'ai encore manqué de tomber... Depuis qu'ils ont fait des trottoirs, je ne sais pas comment je ne me suis pas tué!... Ils sont trop peu élevés au-

Digitized by Google

dessus du sol... on ne voit pas ce que c'est... et souvent même les roues des voitures montent dessus... Et puis ils sont beaucoup trop étroits... à chaque instant on est arrêté... ou on se cogne le nez contre un visage... Là !... qu'est-ce que je disais !

UN PASSANT.

Prenez donc garde à ce que vous faites...

M. GRANGINET, se tenant le nez.

Prenez garde !... Il est charmant, ce monsieur... il m'abîme le visage, et c'est lui qui se plaint !...

UN COMMISSIONNAIRE, portant une glace.

Gare !

M. GRANGINET, effrayé et croyant qu'un cheval est derrière lui.

Ah ! mon Dieu !...

(Il descend du trottoir, un cabriolet vient sur lui.)

LE COCHER.

Gare donc !...

M. GRANGINET.

Allons ! en voilà un autre, à présent.

(Il veut traverser, un omnibus lui barre le passage.

Digitized by Google

C'est ridicule... il y a trop de voitures dans Paris... on ne peut plus marcher à pied... Ça m'est égal, je remonte sur le trottoir et je ne le céderai plus; avec cela que le ruisseau est grossi par l'orage de ce matin... je n'ai pas envie d'être éclaboussé... (Il s'arrête devant un marchand de comestibles.) Hum!... ça sent très-bon... Voilà de belles pièces... et les crevettes sont fraîches; il faudra que je m'en régale un de ces jours... Ah! qu'est-ce que c'est que ce poisson-là?... (Il prend son lorgnon pour regarder le poisson; un garçon marchand de vins, portant sur la tête un panier plein de bouteilles, passe contre lui et le cogne.) Prenez donc garde à ce que vous faites, imbécile!...

LE GARÇON.

Imbécile vous-même!... Il est là en admiration devant des pâtés, et il lui faut une lunette pour les regarder encore!...

M. GRANGINET, s'éloignant.

Hum!... rustre... C'est égal, je ne quitte plus le haut du pavé... que les autres se rangent...

Digitized by Google

(Une dame vient devant M. Granginet; il ne cède pas le côté des maisons; la dame est éclaboussée.

LA DAME, en s'éloignant.

Les hommes sont bien grossiers maintenant.

M. GRANGINET, allant toujours.

Tant pis!... Je ne veux pas me faire crotter, moi... Je veux faire des visites aujourd'hui, et j'ai soigné ma toilette; c'est bien assez que mon chapeau ait reçu un coup... Et puis, faites donc le galant dans les rues de Paris!... on ne pourrait pas faire quatre pas sans s'arrêter... Ce serait amusant quand on serait pressé... Certainement je suis très-galant dans un salon... mais ici, *non est hic locus.* Je suis fâché de ne pas lui avoir crié cela, à cette dame... (Il s'arrête devant un marchant de musique.) Voyons donc s'il y a quelque chose de nouveau... *Je n'ose la nommer,* de Bérat... Ça doit être joli... Il fait très-bien, Bérat... Il faudra que j'achète cela... si c'est dans ma voix... J'ai eu bien du succès avec ses *Petits bergers.* (Il fredonne.)

Digitized by Google

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes...

(Un maçon passe contre lui et frotte son bras droit qu'il blanchit.)

A l'autre à présent !... C'est amusant... Il n'y a donc pas moyen d'être propre une heure dans Paris !... Heureusement j'ai ma petite brosse sur moi !...

(M. Granginet entre sous une porte; il tire de sa poche une petite brosse de quatre pouces de long; il vergette avec soin le côté de son habit que le maçon a blanchi, et en même temps il donne un coup de brosse à son chapeau; ensuite il remet le petit meuble dans sa poche et se promène de nouveau sur le trottoir; il se jette dans trois jeunes gens qui se tiennent sous le bras en fumant des cigares et occupent toute la largeur du trottoir; M. Granginet donne des têtes dans les trois jeunes gens en cherchant à passer, mais ceux-ci ne se lâchent pas le bras et se contentent de lui envoyer de grosses bouffées de tabac; M. Granginet est obligé de descendre du trottoir, et il a le désagrément d'entendre rire ces trois messieurs.)

M. GRANGINET.

Pouah !... ils m'ont infecté de tabac !... Sans leur fumée certainement je n'aurais pas cédé le trottoir... mais je ne veux pas que

Digitized by Google

l'on croie que je suis allé dans un estaminet... ce n'est pas mon genre à moi... (Apercevant une dame d'une quarantaine d'années qui vient devant lui.) Eh ! c'est madame de Lamignon!... Madame, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes hommages.

LA DAME.

Bonjour, monsieur Granginet... Et comment gouvernez-vous votre santé ?

M. GRANGINET.

Vous êtes bien bonne, je vous remercie... tout doucement... Vous voilà en promenade?...

LA DAME.

Oui, mon médecin m'a dit que je ne sortais pas assez... J'ai des maux de tête... des insomnies... et des crampes d'estomac...

M. GRANGINET.

On ne s'en douterait pas... vous êtes toujours fraîche et rose... toujours jolie !.. vous ne changerez pas !...

LA DAME.

Ah !... c'est trop aimable... en vérité...

Digitized by Google

Mais je ne veux pas vous arrêter plus longtemps... Bonjour, monsieur Granginet... Au plaisir de vous revoir... Bien charmée d'avoir eu le plaisir de vous rencontrer.

M. GRANGINET.

Madame... c'est moi qui certainement... J'ai bien l'honneur... De tout mon cœur, madame... (En s'éloignant.) Dieu ! comme elle est changée !... Elle devient affreuse... les yeux rentrés... tirés... plissés... bouffis... et toujours d'une coquetterie !... elle se croit encore vingt ans. Mais rendons-nous chez madame Darbelle... elle m'a supplié cent fois d'aller lui demander à dîner... aujourd'hui j'accepterai... On traite fort bien chez elle, et puis elle aime la musique... le chant... Nous chanterons après le dîner... (Il double le pas en fredonnant.)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus...

UN MONSIEUR, qui porte des lunettes bleues, arrêtant M. Granginet.

Bonjour, cher ami... Où cours-tu donc comme cela ?

Digitized by Google

M. GRANGINET.

Ah ! comment ça va-t-il, Bodinot ? Pas mal, et toi ?... Je te remercie... tout doucement...

M. BODINOT.

Tu es toujours petit-maître... toujours paré !... On voit bien que tu es rentier... que tu n'as rien à faire...

M. GRANGINET.

Oh ! rien à faire... c'est une façon de parler... D'abord j'ai une dent à me faire arracher... elle me fait mal, et ça me gêne beaucoup pour chanter !

M. BODINOT.

Dis donc, ma femme est accouchée... J'ai une fille... sais-tu cela ?...

M. GRANGINET.

Parbleu ! si je sais cela !... Tu me l'as déjà dit trois fois... Ta fille doit avoir déjà...?

M. BODINOT.

Elle aura sept mois dans vingt-deux jours... Un enfant superbe... qui vient

Digitized by Google

comme un champignon... mais aussi c'est ma femme qui la nourrit... Elle a la coqueluche dans ce moment-ci...

M. GRANGINET.

Ta femme ?

M. BODINOT.

Non, ma petite, ma Cléopâtre... Nous l'appelons Cléopâtre... C'est un joli nom, n'est-ce pas?

M. GRANGINET.

Dame... c'est un nom... sévère !

M. BODINOT.

Et puis, je l'ai fait à dessein, parce que mon fils s'appelle Antoine ; alors, quand je parle de mes enfants, je dis : avez-vous vu *Antoine* et *Cléopâtre ?*

M. GRANGINET.

Ta femme fait-elle toujours de la musique?

M. BODINOT.

Elle n'a guère le temps.... quand on nourrit! tu conçois... on est tout à son poupard!... Cléopâtre est déjà si intéressante... J'en veux

Digitized by Google

faire une excellente musicienne ; je crois qu'elle aura de la voix...

M. GRANGINET.

Ah ! tu as déjà remarqué cela...

M. BODINOT.

Tu ne te maries pas, toi, Granginet... tu restes garçon... Ah ! mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que le bonneur domestique !...

M. GRANGINET.

Je te trouve maigri cependant, et plus pâle que d'ordinaire.

M. BODINOT.

C'est que je n'ai guère dormi depuis dix jours... ma petite crie presque toute la nuit !... alors il faut bien que je me lève quelquefois : ma pauvre femme n'y tiendrait pas... et notre bonne est si gauche ! mais c'est un moment à passer...

M. GRANGINET.

Je me rendais chez madame Darbelle, qui donne de si jolies soirées... où j'ai chanté avec ta femme un nocturne de...

Digitized by Google

M. BODINOT.

Et mon fils... il y a longtemps que tu ne l'as vu... oh! tu ne le reconnaîtras pas!... c'est un gaillard! Il est joli comme un amour et déjà rempli de dispositions... il sait par cœur des fables de La Fontaine; oh! je soigne son éducation!...

M. GRANGINET.

Je t'en fais mon compliment... mais il faut que je te quitte; j'ai promis d'aller essayer un piano chez...

M. BODINOT.

Tu ne me quitteras pas ainsi... il faut que tu me donnes ta parole de venir dîner avec moi... sans façon... Tiens, aujourd'hui... viens dîner aujourd'hui...

M. GRANGINET.

Je ne peux pas... je dois dîner chez...

M. BODINOT.

Bah!... bah!... tu n'iras pas et tu viendras chez moi... On peut bien donner la préférence à un ami... Nous avons un petit chapon qui m'a été envoyé du Mans...

Digitized by Google

M. GRANGINET.

Oh! ce n'est pas pour cela que j'irais chez toi...

M. BODINOT.

C'est égal! ça ne gâte rien... tu aimes le chapon... et puis ma femme nous fera faire quelque friandise... Ma bonne commence à se former à la cuisine... Allons, c'est convenu, tu viendras... Tu verras Antoine et Cléopâtre...

M. GRANGINET.

Mon ami, je ne peux pas te promettre... si je puis, certainement...

M. BODINOT.

Si, si, tu viendras... Nous nous mettons à table à cinq heures précises; tu sais que chez moi on est l'exactitude même... Nous t'attendrons.

M. GRANGINET.

Encore une fois, je ne veux pas que vous m'attendiez... si je puis, je...

M. BODINOT.

Adieu, à tantôt... à cinq heures... c'est convenu.

Digitized by Google

M. GRANGINET, à son ami qui s'éloigne.

Mais je te dis... il ne m'écoute plus... C'est cruel d'être désiré partout... tout le monde veut m'avoir... Enfin, j'irai si je puis... Le chapon du Mans me séduit un peu... mais Bodinot devient bien ennuyeux avec ses enfants... Il ne parle plus que de cela... C'est singulier, parce qu'on est père de famille on se croit apparemment le droit d'ennuyer toutes ses connaissances en leur rebâchant sans cesse : Mon fils a fait ceci... ma fille a dit cela?... Certainement si j'ai jamais des des enfants, je ne veux pas être comme ça. Ah! voilà la demeure de madame Darbelle...

(Il entre dans une maison et s'adresse au concierge.)

LE CONCIERGE.

Chez madame Darbelle... Très-bien... au troisième... la porte à droite...

M. GRANGINET.

Je connais la porte; je vous demande s'il y a du monde.

Digitized by Google

LE CONCIERGE.

Du monde? Oh! certainement... il y a du monde... la porte à droite ..

M. GRANGINET, montant l'escalier.

Eh! je sais bien que c'est à droite... Je le crois un peu timbré, ce concierge... l'habitude de vivre avec une pie peut avoir affecté son moral... Ah! m'y voici. (Il sonne, une jeune fille vient ouvrir.) Bonjour, petite Joséphine... Madame Darbelle est chez elle, n'est-ce pas?

LA DOMESTIQUE, d'un air pressé et empêchant M. Granginet d'entrer.

Non, monsieur, non, madame est sortie... elle est allée dîner en ville, elle ne rentrera que ce soir... Salut, monsieur.

M. GRANGINET, repoussant la porte qu'on veut fermer sur lui.

Comment, sortie... et elle dîne en ville!... Ah! que c'est contrariant! moi qui venais justement lui demander à dîner.

LA DOMESTIQUE, vivement.

Ah! madame sera bien fâchée... car elle

Digitized by Google

ne savait pas d'abord si elle voulait sortir... puis elle a dit : Il ne me viendra personne aujourd'hui, allons dîner en ville... Et il n'y a pas dix minutes qu'elle est sortie... Salut, monsieur.

M. GRANGINET, repoussant la porte.

Sans ce Bodinot je l'aurais rencontrée... c'est lui qui m'a retenu une heure dans la rue pour me parler de ses bambins... de son Antoine... et votre portier aurait bien pu me dire aussi que madame Darbelle n'y était pas. Cela m'aurait évité la peine de monter... Enfin... vous ferez mes compliments à madame.

LA DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas, monsieur. Mon Dieu ! cinq minutes plus tôt, et vous l'auriez trouvée...

(Cette fois, la domestique referme enfin la porte.)

M. GRANGINET, en sortant de la maison.

Hum !... je ne sais, mais cette petite bonne avait bien peur que je n'entrasse... il m'a semblé voir sur une chaise le schako

Digitized by Google

d'un tourlourou... Hum! mademoiselle Joséphine n'était pas seule... Je ferai part à sa maîtresse de mes observations et de la manière dont elle m'a reçu en me poussant toujours dehors. Avec tout cela, je sens que je dînerai bien aujourd'hui... l'appétit s'annonce déjà... Ma foi! je ne suis pas loin de chez cette bonne madame Trinquart... j'ai envie d'aller dîner avec elle... La bonne dame, avec ses soixante et dix ans, commence à radoter un peu... Elle n'a d'ailleurs jamais eu grand génie; mais elle traite fort bien... Elle a souvent du monde... il n'est que quatre heures. Je puis encore me présenter... (Il double le pas en fredonnant.) Tra la la... tra la la... le son de la musette...

UNE PETITE FILLE.

Monsieur, achetez-moi des cure-dents...

M. GRANGINET.

Je n'en veux pas... je ne m'en sers jamais... Ça gâte les dents!...

UNE PETITE FILLE.

Monsieur, un paquet de cure-dents pour

Digitized by Google

un sou .. étrennez-moi, monsieur, ça me portera bonheur...

M. GRANGINET.

Je te dis que je n'en veux pas... et je te défends de m'en mettre dans la main...

LA PETITE FILLE.

Pour un sou, monsieur... ne me refusez pas, mon bon monsieur; nous sommes sept enfants à la maison... et nous...

(Pour échapper à la petite fille, M. Granginet double le pas, traverse la rue, veut sauter un ruisseau et s'éclabousse jusqu'aux yeux.)

M. GRANGINET.

Il semble que tous ces petits colporteurs s'acharnent après moi... Maladroit !... comme je suis crotté !... Il faut que j'attende que ce soit sec pour brosser cela... Je ne suis pas heureux aujourd'hui... Enfin, on voit bien que c'est un accident.... Me voici arrivé... (Il entre dans une maison et s'adresse à la portière.) Madame Trinquart est-elle chez elle?

LA PORTIÈRE.

Oui, monsieur, elle y est.

Digitized by Google

M. GRANGINET.

Ah! fort bien... (Il monte l'escalier.) Cette fois, je me suis expliqué... (Il sonne. Une vieille bonne vient lui ouvrir.) Madame Trinquart est-elle visible?

LA VIELLE BONNE.

Oui, monsieur, madame est dans son salon; donnez-vous la peine d'entrer.

M. GRANGINET.

Ah! du moins... je n'ai pas fait une course inutile... (Il entre dans un salon. Une vieille dame est couchée sur un canapé.) Bonjour, madame Trinquart; et cette santé?... pas mal et vous. Je vous remercie, tout doucement...

MADAME TRINQUART, d'une voix tremblante.

Bonjour, mon cher monsieur Granginet. Ah! ça me fait bien plaisir de vous voir... Asseyez-vous donc.

M. GRANGINET, s'asseyant.

Ne faites pas attention, je vous en prie. Il y a bien longtemps que je me proposais

Digitized by Google

de venir vous voir.... Mais j'ai tant d'engagements... Enfin aujourd'hui je me suis dit : Oh ! il faut que j'aille chez madame Trinquart... et me voici.

MADAME TRINQUART.

Vous devez me trouver bien changée...

M. GRANGINET.

Changée... mais non... un peu pâle peut-être ; est-ce que vous avez été malade ?

MADAME TRINQUART.

Très-malade, mon cher ami, une fièvre bilieuse ; mais, grâce au ciel, c'est fini. Aujourd'hui j'ai pris ma seconde médecine...

M. GRANGINET.

Vous avez pris médecine... ce matin ?...

MADAME TRINQUART.

Il n'y a pas encore très-longtemps... J'ai dormi très-tard, ma bonne n'osait pas m'éveiller... Félicité... apportez-moi donc du bouillon aux herbes.

FÉLICITÉ, en dehors.

Oui, madame.

Digitized by Google

M. GRANGINET, se pinçant les lèvres.

Ah! vous êtes... vous avez été indisposée... C'est fort contrariant...

MADAME TRINQUART.

Venez-vous dîner avec moi?...

M. GRANGINET.

Mais... non... je ne peux pas avoir ce plaisir-là aujourd'hui...

MADAME TRINQUART.

Ah! pourquoi donc?... Je suis toute seule vous me tiendriez compagnie... et puis... (Elle se lève.) Pardon, monsieur Granginet, il faut que je vous quitte un moment... Vous permettez... entre amis on ne se gêne pas... Vous devinez que...

M. GRANGINET.

Allez donc, madame Trinquart, je serais désolé que ma présence... Certainement... (Quand il est seul.) Ah! non, assurément, je ne dînerai pas ici... Comme ce serait amusant!... et puis, c'est peut-être un préjugé chez moi; mais je ne puis pas souffrir dîner chez quel-

Digitized by Google

qu'un qui a pris médecine. C'est une idée comme une autre... Je suis désolé d'être venu ici... Quatre heures et demie passées... et je suis fort loin de chez Bodinot où l'on dîne à cinq heures précises... Ah! je prendrai l'omnibus... il me mettra à deux pas de chez lui... Est-ce qu'elle ne va pas revenir, cette chère dame?... Je voudrais déjà être parti. Je fais considérablement de mauvais sang aujourd'hui... (Il se promène dans le salon.) Je ne puis pourtant pas m'en aller avant qu'elle soit revenue, ce serait impoli... *Pauvres petits bergers, le son... le son... le son...* Je me mange d'impatience... l'heure s'avance... je manquerai le dîner chez Bodinot... Qu'est-ce qu'elle fait donc, cette maudite vieille?... Il n'est pas possible, elle prend une troisième médecine...

FÉLICITÉ, arrivant avec une tasse.

Madame, voilà du bouillon aux herbes... Eh bien! où donc est-elle, madame?...

M. GRANGINET, courant prendre son chapeau.

Ah! Félicité... je sens que ma présence

Digitized by Google

aujourd'hui est tout à fait inopportune... Vous direz à madame Trinquart que je suis désolé d'avoir si mal pris mon temps... J'aurai l'honneur de la revoir très-incessamment... présentez-lui mes hommages...

FÉLICITÉ.

Mais, monsieur, vous pouvez bien attendre pour que...

M. GRANGINET, se sauvant.

Bien des compliments... je reviendrai la voir... Ah! m'en voilà dehors enfin... (Il descend rapidement l'escalier, sort, aperçoit un omnibus et saute dedans.) Parbleu, ce n'est pas malheureux... Conducteur, où donc y a-t-il de la place?... je n'en vois pas...

LE CONDUCTEUR.

Appuyez à gauche...

M. GRANGINET, s'asseyant entre une grosse dame et un petit monsieur.

Pardon... en se serrant un peu... ça va se faire. Je ne comprends pas pourquoi on ne fait pas des stalles dans les omnibus, comme

Digitized by Google

cela les places libres se verraient toujours... Tenez, conducteur (il lui passe six sous) pour un!

LE CONDUCTEUR.

Je voix bien que ce n'est pas pour deux!

M. GRANGINET, retirant ses pieds sur lesquels une dame appuie son parapluie.

Cette dame me prend apparemment pour un trottoir... Il va bien lentement cet omnibus!...

UN MONSIEUR AU FOND.

Conducteur, arrêtez-moi...

(La voiture s'arrête.)

M. GRANGINET.

Ah! bon... voilà quelqu'un qui descend... nous serons moins serrés... Il n'est pas possible... il y a un melon de caché dans l'omnibus, car ça le sent d'une force... (Le monsieur descend, on se remet en route.) Il n'est pas gêné ce monsieur; il s'appuie sur tous les genoux qu'il rencontre dans son chemin... Dieu! que ça va lentement!... Je serai en retard chez Bodinot!.. C'est bien ridicule de

Digitized by Google

monter en omnibus avec des melons sur soi ! (La voiture s'arrête.) Qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

LE CONDUCTEUR.

Serrez un peu à gauche... Il faut deux places...

M. GRANGINET.

Ah ! mon Dieu !... mais où donc les mettra-t-il !... (Une dame et une paysanne qui porte un grand panier montent dans la voiture ; on se serre tant que l'on peut. La paysanne se laise aller presque sur les genoux de M. Granginet.) Prenez donc garde, mademoiselle... vous m'enfoncez votre panier dans l'estomac !... Il ne devrait pas être permis de monter avec des paniers... Ouf ! mettez-le à terre, je vous en prie...

LA PAYSANNE.

Gnia des œufs dedans... i' n'auraient qu'à se casser !... J'aime mieux le tenir devant moi.

M. GRANGINET.

Il n'est pas devant vous... Il est sur moi... Mettez-le ailleurs ou je donne un coup de poing dedans !...

Digitized by Google

LA PAYSANNE.

Min Dieu !... parce qu'on est de la campagne, ça ne veut pas vous faire un brin de place !... ces farauds de Paris...

M. GRANGINET, en lui-même.

Je crois qu'elle m'appelle faraud parce que je ne veux pas me laisser meurtrir avec son panier... Les gens de la campagne ne valent pas mieux que les habitants de la ville !... Mais où diable sommes-nous donc ?... je ne reconnais pas le boulevard... Conducteur... approchons-nous de la porte Saint-Denis ?...

LE CONDUCTEUR.

Comment ! la porte Saint-Denis... Nous allons à Vaugirard...

M. GRANGINET.

A Vaugirard !... Ah ! mon Dieu !... Malheureux que je suis... Je me suis trompé de voiture... Avec leurs correspondances on ne s'y reconnaît plus... Arrêtez-moi, conducteur, arrêtez-moi sur-le-champ... (Il descend.) Ah ! mon Dieu ! je suis rue du Bac... et Bodi-

Digitized by Google

not demeure près de la porte Saint-Denis... c'est désolant... (Il regarde sa montre.) Cinq heures moins cinq minutes... que faire?... J'aperçois un cabriolet sur la place là-bas... Je n'ai que cette ressource... En allant vite je serai arrivé avant le quart d'heure de grâce. (Il court au cabriolet.) Allons, cocher... et vivement, je suis pressé...

LE COCHER.

Voilà, mon maître... (Granginet monte.) Où allons-nous?...

M. GRANGINET.

Rue de l'Échiquier, tout près de la porte Saint-Denis... et bon train, je vous donnerai pour boire.

LE COCHER, bégayant.

Oh!... soyez... soy... hope! et allons donc, *la danseuse!*...

(Le cocher fouette son cheval avec un bâton au bout duquel il ne reste que trois pouces de fouet. Le cheval regimbe et va moins vite qu'un âne de laitière.)

M. GRANGINET, regardant son cocher.

C'est fait pour moi!... une rosse, un co-

Digitized by Google

cher gris et un fouet cassé! Qu'est-ce que j'ai donc fait aujourd'hui... pour que la fatalité me poursuive?... Allons donc, cocher, nous n'avançons pas... Pourquoi diable aussi avez-vous un fouet cassé?...

LE COCHER.

C'est... c'est exprès... ça tape mieux *la danseuse!*.. Hue donc!...

M. GRANGINET.

La danseuse ne veut pas même trotter à ce qu'il paraît... Prenez garde, cocher... vous allez nous accrocher.

LE COCHER.

Pas de danger... c'est exprès...

M. GRANGINET.

Comment, c'est exprès que vous frôlez toutes les voitures... (En lui-même.) Ah! mon Dieu! le malheureux est gris à ne pas se tenir... et moi qui ne me suis pas aperçu de cela en montant!... je serai bienheureux si j'arrive sans accident chez Bodinot... Enfin, on prétend qu'il est un dieu pour les ivrognes...

(Ici le cabriolet heurte avec violence contre une grosse

Digitized by Google

roue de charrette.) (Fort en colère.) Cocher !... qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce que vous avez envie de nous tuer?... Morbleu!... faites donc attention... il y va de ma vie ici... Si vous n'êtes pas en état de conduire, ne conduisez pas...

LE COCHER.

Laissez donc... c'est exprès!

M. GRANGINET.

Ah! c'est exprès que vous accrochez les grosses voitures... Alors je veux descendre, moi...

LE COCHER.

Mais non... vous ne m'entendez pas... c'est l'autre par méchanceté... qui l'a fait exprès de nous cogner...

M. GRANGINET.

Si vous vous étiez rangé à temps!... Eh bien! voilà votre cheval qui s'arrête à présent... Tapez-le donc, cocher... tapez-le donc...

LE COCHER.

Ah! c'est qu'il reconnaît l'endroit... le

Digitized by Google

mardhand de vin où je m'arrête quelquefois... Va donc, *la danseuse!*...

M. GRANGINET, regardant sa montre.

Cinq heures et quart!... J'aurais été bien plus vite à pied, certainement... Cocher!... prenez donc garde!... malheureux! vous avez failli écraser cet homme...

LE COCHER.

Ah!... ouiche!... c'est exprès... ils se mettent comme ça devant le cheval... c'est des farceurs... Va donc, *la danseuse!*... (Il la pique avec le bois de son fouet.) Ah! tu iras, va!...

(Le cabriolet reçoit un coup violent d'un fiacre qui venait à sa gauche.)

M. GRANGINET.

J'en ai assez... Arrêtez-moi, cocher, je descends.

LE COCHER.

Vous vous trompez... ce n'est pas encore ici rue de l'Échiquier, c'est la rue Saint-Denis...

M. GRANGINET.

Je vous dis que je veux descendre... je

Digitized by Google

suis bien le maître, j'espère... J'ai affaire ici...

LE COCHER.

Comme vous voudrez... (Il arrête son cheval. M. Granginet lui donne vingt sous et descend.) Il n'y a rien pour boire, not'maître?

M. GRANGINET, marchant très-vite.

Pour boire, le malheureux!... il ose encore demander pour boire, dans l'état où il est... S'il ne nous a pas versés, ce n'est pas sa faute... Dépêchons-nous... j'aperçois enfin la porte Saint-Denis... Hum!... quel vilain quartier pour la crotte et les embarras de voiture!...

(M. Granginet arrive tout en nage et un peu crotté rue de l'Échiquier chez son ami Bodinot. Il monte et sonne.

M. BODINOT, ouvrant.

Eh! c'est Granginet!... Ah! bravo!... C'est bien aimable d'être venu... Oh! je comptais sur toi... je t'avais annoncé à ma femme!...

Digitized by Google

M. GRANGINET.

Mon ami, je te demande pardon si je suis en retard... mais une foule de circonstances... C'était comme un sort... et tout à l'heure encore un maudit cocher de cabriolet qui s'accrochait à toutes les voitures...

M. BODINOT.

Oh! il n'y a pas de mal... Tu comprends que ma femme nourrissant, cela l'occupe beaucoup et l'empêche de se mêler des détails du dîner... Quand il faut avoir presque toujours un enfant sur les bras, on ne peut pas surveiller un rôti, et notre petite bonne Nanette n'est pas encore très au fait de la cuisine... Mais elle ira... Entre donc.

(M. Bodinot fait entrer son ami dans un salon où il y a un piano et un petit garçon de six à sept ans qui se roule à terre entre des quilles, un polichinelle et un cheval de bois.

M. GRANGINET.

Ma foi! je suis bien content que vous ne soyez pas encore à table, je craignais tant que vous ne m'attendissiez... Ah! te voilà, mon petit garçon.

Digitized by Google

BODINOT.

Oui, voilà Antoine... Venez ici, Antoine; venez vite dire bonjour à monsieur... Tu vas voir comme il est gentil... et obéissant... et spirituel... Antoine, voulez-vous venir quand je vous appelle... (L'enfant ne se dérange pas, il se contente de lever la tête et de tirer la langue à son père.) Oh! le vilain qui fait la grimace à papa... (Bas à Granginet.) Rempli de malice... Oh! tu verras tout à l'heure... (A son fils.) Antoine, sois donc gentil... dis quelque chose à monsieur.

ANTOINE, d'un ton pleurard.

J'ai faim, moi.

M. GRANGINET.

Ce n'est pas mal ce qu'il dit là... je trouve même qu'il y a beaucoup d'à-propos dans sa réponse... Mais où donc est madame?

BODINOT.

Tu vas la voir... C'est que probablement elle est occupée près de Cleopâtre... (S'approchant d'une porte.) Eugénie! c'est Granginet qui est arrivé!... vas-tu venir?

Digitized by Google

EUGÉNIE, en dehors.

Dans un moment.

BODINOT.

Assieds-toi donc... Oh ! mon cher ami, quand on élève ses enfants soi-même, on a sans cesse quelque chose à faire... Mais aussi quelle foule de jouissances !... (On entend la petite crier.) Cléopâtre crie... je vais voir ce que c'est.

M. GRANGINET, à lui-même.

Diable ! moi qui me suis tant pressé... qui suis en nage... Et on ne parle pas de dîner ici... Si j'avais su cela (Antoine jette sa boule de bois dans les pieds de M. Granginet.) Prends garde, petit... mets tes quilles d'un autre côté... c'est vilain dans un salon.

ANTOINE.

Je veux y jouer, moi.

MADAME BODINOT, arrivant avec son poupon sur les bras.

Bonjour, monsieur Granginet... Comment vous portez-vous ?

M. GRANGINET.

Madame, j'ai bien l'honneur de vous sa-

Digitized by Google

luer... pas mal, et vous?... Je vous remercie... tout doucement... Vous voyez, j'ai accepté sans façon l'invitation de votre mari.

MADAME BODINOT.

Et vous avez très-bien fait... Ça me procure un grand plaisir... Tenez, voilà ma petite... comment la trouvez-vous?

M. GRANGINET.

Charmante!... superbe enfant... tout le portrait de sa mère... C'est étonnant comme elle aura vos yeux!

MADAME BODINOT.

C'est ce que tout le monde dit... Elle a la coqueluche, cette pauvre petite... ça la fatigue bien... elle ne peut rien prendre... c'est-à-dire elle ne peut rien garder.

M. GRANGINET, en lui-même.

Moi, je prendrais bien quelque chose.

M. BODINOT, revenant.

Eh bien! chère amie, va-t-on nous faire dîner?

Digitized by Google

MADAME BODINOT.

Dame, ça regarde Nanette... D'abord, moi, je ne vais pas quitter ma fille pour aller m'occuper de cela... (Elle appelle.) Nanette !

NANETTE, en dehors.

Madame !...

MADAME BODINOT.

Pensez-vous à votre salade ?

NANETTE.

Oui, madame, v'là que je me mets à l'éplucher...

M. GRANGINET, en lui-même.

Ah ! mon Dieu !... on commence seulement à éplucher la salade... Qu'est-ce que j'ai donc fait au ciel aujourd'hui ?...

MADAME BODINOT.

Ah ! c'est que j'ai une bonne qui est si gauche... qui ne finit rien... qui ne sait pas veiller un rôti !

M. BODINOT.

Oh ! elle se fera... avec du temps et tes leçons... Antoine, viens donc ici, petit

Digitized by Google

drôle... (Il va le prendre et le met de force sur ses genoux.) Ah! je savais bien que je le ferais obéir, moi; récite-nous une fable de La Fontaine...

ANTOINE.

Qu'est-ce que tu me donneras?

M. BODINOT.

Je t'achèterai un pain d'épices. Voyons ta fable... celle que tu sais le mieux... *la Cigale et la Fourmi.*

ANTOINE, ânonnant.

La cigale ayant chanté tout l'été... Tenait dans son bec un fromage... Quand la bise fut venue.... un fromage... par l'odeur alléché... alléché... un fromage...

BODINOT, mettant son fils à terre.

Pas mal, pas mal... Il confond un peu avec une autre... mais cela annonce toujours de la facilité...

M. GRANGINET.

Oui, c'est fort gentil... Et la musique, madame, comment la gouvernez-vous?...

Digitized by Google

MADAME BODINOT.

Ah! je n'ai plus le temps d'en faire... quoique je l'aime beaucoup... mais vous, monsieur Granginet, vous chantez toujours?...

M. GRANGINET.

Oui... je chante souvent en soirée... ma voix a même gagné beaucoup...

M. BODINOT.

Chante-nous donc quelque chose en attendant le dîner.... Tiens, voilà le piano.

M. GRANGINET.

Si cela peut vous être agréable, je le veux bien... (Il va se placer au piano.) Connaissez-vous *les Petits Bergers* de *Frédéric Bérat?*

MADAME BODINOT.

Non... mais cela doit être joli, car *Bérat* fait toujours des airs charmants...

M. GRANGINET.

Je vais vous les chanter. (Il prélude et chante.)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus retentir la plaine et les coteaux;
Jadis que redisions...

Digitized by Google

(Cléopâtre a une quinte de toux, sa mère se lève, la promène; le papa court à sa fille; Antoine tape avec son polichinelle contre un meuble. Granginet reste au piano et attend que le calme se rétablisse.)

M. BODINOT.

Pauvre enfant !... c'est une bien vilaine chose que la coqueluche !... Ah !... voilà que c'est fini... Pardon, Granginet, mais si tu voulais recommencer... Monsieur Antoine, je vous prie de vous taire !...

M. GRANGINET.

Je vais recommencer... mais tâche que ton fils ne tape plus si fort...

M. BODINOT.

Oh ! il ne bougera plus !...

M. GRANGINET.

Je recommence. (Il chante.)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus retentir la plaine et les coteaux;
Jadis que redisions d'airs et de chansonnettes !
Que nous...

(Cléopâtre a une quinte de toux beaucoup plus forte; sa mère se lève et l'emporte. M. Bodinot suit sa femme. Antoine va, avec son polichinelle, taper dans le dos de M. Granginet.)

Digitized by Google

Finis, mon petit ami... finis donc, petit... tu tapes... tu tapes... si tu ne finis pas, je te prends ton polichinelle... (A part.) Ah ! mon Dieu ! quelle maison !... il est six heures passées... et on ne dîne pas !... (Il quitte le piano.) Je ne chanterai pas que je n'aie mangé... J'ai mal à l'estomac... C'est se moquer des gens que de dire : Nous dînons à cinq heures précises, et à six heures de ne pas être à table... Pour un rien, je m'en irais... je ferais comme j'ai fait chez madame Trinquart.

ANTOINE.

Voulez-vous jouer aux quilles avec moi ?

M. GRANGINET.

(Il se met à une fenêtre. Dix minutes s'écoulent ; enfin M. Bodinot revient.)

M. BODINOT.

Ça va mieux... ça se passe... Pardon, mon ami, mais tu sais ce que c'est que la coqueluche... tu dois avoir eu la coqueluche...

M. GRANGINET.

C'est possible ! je ne m'en souviens pas.

Digitized by Google

M. BODINOT.

Veux-tu recommencer ton air?

M. GRANGINET.

Ma foi! non; je t'avoue que j'aimerais mieux dîner... je meurs de faim.

M. BODINOT.

Oh! nous allons nous mettre à table dans l'instant... (Il va jouer avec son fils.) Tra la la... tra deri dera... Tiens, je gage que j'en abats plus que toi... J'étais très-adroit aux quilles dans mon temps.

MADAME BODINOT, entrant.

Messieurs, quand vous voudrez; le dîner est servi...

M. GRANGINET, lui prenant vivement la main.

Nous sommes à vos ordres, madame.

(On se rend à la salle à manger. M. Granginet se trouve placé entre madame Bodinot et le petit Antoine. On va servir le potage, lorsque madame s'arrête et écoute, tenant en l'air l'assiette dans laquelle elle va servir.)

MADAME BODINOT.

Il me semble que j'entends crier ma petite.

Digitized by Google

M. BODINOT.

Je crois aussi avoir entendu quelque chose... et toi, Granginet?

M. GRANGINET, tendant le bras pour avoir du potage.

Moi, je n'entends rien du tout.

MADAME BODINOT, remettant l'assiette devant elle.

Oh ! si... certainement Cléopâtre crie... Pardon... mais il faut que j'aille voir ce qu'elle a...

(Madame Bodinot quitte la table. M. Bodinot continue d'écouter. Le petit Antoine jette des boulettes de mie de pain sur l'assiette de Granginet, qui regarde le potage d'un air consterné.)

M. GRANGINET, au bout de trois minutes.

Dis donc, Bodinot, si ta femme ne revient pas, est-ce que tu ne pourrais pas toujours nous servir du potage?

M. BODINOT.

C'est que je n'ai pas l'habitude de servir... Je ne sais pas découper...

M. GRANGINET.

Pour servir du potage je ne crois pas qu'il soit nécessaire de savoir découper...

Digitized by Google

M. BODINOT.

Ma foi !... tu as raison !... je me risque...

(Il sert. M. Granginet tout en mangeant son potage, reçoit dedans de fréquentes boulettes de pain.)

M. GRANGINET.

Ton petit garçon est bien gentil... mais s'il voulait se dispenser de m'envoyer des boulettes dans mon assiette...

M. BODINOT.

Oh ! c'est pour jouer... Antoine, soyez sage !...

M. GRANGINET.

Ton potage sent un peu la fumée...

M. BODINOT.

Que veux-tu... ma femme est nourrice !... elle ne peut pas veiller à tout cela... Mais pourquoi donc ne revient-elle pas ?... (Il se lève.) Pardon, mon ami, je vais voir ce qui est arrivé à Cléopâtre...

(M. Granginet reste seul à table avec Antoine qui fait sauter en l'air sa fourchette et sa cuillère, et met ses doigts tout sales sur le pantalon de son voisin.)

Mon cher ami, tenez-vous donc tran-

Digitized by Google

quille !... je ne suis pas votre polichinelle, moi !

ANTOINE.

Si ! si ! si !... oh ! oh ! oh ! oh ! si ! si si !...

M. GRANGINET, à part.

Voilà un dîner qui s'annonce bien !... ah ! mon Dieu !...

(Bodinot et sa femme reviennent; madame Bodinot tient sa petite dans ses bras.)

MADAME BODINOT.

Excusez-moi, monsieur Granginet, vous permettez que je garde ma fille sur mes genoux en dînant, n'est-ce pas?... comme ça je serai plus tranquille...

M. GRANGINET.

Comment donc, madame, mais tout ce que vous voudrez; pourvu que cela ne nous... que cela ne vous empêche pas de dîner ?

MADAME BODINOT.

Oh ! j'y suis accoutumée... Nanette, la carpe...

Digitized by Google

(La domestique apporte une carpe à l'étuvée. Madame Bodinot s'occupe de la petite, M. Bodinot est en contemplation devant le poupon, et personne ne sert.)

M. GRANGINET.

Hum! hum!... voilà une carpe qui a fort bonne mine.

MADAME BODINOT.

Sers donc, mon ami; tu vois bien que je suis occupée de la petite. Il m'est impossible de servir, d'abord.

M. BODINOT.

Allons, puisqu'il le faut... Je ne suis pas fort... n'importe... Aimes-tu les têtes, Granginet?

M. GRANGINET.

Je ne peux pas les souffrir... et c'est fort heureux, car si je les aimais, j'en mangerais... et je ne peux pas les souffrir.

(M. Bodinot sert. Le petit Antoine mange avec gloutonnerie. Au bout d'un moment il devient violet, crie et pleure en même temps.)

MADAME BODINOT.

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que mon fils a donc? Qu'est-ce que tu as donc, Antoine?

Digitized by Google

ANTOINE, montrant son gosier.

Ça me pique... ça me pipi pipique... Hi! hi! hi! holà! là...

M. BODINOT.

Ah! mon Dieu! il a avalé une arête!... Crache, Antoine, crache, mon ami; tousse fort.

(Le père et la mère se lèvent.)

M. GRANGINET.

Il vaudrait mieux, au contraire, qu'il tâchât d'avaler

MADAME BODINOT.

Ah! ciel! est-il possible! mon fils va s'étrangler... Voyez comme il est déjà rouge!... Que faire?... que lui donner?...

M. BODINOT, courant dans la chambre.

Nanette, de l'huile!... Antoine, tu vas boire de l'huile, cher ami!

ANTOINE.

Non, non, je n'en veux pas... Ça me pipi pi... que.

M. BODINOT.

Granginet, mon ami, il y a un pharma-

Digitized by Google

cien à l'autre bout de la rue; si tu voulais y courir, pendant que je veillerai sur Antoine, tu lui demanderas ce qu'on donne pour dissoudre une arête de carpe.

M. GRANGINET.

Dissoudre une arête!... mais ça ne peut pas tout de suite se dissoudre... Il me semble qu'il vaudrait mieux essayer... en mangeant beaucoup de pain...

ANTOINE, souriant.

Ah! c'est passé... je ne la sens plus.

M. BODINOT.

C'est passé!... ah! que c'est heureux!... Embrassons-nous.

MADAME BODINOT.

Ah! cela m'a toute bouleversée, moi... je n'ai plus faim, c'est fini; cela m'a donné à dîner.

M. GRANGINET.

Calmez-vous, madame... remettez-vous.

M. BODINOT.

Oui, calme-toi, chère amie... Et cette pe-

Digitized by Google

tite, comme elle a été sage! comme elle a supporté cet événement avec tranquillité!.. Ce sera une héroïne que ma Cléopâtre... Si on lui donnait un peu de la *sausauce*... Oh! elle en prend!... Elle est gentille! elle aime la sausauce. (On apporte le chapon du Mans.) Ah! voilà la fameuse pièce; mais certainement ce n'est pas moi qui la découperai.

MADAME BODINOT.

Ni moi, je te le promets.

M. GRANGINET.

Alors, je crois que je ferai bien de me charger de cette besogne. (Il découpe.)

M. BODINOT.

Comme ce chapon a l'air tendre!... il se découpe tout seul.

M. GRANGINET.

Oui, je crois même... je crains que... Il y a longtemps qu'on vous a envoyé ce chapon?

MADAME BODINOT.

Quatre jours, pas plus... est-ce qu'il serait avancé?

Digitized by Google

M. GRANGINET.

Mais... ça me fait cet effet-là.

M. BODINOT.

Tant mieux! tant mieux! le chapon se mange faisandé, il a plus de goût.

M. GRANGINET.

Oh! pour du goût, il en aura. (A lui-même en mangeant.) Que le diable emporte les chapons faisandés! joli dîner que je fais là!

M. BODINOT.

Ah! ma chère amie! prends garde, Cléopâtre a quelque chose.

MADAME BODINOT, penchant la tête de la petite du côté de Granginet.

Elle ne peut rien garder, cette petite... C'est votre faute aussi, vous lui avez donné trop de sauce... Vous permettez, monsieur Granginet?

M. BODINOT.

Oh! il sait ce que c'est que les enfants... Ne fais pas attention, Granginet!

M. GRANGINET.

Je fais mon possible.

Digitized by Google

(On apporte de la salade ; elle est tellement vinaigrée que Granginet pleure en la mangeant.)

M. BODINOT.

Excellente salade!... bien relevée!... J'aime ça, moi... Voyons, Nanette, que nous donnez-vous pour dessert?

NANETTE.

Dame! gnia rien!...

M. BODINOT.

Comment! rien?

MADAME BODINOT.

Eh! mon Dieu, mon ami, est-ce que j'ai eu le temps de songer au dessert, moi?... quand on a toujours un enfant sur les bras!...

M. BODINOT.

C'est juste... Granginet nous excusera... il aimera mieux avoir vu un tableau de famille que quelques assiettes de dessert!...

M. GRANGINET, dissimulant son dépit.

Oh! assurément... un tableau de famille... D'ailleurs, j'ai parfaitement dîné.

M. BODINOT.

Mais pour te dédommager, je vais te faire

Digitized by Google

goûter d'une certaine liqueur dont tu me diras des nouvelles... Passons au salon.

M. GRANGINET, à part.

Il paraît que sa liqueur tiendra aussi lieu de café.

(On va au salon. Madame Bodinot promène sa fille qui crie. Antoine prend une grosse canne et se met à jouer avec.)

BODINOT, présentant un petit verre à M. Granginet.

Goûte-moi ça...

M. GRANGINET, après avoir goûté.

Mais... je ne sais pas trop ce que c'est... (A part.) On dirait de l'eau sucrée...

M. BODINOT.

C'est du vespétro que j'ai fait moi-même.

M. GRANGINET.

Ah! c'est une liqueur de famille... Je t'en fais compliment... c'est doux.

MADAME BODINOT.

Monsieur Granginet, maintenant que nous avons dîné, vous seriez bien aimable de nous chanter ce que vous avez commencé tantôt...

Digitized by Google

M. GRANGINET.

Madame, si cela peut vous être agréable... (Il se met au piano.) Je ne veux pas me faire prier.

M. BODINOT.

Antoine, tâchez de vous taire!

ANTOINE, tapant son polichinelle avec la grosse canne.

Je ne veux pas, moi.

M. BODINOT.

Va toujours, Granginet, nous t'écoutons.... Cléopâtre est d'une sagesse adorable!...

GRANGINET.

Je vais en profiter. (Il chante.)

Pauvres petits bergers, le son de nos musettes
Ne fait plus retentir la plaine et les co...

Aye!... aye!...

(C'est M. Antoine qui, en faisant tourner son gros bâton, est venu taper de toutes ses forces sur le bras de M. Granginet.)

M. BODINOT.

Qu'est-ce que tu as?... est-ce qu'il t'a fait mal?

INST-OXFORD-TAYLOR

Digitized by Google

M. GRANGINET, pâlissant.

Ah! mon Dieu!... j'ai cru avoir le bras cassé...

M. BODINOT, ayant l'air de se mettre en colère après son fils.

Petit drôle... petit polisson... je vous avais défendu de jouer avec des bâtons... Hum!... vilain. (Bas à M. Granginet.) Il a tapé fort, n'est-ce pas!

M. GRANGINET.

Ah! je crois bien... Dieu! quelle douleur!...

M. BODINOT, bas à M. Granginet.

C'est un gaillard... Dis donc... il n'a que sept ans.

(M. Granginet ne veut pas en entendre davantage; s'apercevant que madame Bodinot a disparu avec sa fille, il prend son chapeau et en fait autant. Il rentre chez lui sans marcher sur les trottoirs, et pendant quinze jours refuse toutes les invitations pour dîner en ville.)

Digitized by Google

LA JOURNÉE

D'UN HOMME DE LETTRES.

Il y a des personnes qui se figurent que la carrière d'un homme de lettres est toute semée de roses, de lauriers et de plaisirs, mais avant d'avoir cette réputation à laquelle aspire celui qui se sent animé d'une véritable vocation, que de dégoûts, d'ennuis, de peines, de travaux et de pas perdus! que d'injustices à supporter, de petites intrigues à combattre, de lourdes critiques à dédaigner! Puis, lorsque vous êtes arrivé à une position honorable, que les succès récom-

Digitized by Google

pensent vos travaux, que les suffrages du public vous dédommagent des grossières injures de quelques envieux, n'allez pas croire que vos jours s'écouleront dans une douce quiétude, que vous pourrez tout à votre aise, au fond de votre cabinet, vous livrer à vos pensées, à ces travaux qui font le charme de votre existence : non vraiment; on ne vous laissera pas suivre en paix la carrière où vous êtes entré. Si mille désappointements attendent les réputations qui commencent, des nuées de fâcheux, d'ennuyeux, d'importuns, d'intrigants, de sots, de niais, s'attachent aux réputations bien établies. L'homme qu'un peu de renommée environne les entend sans cesse bourdonner autour de lui comme les frelons bourdonnent autour de la fleur dont ils convoitent le suc.

Un auteur a-t-il quelques succès, chaque jour il voit arriver chez lui des gens qui lui sont inconnus pour lui proposer des collaborations. Ces gens-là font quelquefois des *cuirs* en expliquant leur sujet, ou bien ils

Digitized by Google

écrivent leurs pièces avec l'orthographe de M. Marle. Ils s'éloignent de fort mauvaise humeur parce que vous refusez de travailler avec eux, et ils vont crier partout que vous leur avez volé leurs idées.

Puis arrivent les albums! Un homme qui a quelque réputation est toujours certain, en rentrant chez lui, de trouver à son adresse des albums que l'on a déposés chez son concierge.

L'album est la bête noire de l'homme de lettres et de tout artiste à réputation. L'album le poursuit sans cesse, à la ville, à la campagne, au fond de son cabinet ou de son atelier; des gens que l'on n'a jamais vus, dont on ne sait pas même le nom, ne craignent point de vous envoyer leur album avec une petite lettre sur papier ambré, dans laquelle on vous met au-dessus des plus grands hommes passés et même à venir, et tout cela pour obtenir de vous ou quelques lignes, ou un dessin, ou des vers, ou une aquarelle.

Digitized by Google

Si vous ne satisfaites pas bien vite l'impatience des demandeurs, ils vous écriront tous les jours en vous priant de vouloir bien penser à leur album, qu'ils vous recommandent de leur renvoyer, car ils ne peuvent même pas prendre la peine de venir le chercher.

Pour ne plus recevoir de lettres, vous cédez à l'importunité; vous inscrivez quelque chose sur l'album, puis vous le renvoyez par un commissionnaire.

On vous fait mille et mille remercîments en recevant l'album, mais on ne paye pas le commissionnaire, et c'est vous que cela regarde, pour avoir perdu votre temps et fait une galanterie à quelqu'un que vous ne connaissez pas.

Je connais un auteur de beaucoup d'esprit qui a pris le sage parti de mettre régulièrement la même chose dans tous les albums qu'on lui envoie.

Pénétrez un moment avec nous dans le cabinet d'un de nos auteurs à réputation.

Digitized by Google

Allons de préférence chez un homme de lettres marié; car si l'*hymen est un lien charmant*, les tracas du ménage ne s'accordent pas toujours avec les égards que l'on doit aux Muses, et la voix d'un enfant qui pleure ou d'une femme qui crie fait bien vite descendre les favoris d'Apollon des régions célestes en leur rappelant qu'ils ne sont que de simples mortels.

M. G... est un homme de mérite; il a une jolie femme et deux enfants qu'il aime beaucoup. Suivons-le dans son cabinet, où il entre sur les onze heures du matin.

M. G..., s'asseyant devant son bureau.

Ah!... maintenant travaillons... Je me sens en train aujourd'hui... (Il regarde une pendule.) Déjà onze heures... nous avons déjeuné trop tard... J'ai dit vingt fois à ma femme que je voulais être à dix heures dans mon cabinet, mais les femmes ne comprennent pas que lorsqu'on a la tête pleine d'un sujet, l'imagination montée, il faille pour cela avancer ou reculer l'heure des repas. Quand la

Digitized by Google

mienne a dit : « Mon ami, le dîner est prêt... ou le déjeuner t'attend, » il faut absolument que je me rende à l'invitation, sans quoi on assiége mon cabinet; et puis ce sont des humeurs, des murmures... et moi qui aime la paix, je préfère céder tout de suite. (Il prend un manuscrit qu'il aperçoit sur son bureau.) Qu'est-ce que c'est que ça?... Je ne connais pas cette écriture-là... encore quelque manuscrit qu'on m'aura apporté, et que ma femme aura reçu pendant que j'étais absent... J'ai pourtant dit que je n'en voulais recevoir aucun... C'est étonnant comme on m'écoute ici... (Feuilletant le manuscrit.) Quelle écriture!... Ces auteurs-là devraient au moins apprendre à écrire lisiblement... Quel genre d'ouvrage est-ce!... (Il lit le titre.) *Le Grand Turc amoureux*, ou *Poison, poignard et lacet.* C'est joli, cela promet!... *Drame en cinq actes, avec deux prologues...* Cela doit être curieux. (Il remet le manuscrit sur un coin de son bureau.) Comme ce serait agréable de passer deux ou trois heures à déchiffrer cela!... Si l'on rece-

Digitized by Google

vait tous les manuscrits qu'on vous apporte, alors au lieu de travailler pour soi, il faudrait passer son temps à voir les ouvrages des autres! Je gronderai sérieusement ma femme d'ayoir reçu ce manuscrit. Voyons mon petit poëme sur le *Bonheur domestique.* Eh bien!... où est donc mon manuscrit?... là... on a touché à mon bureau et on a bouleversé mes papiers... C'est insoutenable... (Il appelle.) Constance!... Constance!...

MADAME G..., arrivant en peignoir et avec un joli petit bonnet.

Que veux-tu, mon ami?

M. G...

Tu as bouleversé mes papiers sur mon bureau...

MADAME G....

Moi... Ah! par exemple! est-ce que j'ai affaire à ton bureau?

M. G...

Alors, c'est donc la bonne... On a dérangé mes plumes... mes canifs... Quelque jour on

Digitized by Google

me prendra un papier important... un chapitre, une scène, pour flamber la volaille ou se mettre des papillottes. (Criant.) Encore une fois, je ne veux pas que l'on touche à rien sur mon bureau !

MADAME G...

Eh ! mon Dieu ! c'est bien, on n'y touchera pas... Ce n'est pas la peine de crier déjà... Tiens, comment trouves-tu ce bonnet qu'on vient de m'apporter ?..

M. G..., fouillant toujours dans ses cartons.

Où diable est mon poëme ?... Je l'avais laissé là hier...

MADAME G...

N'est-ce pas qu'il me va bien ?

M. G...

On a pris tous mes pains à cacheter... Il ne m'en reste plus un seul...

MADAME G...

Oh ! pour les pains à cacheter, c'est ta fille qui te les prends pour jouer... Tu feras bien de la gronder. La couleur du ruban est jolie... n'est-ce pas ?

Digitized by Google

M. G...

Si c'est ma fille... alors c'est différent... pourvu toutefois qu'elle ne les mange pas, car ça lui ferait mal... Ah! voilà mon poëme... C'est bien heureux !...

MADAME G...

Tu vois qu'il n'était pas perdu ton poëme, et ce n'était pas la peine de tant crier... La couleur du ruban est jolie, n'est-ce pas ?

M. G..., sans regarder sa femme.

Oui, oui, elle est jolie, charmante, délicieuse !... Tu es très-bien... Mais laisse-moi travailler ; va-t'en, je t'en prie.

MADAME G...

Ah! mon Dieu ! il ne m'a pas seulement regardée !... A propos, on vient de nous envoyer un très-beau saumon...

M. G..., impatienté.

Eh bien, c'est bon ; qu'est-ce que ça me fait qu'on ait envoyé un saumon ?... Je te dis de me laisser travailler...

MADAME G...

Comme c'est galant, un auteur! et il y a

Digitized by Google

des femmes qui vous disent : « Ah ! que vous devez vous trouver heureuse d'être la femme d'un homme d'esprit !... » Oui, ils sont en effet très-aimables, les hommes d'esprit !... Ah ! as-tu vu ce manuscrit qu'on a apporté hier ?... Je l'ai posé là...

M. G...

Tu as eu grand tort de le recevoir. Une fois pour toutes, je ne veux plus lire les manuscrits de tous ces gens qui se réveillent un beau matin avec la pensée de faire du drame ou du roman !... Ils viennent vous demander des avis, des conseils ; et quand on leur dit franchement ce qu'on pense de leur ouvrage, ils se fâchent ! Qu'est-ce qui a apporté cela ?

MADAME G...

Un tout jeune homme, un blond... qui était si gentil, si poli... qui m'a tant suppliée de prendre son manuscrit...

M. G...

Voilà bien les femmes !... Parce que c'était un joli petit blondin, on n'a pu le refuser...

Digitized by Google

MADAME G...

Vraiment, monsieur, je vous conseille de parler ! et quand il vous vient des femmes ici, sous prétexte de vous montrer des manuscrits, vous savez très-bien, si elles sont jeunes et gentilles, les faire entrer dans votre cabinet et en fermer la porte sur vous...

M. G...

Parce que souvent une dame est timide et n'ose pas parler devant témoin. Mais en voilà assez. Constance, veux-tu me faire un grand plaisir ?

MADAME G...

Certainement, mon ami... Qu'est-ce que c'est ?

M. G...

Va-t'en.

MADAME G..

Ah ! j'en étais sûre !... Épousez donc un homme de lettres! il n'a pas seulement regardé mon joli bonnet.

(Madame G... sort du cabinet de son mari, celui-ci se

Digitized by Google

remet à à son bureau, il prend son poëme, le relit, semble méditer, puis taille sa plume en se disant :)

Il me semble que ce passage fera bien.

« Du bonheur de l'hymen un enfant est le gage;
« Voyez l'intérieur de cet heureux ménage :
« Cette femme si bonne ! et des soins les plus doux
« Chaque jour, à toute heure, entourant son époux...

Oh ! c'est bien... c'est coulant... achevons ce chapitre... J'en suis au portrait de la femme... (Il se frotte le front.) Ah ! bon, m'y voilà !... (Il déclame.) Une femme est un dieu... Oui, ce n'est pas mal, ça... Une femme est un dieu... (On gratte doucement à la porte du cabinet.) Est un dieu... qui... qui... (On gratte plus fort.) Mais qui diable me fait ce train-là? On ne peut pas être un instant tranquille, ici ! Le bruit cesse.) Il semble que ce soit un fait exprès !... Dès que j'entre ici pour travailler, c'est à qui fera du bruit pour m'importuner... Voyons... J'avais mon vers... Ah ! c'est cela : Une femme est un dieu qui veille à...

On gratte beaucoup plus fort, et on donne quelques coups de pied dans la porte.)

Digitized by Google

M. G..., avec colère.

Qu'est-ce qui est là? Que me veut-on? Ce bruit finira-t-il, enfin?

(Il va ouvrir la porte de son cabinet. Une petite fille de six ans est blottie tout contre, elle tient un bilboquet à la main.)

LA PETITE FILLE.

C'est moi, mon papa; je frappais tout doucement, parce que maman m'avait défendu de te déranger... et que je ne suis pas assez grande pour ouvrir la porte.

M. G..., d'une grosse voix qui va toujours en s'adoucissant.

Comment, mademoiselle, c'est vous?... C'est vous qui vous permettez de venir me troubler, me... C'est insupportable, cela!... (L'attirant sur ses genoux.) Qu'est-ce que tu veux?... Voyons... est-ce que tu as pleuré?.., Je ne veux pas qu'on te fasse pleurer, moi.

LA PETITE FILLE, très-vite et sans reprendre haleine.

Mon papa, c'est mon frère qui me fait toujours des méchancetés, qui me taquine et qui m'a cassé mon bilboquet, mon joli

Digitized by Google

petit bilboquet, que je ne voulais pas lui prêter.

M. G...

Ah! M. Léon fait de ces choses-là... C'est bien, il aura affaire à moi!

LA PETITE FILLE.

Oui, je lui ai dit que je te le dirais: il m'a répondu que ça lui était bien égal, et il m'a tiré la langue.

M. G...

Le petit drôle! C'est bon, je lui parlerai... Allons, va, ma belle.

LA PETITE FILLE.

R'arrange-moi mon bilboquet.

M. G...

Ah! je n'ai pas le temps... que diable... (Prenant le bilboquet.) Ce n'est que la ficelle qui est cassée... Je crois que j'en ai là... (Il remet une corde au bilboquet.) Tiens, je l'ai mise moins longue, ça te sera plus commode pour jouer... et surtout ne va pas trop fort, tu pourrais te

Digitized by Google

faire du mal avec la boule. Tiens, vois-tu, voilà comment il faut faire.

(Il lui donne une leçon de bilboquet.)

LA PETITE FILLE.

Oh! je sais bien le faire aller aussi. Merci, mon petit papa.

(Elle prend le bilboquet.)

M. G..., après avoir embrassé sa fille.

Allons, va-t'en, maintenant, et qu'on ne me dérange plus, surtout... (Il referme la porte de son cabinet) ou je me fâche sérieusement. (Il se remet à son bureau et recommence à se gratter le front.) Voyons... reprenons...

« . . . . . Et des soins les plus doux,

» Chaque jour, à tout heure, entourant son époux... »

C'est bien cela... poursuivons... Je tenais mon vers... Ah!...

« Une femme est un dieu qui... qui... »

Tout à l'heure j'avais mon idée... qui... » Ah! c'est cela :

« Qui veille avec tendresse sur... sur... »

(On ouvre violemment la porte du cabinet, un petit garçon de huit ans entre en sautant et d'un air tout riant.)

Digitized by Google

LE PETIT GARÇON.

Ah ! j'ouvre bien la porte, moi !... Je suis grand à présent !... Je suis plus haut que ma sœur de tout ça... elle me vient au nez !.!.

M. G..., très en colère.

Comment, monsieur, c'est vous qui entrez ainsi dans mon cabinet? Je vous trouve bien hardi, petit drôle !... Je vous ai défendu de jamais venir me troubler... Sortez... et avisez-vous encore de vous emparer du bilboquet de votre sœur et de lui tirer la langue, je vous corrigerai, moi. Allons, sortez bien vite, mauvais sujet... Allez apprendre votre rudiment.

(Le petit garçon, dont la mine s'est allongée pendant que son père parlait, baisse la tête et va s'en retourner tristement sans oser souffler mot. Son père le rappelle.)

M. G...

Voyons, pourquoi étais-tu entré ici ?... Tu venais pour quelque chose, sans doute?

LE PETIT GARÇON, le cœur gros.

Oh ! oui... mais tu es en colère contre

Digitized by Google

moi. Je m'en vais... je ne veux pas te mettre en colère....

M. G...

Viens ici... viens donc... (Il lui prend la main.) Pourquoi prends-tu le bilboquet de ta sœur?... tu l'as fait pleurer. Toi qui es le plus grand, tu devrais être le plus raisonnable.

LE PETIT GARÇON, en tâchant de pleurer.

Oh! mais ma sœur ne t'a pas dit qu'elle m'avait pris mon petit théâtre... qu'elle a gâté les décorations. La belle forêt est pleine de confitures!... Je voulais y faire des pièces comme toi... Hi! hi! hi!.. et je ne puis plus à présent!... et mes marionnettes n'ont plus de jambes...

M. G..., embrassant son fils.

Pauvre garçon, ta forêt est pleine de confitures!... Ne pleure pas; je t'en achèterai une autre... Tiens, voilà un beau morceau de sucre de pomme.

LE PETIT GARÇON.

Merci, papa. Ah! fais-moi un polichinelle

Digitized by Google

avec une plume, puis je le découperai...

M. G...

Je n'ai pas le temps... Une autre fois.

LE PETIT GARÇON.

Ah, papa ! Un petit polichinelle... tout petit.

M. G... prenant une plume et une feuille de papier.

Tu es aussi tenace que ta mère, toi ! Allons, tiens ! voilà ton polichinelle, mais va-t'en bien vite, et ne reviens pas surtout, ou je te tirerai les oreilles.

LE PETIT GARÇON, prenant le papier.

Ah, merci, petit papa ! (Il s'en va en sautant, et ferme la porte sur lui.)

M. G...

Ce pauvre petit qui veut faire des pièces comme moi... Il est gentil, cet enfant ! (Reprenant sa plume.) Il faut espérer qu'on me laissera en paix maintenant...

Une femme est un ange... qui veille avec tendresse.

Mais non... ça ne peut pas être cela..., le vers est faux... une femme n'est pas un ange. J'avais mis autre chose... Mais aussi quand

Digitized by Google

on est dérangé à chaque instant... Une femme est un astre... non... Une femme est un amour... non... Le mot ne me vient plus...

MADAME G..., entr'ouvrant la porte.

Mon ami... mon ami...

M. G..., frappant du poing sur son bureau.

Ah ! par exemple, c'est trop fort !... encore me déranger !

MADAME G...

Mon Dieu... j'en suis fâchée, mais c'est ce petit jeune homme qui est venu hier... pour son manuscrit.

M. G...

Qu'il aille au diable ! lui et son Grand Turc amoureux !... J'étais sûr que ce maudit manuscrit me causerait encore de l'ennui. Mais il n'y a donc plus moyen de travailler chez soi !...

MADAME G...

Ah ! ma foi, tu diras tout ce que tu voudras à ce jeune homme... Tenez, monsieur... voilà mon mari.

Digitized by Google

(Madame G... s'éloigne après avoir fait entrer un jeune homme, mis très-modestement, qui se confond en saluts, reste contre la porte sans oser avancer, tortille son chapeau dans ses mains et a l'air de ne pas vouloir parler.)

M. G.. , à lui-même.

Rappelons-nous que j'ai commencé. Ce jeune homme est timide !... Cela est rare aujourd'hui. » (Il invite le jeune homme à s'asseoir. Celui-ci se place sur l'angle d'une chaise en balbutiant.)

— Monsieur, c'est moi qui suis l'auteur de la pièce qu'on a dû vous remettre... Je serais bien flatté de commencer avec vous... J'ai encore cinq grands drames en train... Je vous les apporterai tous.

— Non, monsieur, ne prenez pas cette peine, je vous en prie; voici votre manuscrit, je ne puis accepter aucune collaboration.

— Mais, monsieur, si cette pièce ne vous plaît pas, j'en ai d'autres.

— J'ai eu l'honneur de vous dire que cela m'était impossible.

Digitized by Google

— Au moins, monsieur, dites-moi ce que vous pensez de ma pièce.

— Le titre seul m'avait effrayé.

— Cependant, monsieur, *Poison, poignard et lacet*, cela promet.

— Justement, cela promet des horreurs, et je n'en suis pas amateur.

— Mais, monsieur, est-ce que le drame n'exige pas de fortes émotions ?

— On en produit avec des sentiments vrais, des effets touchants. On retourne voir une pièce où l'on pleure, il est rare qu'on veuille revoir un ouvrage où l'on a frissonné, car on ne frissonne pas deux fois pour la même pièce, et l'on a pleuré cent fois à *Misanthropie et Repentir*. Il est vrai que le sujet était éminemment populaire... Voici votre manuscrit.

LE JEUNE HOMME.

Ainsi, monsieur, vous ne voulez pas travailler avec moi, et que me conseillez-vous de faire de mon *Grand Turc* ?

Digitized by Google

M. G...

Tout ce que vous voudrez. Puisque la pièce est prête, vous ne risquez rien de la présenter quelque part. Je vous demande pardon si je ne vous retiens pas plus longtemps, mais j'ai à travailler et...

LE JEUNE HOMME, saluant.

Monsieur, je suis bien fâché de vous avoir dérangé. (Il revient sur ses pas.) Monsieur, je fais aussi des vaudevilles... Je tourne assez bien le couplet.

M. G...

Je n'en doute pas, monsieur. Faites des couplets; moi, je voudrais finir mon poëme.

LE JEUNE HOMME.

J'ai fait des couplets pour la fête d'un de mes oncles. Il s'appelait Grégoire... Le nom prêtait; on les a trouvés *drôles;* si vous voulez, je vais vous les chanter. C'est sur l'air du *Petit Matelot.*

M. G...

Monsieur, encore une fois, je vous répète

Digitized by Google

que j'ai à travailler et que je ne puis vous entendre davantage.

LE JEUNE HOMME.

Alors, monsieur, je vous demande pardon... Je vous laisse... Votre serviteur!

(Il salue et sort du cabinet.)

M. G...

Ah! c'est bien heureux!

LE JEUNE HOMME, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Monsieur, je n'en suis pas moins enchanté d'avoir eu le plaisir de faire votre connaissance.

M. G..., refermant la porte.

Et moi aussi, monsieur, assurément... Ah! il est terrible ce petit jeune homme. Recevez donc des manuscrits! Voilà à quoi cela vous expose. Je devrais faire défendre ma porte, comme tant d'autres font... Mais je crains alors de me priver quelquefois de la visite d'un ami. Si du moins ma femme et ma bonne avaient du tact!... Voyons, remettons-nous à l'ouvrage... à mon *Bonheur domestique*, c'est un joli titre... Je suis content de mon

Digitized by Google

titre... Ah! où en étais-je? au portrait de la femme... (Il passe sa main sur son front.) Ce malheureux jeune homme m'a troublé toutes les idées... Ah! je crois que c'est cela :

« Une femme est... un dieu... »

C'est cela... Ah! je le tiens à présent... Un ange ne pouvait pas aller... « Une femme est un dieu qui veille... qui... » Maudit jeune homme avec son *Grand Turc!*... « Ah! qui veille avec tendresse sur les objets chéris... (On sonne.) sur les objets... (On sonne encore.) sur les... sur les... » (On sonne plus fort.) Que le diable emporte la sonnette! Ma femme sera sortie avec les enfants, et probablement la bonne est en commission. Mais on peut sonner, je n'ouvrirai pas. (Il déclame.)

« ... des soins les plus doux
» Chaque jour... à toute heure entourant son époux,
» Une femme est un dieu... »

(On sonne à tout rompre.)

Ils vont tout casser... Il n'y a pas moyen d'y tenir. (Il sort de son cabinet et va ouvrir. Un grand monsieur sec, jaune, habillé de noir, ayant des

Digitized by Google

bésicles vertes, un jabot et des mains sales, entre aussitôt dans l'appartement, en s'écriant :)

Ah ! je savais bien qu'il y avait du monde... Le portier m'a dit : « Il y a du monde. » C'est pourquoi j'ai persisté... et j'ai bien fait...

M. G...

Mais, monsieur, il me semble que ce ne serait pas une raison pour briser une sonnette.

LE GRAND MONSIEUR, poussant M. G... dans l'appartement et lui marchant presque sur les pieds.)

C'est à M. G..., homme de lettres, que j'ai l'honneur de parler?...

M. G..., tâchant d'empêcher le monsieur d'avancer.

Oui, monsieur, et puis-je savoir...?

LE GRAND MONSIEUR, poussant toujours en avant.

Ma foi, je suis bien content de vous trouver, car je me suis présenté souvent et l'on m'a toujours dit que vous n'y étiez pas... C'est fâcheux quand on demeure loin et quand il pleut... Moi je déteste les parapluies, et je n'en prends jamais.

M. G..!

Monsieur veut-il me dire en quoi je puis?...

Digitized by Google

LE GRAND MONSIEUR, qui est parvenu dans le salon.

C'est mon but. Je vous demanderai un moment d'audience... car ce que j'ai à vous proposer nécessite une explication...

M. G..., à part, après avoir examiné le monsieur.

Il n'a pas de manuscrit!... Je puis me risquer...

(Il le fait passer dans son cabinet et lui présente un siége, Le grand monsieur s'étale dessus et tire sa tabatière.)

LE GRAND MONSIEUR.

Je vais aller droit à mon but. (Présentant sa tabatière.) En usez-vous?... il est tout frais.

M. G...

Je n'en prends jamais.

LE GRAND MONSIEUR.

Un homme de lettres, c'est étonnant...

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

J'en prends depuis l'âge de quinze ans; je m'y suis accoutumé par suite d'un mal d'yeux dont je n'ai pas guéri. Monsieur, j'ai beaucoup de choses à vous dire. (M. G...

Digitized by Google

pousse un gros soupir.) Vous saurez d'abord que j'ai voyagé, beaucoup voyagé !... Par suite d'aventures... qu'il serait trop long de vous conter, je me trouvai un matin, en hiver, au beau milieu des Apennins.... Il n'y faisait pas chaud, je vous assure !

M. G...

Monsieur, est-ce votre histoire que vous voulez me conter ?... alors...

LE GRAND MONSIEUR, parlant toujours.

Une autre fois, en pleine canicule, je me trouvai en Espagne. Dans les montagnes de la Sierra... un soleil brûlant me frappait la figure... Cela m'a considérablement jauni, vous devez vous en apercevoir.

M. G...

Je ne sais pas si vous êtes jauni, monsieur; mais je désirerais savoir en quoi tout cela m'intéresse ?

LE GRAND MONSIEUR.

Une autre fois je fis à pied le chemin de Milan à Naples... il y a loin... J'avais des

Digitized by Google

bottes percées, par suite de circonstances qu'il serait trop long de vous communiquer... (Présentant sa tabatière.) En usez-vous ?

M. G...

Je vous ai déjà dit que non, monsieur. Mais je ne comprends pas...

LE GRAND MONSIEUR.

Une autre fois je versai avec une diligence sur la route de Lyon ; je tombai dans une fondrière assez profonde, j'eus le corps tout meurtri, mais... circonstance assez extraordinaire, une pomme de rainette que j'avais dans la poche gauche de mon habit ne fut nullement *écrabouillée*... Je dis *écrabouillée*, parce que ce mot exprime mieux ma pensée.

M. G...

Au fait, monsieur, je vous en prie, mes moments sont précieux...

LE GRAND MONSIEUR.

Vous n'en usez pas ?... (Il prise.) Je suis à mon but, monsieur. Par le petit aperçu que je viens de vous donner, il me semble que

Digitized by Google

vous devez voir qu'il m'est arrivé bien des aventures !... un homme qui a voyagé trente ans sans s'arrêter ! Eh bien, monsieur, je viens faire votre fortune... la mienne en même temps, mais moi je ne suis pas ambitieux... Vous faites des romans, j'ai appris cela dans un voyage. Eh bien, je vous vends mes aventures... et avec cela vous faites des volumes énormes... un par semaine !... vous gagnez beaucoup, nous partageons, et je ne mets pas mon nom, je vous laisse toute la gloire.

M. G..., se levant.

Si j'avais deviné le sujet de votre visite, monsieur, elle eût été moins longue. Je n'achète point d'aventures.

LE GRAND MONSIEUR.

Comment ! cela ne vous va pas ! Cela me surprend ! Songez donc qu'avec les aventures bizarres que je vous aurais contées, vous auriez des ouvrages curieux, extraordinaires, palpitant d'émotions. Puisque c'est votre

Digitized by Google

dernier mot... c'est fâcheux... Vous perdez de bien beaux sujets... Vous n'en usez pas? (Il prise.) Je vous aurais donné tout cela à bon marché... Enfin, puisque ça ne vous va pas... Est-ce que vous ne pourriez pas me faire le plaisir de me prêter cent sous?... J'ai oublié ma bourse... Je vous les rapporterai quand je passerai dans votre quartier.

M. G..., enchanté de se débarrasser de ce monsieur, s'empresse de lui mettre cent sous dans la main; alors le grand monsieur salue et s'en va extrêmement vite. G... referme sa porte avec colère et va se rasseoir devant son bureau, en s'écriant :

Quel insupportable bavard! (Il prend la plume en murmurant :) Une femme est un dieu... J'en ai mal à la tête; je sentais l'impatience qui me prenait... Une femme est un ange... un trésor... Je ne sais plus ce que je dis... remettons-nous un peu... cela va revenir... (Il appuie sa tête sur sa main.

MADAME G... entr'ouvre doucement la porte du cabinet et passe sa tête en disant :

Mon ami... je n'ai que deux mots à te dire.

Digitized by Google

M. G..., sans répondre.

« Une femme est un dieu. »

MADAME G...

Réponds-moi donc...

M. G... se retournant avec emportement.

Eh bien! voyons, madame, finissons-en... Qu'y a-t-il donc, pour Dieu... qu'est-il arrivé? Est-ce que le feu est à la maison?

MADAME G...

Veux-tu le manger à la sauce ou à l'huile?

(M. G... donne un grand coup de poing sur son bureau, il fait sauter en l'air ses papiers, et retombe avec désespoir dans son fauteuil en s'écriant:)

C'est affreux, madame... c'est impardonnable... pour un poisson!... me déranger!... quand je croyais... quand je suis plein de mon sujet! Ah, vous étiez digne d'être la femme d'un épicier, d'un Béotien! Vous ne comprenez pas un auteur!

MADAME G..., en s'en allant.

On le mangera à l'huile, alors.

(M. G..., resté seul, est quelque temps immobile et accablé devant son bureau. Enfin, lorsqu'il com-

Digitized by Google

mence à se calmer, lorsque ses idées reviennent et qu'il reprend sa plume, ses enfants cognent à la porte en criant :)

Dîner, papa!... Papa... dîner... On t'attend.

M. G .. jette alors la plume de côté, en disant :

Voilà pourtant la journée d'un homme de lettres!

Digitized by Google

UNE FIN D'ANNÉE.

Encore une qui va se perdre dans la nuit des temps, qui va disparaître dans ce gouffre profond que l'on appelle l'éternité! Après avoir brillé, après avoir été complimentée, fêtée comme va l'être sa sœur, voyez comme elle est abandonnée! On ne songe plus à elle, parce qu'elle touche à sa fin; tous les vœux, tous les désirs se portent vers celle qui va venir!... Les regards se tournent toujours vers le soleil levant. Qu'est-ce, en effet, qu'une année qui n'a plus que quelques

Digitized by Google

jours d'existence?... c'est un ministre qui va perdre son portefeuille, c'est une favorite qui va être supplantée, c'est une idole en qui on n'a plus foi. Qu'importe qu'elle ait été bonne, qu'elle ait été belle, elle va finir; on ne lui dira même pas adieu!...

Sic transit gloria mundi!

Enfants, adultes, vieillards, et vous aussi, hommes raisonnables, ou qui devriez l'être du moins, c'est pour l'année qui va naître que vous réservez vos grands projets, vos plus doux plaisirs, vos jours de bonheur. Si celle qui finit n'a point répondu à tout ce que vous vous étiez promis, l'année suivante se conduira bien mieux avec vous, vous êtes sûrs d'elle! Aussi, que d'entreprises, que de belles choses se feront dans le courant de l'année prochaine! Chacun donne carrière à son imagination, à son génie ou à son industrie! Ah! que nous serons heureux l'année prochaine!... Fortune, santé, plaisirs, nous aurons tout à profusion! Voyez plutôt les

Digitized by Google

annonces des journaux, annonces qui ne mentent jamais, comme vous savez; en vérité, c'est étourdissant! Que de bonnes occasions pour ceux qui auront de l'argent à placer! Toutes les spéculations seront sûres; point de faillites à craindre, point de friponneries à redouter... Il n'y aura pas de fripons l'an prochain, c'est ce qui rendra surtout cette année-là remarquable. Vous pouvez, en toute assurance, devenir actionnaire, sans craindre le sort de ce pauvre *M. Gogo*, si bien tracé dans une scène de *Robert Macaire*. Les entreprises sont déjà parfaitement combinées et assurées pour une vingtaine d'années d'avance. Il s'en forme de tous côtés, vous n'avez que l'embarras du choix. Votre argent vous rapportera dix, douze, vingt pour cent, et peut-être plus! On ne sait pas encore bien au juste où cela pourra s'arrêter. On ne vous offre plus de *primes*, parce que cela est défendu, et que d'ailleurs ce malheureux mot rimait trop avec *frimes;* mais on vous propose sur-le-

Digitized by Google

champ des marchandises, on vous fait des avantages inouïs; enfin, il y a tout à parier que l'année ne s'écoulera pas sans qu'on paye des gens pour être souscripteurs ou actionnaires.

Est-ce votre santé qui vous inquiète?... Eh! mon Dieu, on vous offre de tous côtés les moyens d'engraisser ou de maigrir, c'est à votre choix. L'année prochaine, personne ne sera malade, à moins qu'on n'y mette de la mauvaise volonté : n'avez-vous pas les pâtes les plus succulentes, les fécules les plus nourrissantes? Si vous manquez d'appétit, on vous en donnera; si vous digérez mal, on vous assurera un estomac de fer. Et surtout ne vous avisez pas de tousser!... Quand on vous annonce, dans quarante journaux, des pastilles, des sirops, des tablettes qui doivent prévenir tous les rhumes; si vous toussez l'année prochaine, c'est que vous y mettrez de la méchanceté ou de l'entêtement.

Je ne vous décrirai pas tous les plaisirs qui vous attendent encore pendant cette

Digitized by Google

bienheureuse année qui vient : on ne saura auquel donner la préférence. D'abord les réunions seront toutes charmantes, gaies, du meilleur ton. Les hommes y seront aimables sans prétention, les jeunes gens modestes, les demoiselles timides, les dames gracieuses. On y lira des pièces de vers qui ne nous feront point bâiller; on y fera de la musique compréhensible; on causera avec esprit; on ne médira point; on y dira franchement sa pensée... Oh! la jolie année que celle qui va venir!

Les théâtres ne donneront que de bonnes pièces et n'auront que de bons acteurs. Heureux public, tu vas bien t'amuser!...

Les concerts seront perfectionnés; on aura un local dans lequel on pourra réunir cinq mille musiciens; et, si vous trouvez que cela ne fait pas assez de bruit, vous serez libre, vous, auditeur, de faire votre partie, en vous servant de la première chose qui vous tombera sous la main; car tout deviendra instrument dans cette bienheureuse année,

Digitized by Google

depuis le petit morceau de sapin jusqu'à l'immense plaque de cuivre, depuis le cornet à bouquin jusqu'aux pièces de canon ; tout sera mélodieux, on emploiera tout.

Je ne vous parle pas des restaurants où l'on ne vous servira que des mets exquis; des cafés, dont le luxe oriental dépassera tout ce que vous avez pu lire dans les *Mille et une Nuits ;* des marchands, dont toutes les boutiques seront éclairées avec du gaz qui ne sentira pas mauvais et ne fera jamais explosion; des rues qui seront bien entretenues et auront toutes des trottoirs où vous pourrez passer deux de front; des voitures qui ne vous écraseront plus, et du temps qui sera constamment beau. Non, je ne veux point vous énumérer toutes ces merveilles ; vous les avez calculées d'avance, vous êtes persuadés que pas une ne vous manquera, et voilà pourquoi vous formez, pour l'année qui va venir, des projets !... des projets !... comme si elle devait être éternelle.

Je ne veux point détruire vos illusions, ni

Digitized by Google

vous faire un cours de morale; je voudrais encore moins vous attrister... C'est une habitude que je n'ai pas encore prise, et mon intention n'est pas de changer. On change bien assez sans en avoir l'intention. Mais il me semble que notre prédilection pour l'année qui commence ne devrait pas nous rendre ingrats envers celle qui finit. Croyez-vous donc qu'il n'y ait plus rien à attendre des choses qui touchent à leur fin? Un bienfait a-t-il moins de prix quand c'est à un vieillard qu'on le doit? Bien fous ceux qui comptent sur l'avenir et négligent le présent; voici ce qui arriva l'année dernière à pareille époque :

Adolphe Guillery était fils d'honnêtes négociants qui avaient fait donner à leur unique enfant une belle éducation, et ne cherchaient qu'à satisfaire ses désirs; mais, tout jeune encore, Adolphe Guillery avait pris l'habitude de former des projets et de placer ses jouissances *sur l'avenir*, ce qui équivaut très-souvent *à fonds perdu*.

Digitized by Google

Tout petit, Adolphe ne voulait pas mettre son habit neuf pendant la semaine, afin qu'il fût plus frais le dimanche; et le dimanche, il voulait attendre encore, parce que le temps était douteux.

Quand on lui donnait une aile de volaille pour son déjeuner, il la mettait de côté pour se régaler le lendemain, et se contentait de son pain sec. Lorsqu'il se décidait enfin à manger sa volaille, elle n'était plus bonne qu'à jeter.

Il ne jouait pas avec ce qu'on lui donnait pour se récréer. Les quilles, les chevaux de bois, les petits bonshommes de plomb étaient serrés précieusement dans une armoire, toujours avec l'intention de s'en servir plus tard.

Avec de telles dispositions, Adolphe Guillery ne pouvait pas être bien stable dans ses études.

Il quitta le latin pour apprendre le grec, laissa le grec pour l'anglais, et pensa ensuite qu'il ferait mieux d'apprendre l'italien. Il

Digitized by Google

finit par ne pas même savoir le français.

On lui demanda s'il voulait apprendre la musique, et il s'écria : « — Oh ! oui ! la mu-« sique doit procurer de bien douces jouis-« sances ! »

Son père lui proposa le violon. Adolphe Guillery accepta et se mit à étudier avec ardeur. Après avoir vaincu les premières difficultés de son instrument, après avoir passé des journées entières devant les études de Viotti et de Fiorello, Adolphe Guillery se dit : « — La clarinette me procurera plus » de plaisirs. »

Et il quitta le violon au moment où il allait recueillir le prix de ses études. Puis la clarinette fut abandonnée pour le piano, et le piano pour la basse.

On demanda à Adolphe Guillery quelle profession il voulait embrasser. Sa physionomie s'anima, ses yeux brillèrent; il leva fièrement la tête et s'écria :

« — Et qu'y a-t-il de plus beau que la » gloire ?... Qu'y a-t-il de plus noble que la

Digitized by Google

» profession des armes ?... Combattre pour » son pays ; se distinguer par des actions » d'éclat ! obtenir des grades, des croix ; » lire son nom dans les bulletins et porter » un bel uniforme ! Ah ! ce doit être une » grande félicité. »

« — Fort bien ; » lui dit son père, « je » vois que tu veux être militaire. »

Adolphe Guillery se tut, puis reprit un moment après :

« — Mais au barreau ne se distingue-t-on » pas aussi ?... Quoi de plus beau que de » consacrer son talent, ses veilles, son » génie, à défendre la veuve et l'orphelin, » à faire rendre justice à l'innocent !... Ah ! » mon père, c'est une belle profession que » celle d'avocat !... Et, pour peu qu'on ait » de logique, d'éloquence, que l'on sache » improviser, pérorer, comme on peut s'é- » tendre !... Dans une cause où il s'agissait » de quelques serviettes volées, j'ai entendu » un avocat parler de Sixte-Quint, de Char- » lemagne, des premiers colons du Mexique,

Digitized by Google

» de la fondation de Rome et de la prise de » la Bastille!... Certainement tout cela avait » bien peu de rapport à la demi-douzaine » de serviettes volées; mais cela vous prouve » que les avocats peuvent dire tout ce qu'ils » veulent, et certainement cela doit être » bien agréable.

» — Ainsi, tu préfères la robe à l'épée, » dit le père d'Adolphe; mais celui-ci s'écria aussitôt :

« — Par exemple, quand on a envie de » s'enrichir, le commerce doit être la voie » la plus facile. Et que de jouissances sont » réservées au commerçant!... Il forme des » entreprises, il spécule, il prévoit, il devine les chances bonnes ou mauvaises. Un » commerçant probe et actif est aimé, est » honoré partout; sa parole est sacrée, sa » signature vaut de l'or. Et combien de gens » il soutient!... car le commerce est le lien » des nations; il rapproche les distances, » il triomphe des vieux préjugés. Nous avons » à Paris de gros banquiers, de riches capi-

Digitized by Google

» talistes qui ont commencé par vendre des
» épingles et des lorgnettes. Le commerce
» fait vivre les ouvriers ; il est la première
» ressource d'un État !...

» — Décidément, tu veux donc être com-
» merçant ?

» — Ah ! il y a encore une gloire que
» j'ambitionnerais... La littérature offre à
» présent une carrière si vaste !... On peut
» réussir au théâtre, s'entendre applaudir,
» et le lendemain, lire son nom sur une
» affiche !... Il y a encore les journaux, qui
» maintenant sont si bien rédigés, qui ont
» une critique si juste et si vraie, qui ne
» donnent jamais de fausses nouvelles et ne
» disent plus de mensonges !... »

Le père d'Adolphe Guillery avait pris le parti de s'asseoir, et il attendait que celui-ci eût enfin dit quelle profession il préférait.

Le jeune homme passa en revue toutes les positions sociales, et ne se décida pour aucune. Il voulait tout faire, c'est pourquoi il ne faisait rien. Mais ses parents avaient de

Digitized by Google

l'aisance, il était fils unique, il avait le temps de faire des projets.

Il voulut se marier. On lui trouva une femme douce, bonne, jolie, économe et fidèle : de ces femmes comme il doit y en avoir beaucoup l'année qui vient. Adolphe Guillery devint époux et père. Au bout de deux ans, il commença à trouver qu'on n'aurait pas dû le marier si jeune, parce qu'il avait toujours eu un faible pour la liberté. Mais on ne quitte pas une femme comme on quitte le violon ou la clarinette. Adolphe Guillery pensa qu'il aurait un bien plus vif désir d'être auprès de sa femme s'il ne la voyait pas tous les jours, et, un beau matin, il la quitta afin de redevenir amoureux d'elle.

Il avait le désir de courir le monde; il abandonna sa femme et son enfant, une petite fille encore au berceau; mais c'était dans le but d'avoir plus de plaisir en les revoyant. Je vous ai dit que cet homme-là voyait toujours le bonheur en espérance.

Il partit donc et passa les mers. Il voulait

Digitized by Google

voir le Nouveau-Monde, il voulait connaître un nouveau climat, et il se disait : « Si l'on » est plus heureux là qu'en France, j'irai » chercher ma femme et ma fille et je les y » amènerai. » Adolphe Guillery parlait de faire un tel voyage comme nous parlons, nous autres, d'aller à Montmorency ou à Ermenonville.

Pendant quelque temps, il n'arriva aucune aventure désagréable à notre voyageur. Il visitait les cités, étudiait les mœurs des habitants voulait voir tout ce qu'un pays offrait de curieux ou de pittoresque. Mais le souvenir de sa femme et de son enfant lui revenait souvent à la pensée. En admirant de belles ruines, sur le sommet d'un mont ou sur le penchant d'une verte colline d'où l'œil découvrait un magnifique paysage, il lui arrivait de pousser un profond soupir, d'éprouver un sentiment de tristesse et de regret; son cœur le ramenait en idée près de sa femme et de sa fille, il éprouvait le besoin de les revoir et de les embrasser.

Digitized by Google

Alors il se disait : « J'ai pris un excellent » parti pour être parfaitement heureux en » revenant dans mes foyers, près de ma » femme et de mon enfant, je n'appréciais » pas mon bonheur : j'ai bien fait de voyager » pour sentir la douceur que l'on goûte à » être au sein de sa famille. Je crois que » maintenant je puis y retourner. »

Mais, au lieu de céder à ce désir si naturel, Adolphe Guillery remettait encore en se disant : « Plus je tarderai, plus mon plaisir » sera grand. »

On dit qu'il ne faut point tenter la Providence, c'est-à-dire qu'il n'est pas sage de s'endormir sur son bonheur, sans rien faire pour le mériter. Adolphe Guillery ne tarda pas à reconnaître la vérité de cette maxime. Il y avait près de trois ans qu'il voyageait, se promettant chaque jour de retourner bientôt près de sa femme et de sa fille, lorsqu'il arriva à la Guadeloupe, pays qu'il voulait encore visiter avant de venir en France. Mais, un jour, en se promenant sur

Digitized by Google

un morne qui dominait un site âpre et pittoresque, il fut pris et emmené par des naturels du pays qui s'étaient révoltés contre les colons.

On commença par dépouiller Adolphe Guillery de tout ce qu'il possédait; puis, comme il était jeune et robuste, au lieu de le tuer, les nègres l'emmenèrent dans leurs cahutes et le firent travailler pour eux, l'assommant de coups lorsqu'il ne travaillait point assez. C'était, du reste une assez juste représaille des noirs contre les blancs, et les nègres laissaient la vie à Adolphe Guillery, parce qu'ils trouvaient du plaisir à faire subir à celui-ci le traitement auquel, depuis longtemps, l'avarice des colons avait condamné les esclaves.

Le pauvre Adolphe Guillery se repentit amèrement d'avoir tant tardé à retourner dans ses foyers, et même de les avoir quittés; mais comme le repentir ne vient jamais qu'après la faute, quand il vient toutefois, il fallut prendre son parti et tâcher

Digitized by Google

de supporter son sort avec résignation.

Tous les matins, Adolphe Guillery recevait vingt coups de fouet, et souvent autant dans la soirée; certes il y avait bien là de quoi lui donner un profond repentir d'avoir quitté sa femme et son enfant. Mais l'espérance le soutenait encore; chargée de soutenir l'homme jusqu'au tombeau, l'espérance doit avoir beaucoup à faire avec ceux qui reçoivent tous les jours des coups de fouet. Adolphe Guillery se flattait de pouvoir reconquérir sa liberté. Plusieurs fois il avait essayé de s'échapper; mais ses tentatives n'avaient point été heureuses; repris par les nègres, il recevait alors des corrections très-fortes qui lui ôtaient pour quelque temps la facilité de courir.

Adolphe Guillery passa quinze ans dans cet horrible esclavage. Quinze ans!... songez combien ce temps dut lui paraître long, et quelle quantité de coups de fouet il lui fallut recevoir. Vous me croirez sans peine, lorsque je vous dirai que ces quinze années changè-

Digitized by Google

rent et vieillirent Adolphe Guillery au point de la rendre entièrement méconnaissable. Ce n'était plus ce jeune homme frais, robuste, dispos, qui pouvait, en quittant la France, passer pour un beau cavalier, c'était un squelette jaune, aux yeux caves, au front surchargé de rides, et dont les traits étaient presque décomposés par les souffrances et le malheur.

Cependant, au bout de ces quinze années, Adolphe Guillery fit encore une tentative pour recouvrer sa liberté. Celle-ci fut plus heureuse ; après s'être enfoncé dans l'intérieur des terres, il parvint à se rapprocher des habitations des colons ; enfin il arriva à la Guadeloupe, où ses malheurs émurent de pitié un capitaine de vaisseau qui retournait en France. Ce brave capitaine prit Adolphe Guillery sur son bord, et, au moment où ils débarquèrent sur les côtes de France, il lui prêta de l'argent, afin qu'il pût arriver plus vite à Paris, et se présenter convenablement vêtu devant sa femme et son enfant.

Digitized by Google

Maintenant voyons ce qui s'était passé à Paris pendant la longue absence d'Adolphe Guillery.

Les parents d'Adolphe étaient morts. Mais cette jeune femme qu'Adolphe avait épousée, puis abandonnée si brusquement, existait toujours, et sa fille était devenue une grande et jolie demoiselle.

Pendant les premières années qui suivirent son départ, Adolphe Guillery avait donné de ses nouvelles à sa femme. Puis tout à coup elle cessa entièrement d'en recevoir.

Alors chacun dit à la jeune femme : « Votre mari est mort, cela n'est pas douteux. Il aura fait naufrage, ou bien aura été dévoré par des sauvages ; c'est ce qui doit arriver aux gens qui ne veulent pas se tenir tranquilles chez eux. »

Comme la dame était jeune et gentille, il y eut même quelques personnes qui l'engagèrent à se remarier.

Mais l'épouse d'Adolphe Guillery répon-

Digitized by Google

dait à ceux qui lui tenaient de tels discours :

« — Rien ne prouve que mon mari soit » mort, je ne reçois plus de ses nouvelles, » c'est vrai ; mais peut-être se trouve-t-il » dans l'impossibilité de m'en faire passer. » Mon mari m'a quittée bien brusquement ; » mais sans doute il reviendra de même, et » mon devoir est de l'attendre toujours, » jusqu'à ce qu'il m'ait été bien prouvé qu'il » n'existe plus. »

On trouva cette dame très-ridicule. Attendre toujours un homme qui l'avait abandonnée, être fidèle à un mari qui, depuis des années, ne donnait point signe d'existence, cela était contraire à tous les usages établis ; aussi petit à petit cessa-t-on d'aller voir l'épouse d'Adolphe Guillery. Mais c'était ce qu'elle désirait. La société de sa fille lui suffisait ; elle faisait elle-même son éducation, s'appliquait à lui donner tous les talents, et à former son cœur à la vertu. Puis elle lui parlait sans cesse de son père et lui disait :

Digitized by Google

« — Tu étais encore au berceau quand il » nous a quittées. Mais il reviendra, ma » fille. Oh ! oui, il reviendra près de nous. » J'en ai toujours l'espoir !... En te retrou- » vant jolie, il sourira à sa fille ? mais si tu » as des vertus, des talents ; si je puis lui » dire : Elle est aussi bonne que belle, c'est » alors qu'il sera fier de toi !... et il ne lui » prendra peut-être plus envie de nous » quitter. »

Et, non contente de parler constamment de son époux, la femme d'Adolphe Guillery avait voulu que quelque chose témoignât qu'il était sans cesse attendu dans ses foyers. Pour cela, depuis le jour où son mari l'avait quittée, elle n'avait pas pris un seul repas sans que le couvert de son mari fût mis à table, comme s'il allait arriver. Ce couvert restait pendant toute la durée des repas. La place demeurait vacante ; mais elle indiquait celle du père de famille. Depuis bien des années, l'épouse d'Adolphe dînait seule avec sa fille ; mais le couvert de son mari était

Digitized by Google

toujours là, et c'était vers cette place vide que la jeune fille et sa mère portaient le plus souvent leurs regards, car alors, sans se parler, elles s'entendaient toutes deux, et savaient que la même personne occupait leur pensée.

Dix-huit années s'étaient écoulées depuis qu'Adolphe Guillery avait quitté la France. On était alors dans les derniers jours du mois de décembre.

Madame Guillery était seule avec son Ernestine, c'est ainsi que se nommait sa fille. Ernestine venait d'avoir dix-huit ans depuis deux mois; c'était une grande et belle fille, au teint pâle et aux cheveux blonds. Ses traits étaient aimables et doux, mais presque toujours empreints d'une légère teinte de mélancolie. Ernestine souriait quelquefois, mais elle ne riait jamais. Et comment aurait-elle pu rire, cette jeune fille qui avait constamment vu un nuage de tristesse sur le front de sa mère, et qui, chaque jour, regardait en soupirant cette place vide, ce

Digitized by Google

couvert qui attendait son père... son père qui ne venait pas s'asseoir entre sa femme et son enfant!

On était donc à la fin de décembre, Ernestine et sa mère allaient se mettre à table pour dîner, lorsqu'on sonna violemment chez elle. La jeune fille court ouvrir, sa mère a tressailli sans savoir pourquoi.

Un étranger se présente; il est tout en noir, son aspect a quelque chose de singulier. On ne saurait deviner son âge, car ses traits sont tellement fatigués, tant de rides sillonnent son front bruni par le soleil et presque entièrement dégarni de cheveux, que le temps seul n'a pas dû produire ces ravages.

Cet homme demande madame Guillery, et il s'avance d'un pas lent et mal assuré; on dirait qu'il tremble, qu'il a peine à se soutenir, tandis que ses regards se portent alternativement sur la jeune fille et la mère qu'il ne peut se lasser de considérer.

« — Que désire monsieur ? » dit la

Digitized by Google

mère d'Ernestine en présentant une chaise à l'étranger. Celui-ci répond d'une voix émue :

« — Vous êtes madame Adolphe Guillery?

» — Oui, monsieur.

» — Et cette jeune personne?

» — C'est ma fille, monsieur. »

Les yeux de l'étranger se fixent avidement sur Ernestine, et semblent ne plus pouvoir s'en détacher. Enfin, il reprend :

« — Madame... vous êtes mariée et monsieur votre époux...?

» — Il est absent, monsieur, » répond tristement la mère d'Ernestine. « Mon mari » voyage... oh ! depuis bien longtemps... » mais nous espérons encore qu'il reviendra.

» — Vous ne l'avez donc pas entièrement » oublié, madame?

» — Oublié !... Oh ! non, monsieur... » Est-ce que l'on oublie les personnes que » l'on aime? Quant à ma fille, elle n'a pas » connu son père, elle n'avait que cinq » mois lorsqu'il nous a quittées; mais cela

Digitized by Google

» ne l'empêche pas de désirer vivement son » retour, car je lui ai appris à l'aimer, à le » respecter, et il ne se passe point un jour » sans qu'elle prie le ciel pour lui. »

L'étranger était vivement ému ; il fut quelques moments sans pouvoir parler ; enfin il continua :

« — Eh bien ! madame, je viens vous don- » ner des nouvelles de votre mari.

» — Il se pourrait? » s'écrient en même temps et la mère et la fille. Puis, toutes deux, se rapprochant de l'étranger, le regardent avec anxiété, et leurs yeux suppliants le pressent de parler.

« — Monsieur Adolphe Guillery existe » encore...

» — Il existe !... il existe !... » répètent les deux femmes. Et toutes deux tombent à genoux pour remercier le ciel de leur avoir conservé un époux et un père. Puis elles se pressent contre celui qui vient de leur apporter cette heureuse nouvelle, et l'accablent de questions.

Digitized by Google

« — Il existe, vous en êtes certain? Où » est-il?... Va-t-il bientôt revenir près de » nous?

» — Calmez-vous, » dit l'étranger, « M. Adolphe Guillery existe... j'en ai la » certitude... mais il a été bien malheu- » reux... il a bien souffert... Pendant quinze » années privé de sa liberté!... réduit à la » condition la plus misérable!... Ah! il n'es- » pérait plus vous revoir! Enfin, il a réussi » à se sauver, il est revenu en France... et » bientôt... oui, bientôt vous le reverrez. »

Ernestine et sa mère sont au comble de la joie, elles entourent l'étranger, le pressent encore de questions, car elles ne peuvent se lasser d'entendre parler de celui que, depuis si longtemps, elles attendent en vain; et celui qui vient de leur apporter de ses nouvelles leur répond toujours;

« — Je vous certifie que, dans quelques » jours, Adolphe Guillery sera près de vous. »

Enfin l'étranger se lève; il veut se retirer, malgré les instances qu'on lui fait pour le

Digitized by Google

retenir encore. Mais ses regards se portent sur la table qui était servie, et il dit :

« — Je suis venu bien mal à propos... » Vous alliez vous mettre à table... et vous » attendiez quelqu'un, car je vois trois » couverts.

» — Nous attendions celui dont nous ve- » nons de recevoir des nouvelles, » dit la mère d'Ernestine, « ce couvert est le sien. » Depuis qu'il est absent, sa place est restée » vacante... mais elle a toujours été respec- » tée... car nul autre ne pouvait remplacer » mon époux !... »

En entendant ces mots, l'étranger sent deux grosses larmes humecter ses yeux. Il s'arrête... fait ensuite quelques pas vers le couvert qui attend Adolphe Guillery, il hésite, puis tout à coup, surmontant son émotion, il s'éloigne précipitamment.

Cet étranger... Ah! vous avez bien deviné que c'était Adolphe Guillery lui-même. Mais alors, direz-vous, pourquoi s'éloigne-t-il au lieu de tomber dans les bras de sa femme et

Digitized by Google

de sa fille, qui vont être si heureuses de son retour?

Pourquoi?... Eh! mon Dieu!... *Naturam expellas furcâ tandem usquè recurret!* Ce qui peut se traduire par :

Chassez le naturel, il revient au galop.

Rappelez-vous les manies du petit Adolphe Guillery, et ne vous étonnez pas que l'homme reste toujours le même.

On était alors au vingt-neuf décembre, et Adolphe Guillery, qui d'abord avait bien l'intention de sauter au cou de sa femme et de sa fille, en se faisant reconnaître, s'était dit ensuite :

« — Mais, dans trois jours, c'est le premier de l'an!... Ne vaut-il pas mieux patienter jusque-là pour dire à celles qui m'attendent : Voici votre époux... voici votre père!... Quelles jolies étrennes je leur donnerai là!... et comme ce sera bien commencer l'année!... Oh! oui, quand on a attendu dix-huit ans, on peut bien at-

Digitized by Google

» tendre deux jours de plus, afin de se pré-
» senter le premier jour de l'an. »

Adolphe Guillery était incorrigible : il y a des manies, des habitudes que quinze années de coups de fouet ne sauraient détruire; et voilà pourquoi le voyageur s'éloigna de celles qui brûlaient de l'embrasser, et ne se fit pas reconnaître, toujours afin de se faire plus de plaisir le jour de l'an.

Mais comme il allait rentrer à l'hôtel où il était descendu en arrivant à Paris, un grand bruit se fit entendre dans la rue. Une cheminée venait de crouler, et d'énormes pierres tombaient du toit d'une maison. Une de ces pierres atteignit Adolphe Guillery a la tête, il tomba... et ne se releva pas. Ce ne fut que quelques jours après qu'une épouse et une fille infortunées apprirent que ce n'était pas un étranger qu'elles avaient reçu. Alors toutes deux se dirent aussi : « Mais pourquoi donc ne s'est-il pas sur-le-
» champ fait reconnaître? » Et l'épouse d'Adolphe ne put s'empêcher de penser en

Digitized by Google

secret que cette catastrophe était une punition céleste infligée à cet homme qui avait toujours voulu reculer son bonheur.

Après cela, si vous voulez m'en croire, vieillards qui pouvez prendre part aujourd'hui à un banquet agréable, hommes du monde qui êtes attendus dans une réunion joyeuse, jeunes gens qui avez l'occasion de voir celle qui fait battre votre cœur, enfants qui avez le loisir de briser cinq ou six jouets, et vous, jeunes filles qui pouvez embrasser votre mère, ne remettez aucun de ces plaisirs au lendemain.

Digitized by Google

L'AMOUR MÉDECIN.

Dans les environs de Paris, à peu de distance de Morfontaine et d'Ermenonville, s'élevait une jolie maison de campagne, bâtie avec soin, ornée avec goût; le voyageur s'arrêtait en passant pour la regarder avec complaisance, comme on regarde tout séjour où semblent habiter l'aisance, la paix et le bonheur.

Cette habitation n'avait ni l'apparence d'un château ni le luxe d'une *villa ;* ce n'était pas non plus une ferme, encore moins

Digitized by Google

une chaumière; c'était une maison bourgeoise, mais qui avait servi de retraite à un artiste, et les inspirations du talent avaient passé par là; car les personnes qui cultivent les arts ont un secret pour donner du charme aux choses les plus simples. La maison du peintre, le jardin du poëte, le pavillon du musicien, tout modestes qu'ils soient, auront toujours un aspect que le riche capitaliste ne pourra parvenir à donner à sa somptueuse propriété.

Et puis, quel plus beau séjour pouvez-vous choisir, si vous voulez fuir le bruit de la ville, qu'une campagne située entre Morfontaine et Ermenonville? Morfontaine! endroit délicieux, où tant de souverains vinrent se délasser de la royauté et chercher sous ses ombrages, près de ses cascades, quelques heures de calme, de repos et de bonheur! Ermenonville! dont le nom seul rappelle le grand écrivain, le philosophe célèbre, et dont la tombe est pour le Français et l'étranger un but fréquent de pèlerinage.

Digitized by Google

Aussi c'était avec une douce joie que le poëte Delvigny s'était retiré dans cette charmante habitation, dont je ne vous décrirai pas tous les agréments, parce qu'une description ne donne jamais qu'une pâle image de la réalité. Je vous dirai seulement que rien n'y manquait de ce qui peut, aux champs, ajouter aux charmes de l'existence; qu'il y avait un joli salon avec un piano, une grande salle avec un billard, un beau jardin avec des grottes, des couverts, une pièce d'eau et tout ce qu'il faut pour pêcher; car, tout en habitant aux champs, il ne serait pas sage d'y renoncer à ce qui peut embellir ou égayer la vie. Le vrai sage, dit-on, est celui qui use de tout sans abuser de rien.

Delvigny avait quitté la ville après avoir perdu une épouse qu'il adorait; jeune encore, il n'avait pu se consoler de la perte de celle qu'il espérait avoir pour compagne et pour amie jusqu'au bout de sa carrière. Ceci vous prouve qu'il y a encore des maris qui regrettent leurs femmes... Il est vrai que celui-là

Digitized by Google

était poëte, et que cela exalte l'imagination.

Un fils était le seul gage d'amour que l'hymen eût laissé à Delvigny, un fils beau comme sa mère, et qui annonçait avoir aussi sa douceur. Le petit Adolphe était l'idole de son père, qui se promettait déjà d'en faire un artiste célèbre, et qui voyait sur son front toutes les bosses de la science, du génie et des arts. Avec un peu de bonne volonté, vous savez qu'il n'y a rien de si facile que de se trouver ces bosses-là à soi, à ses enfants et à ses amis.

Mais la mort, qui dérange souvent nos projets, ne permit pas à Delvigny d'accomplir ses plans pour l'éducation de son fils; le poëte mourut trois années après sa femme, ne laissant, pour veiller sur le petit Adolphe, que deux bonnes tantes qui avaient quitté leur province pour venir le soigner pendant sa maladie.

Voilà donc un petit garçon de cinq ans resté aux soins de deux vieilles filles, dont l'une n'avait jamais eu que la passion des

Digitized by Google

confitures, et l'autre qu'un penchant très-prononcé pour le jeu d'oie. Ne croyez pas pour cela que l'enfant sera malheureux; bien au contraire, ses deux tantes le chérissent, elles en sont idolâtres, elles le choient, le veillent, le font jouer, le mettent dans du coton. Pour le petit Adolphe, la tante Ursule oublie quelquefois de manger des confitures, et la tante Babolette néglige le jeu d'oie.

Delvigny avait laissé à son fils mille écus de rente : ce n'est pas mal pour un poëte ; chaque tante en possédait autant; tout cela devait un jour revenir au petit Adolphe. Il pouvait donc être suffisamment riche pour vivre heureux; il ne s'agissait plus que d'écarter de son âme tout penchant vicieux, toute idée d'ambition, afin qu'il se contentât du lot que la fortune lui avait départi.

Les deux bonnes tantes élevaient le petit garçon comme une fille; elles ne lui laissaient pas lire l'histoire grecque, de peur qu'il n'y prît le goût de la guerre; elles lui cachèrent l'histoire romaine, de crainte

Digitized by Google

qu'il n'y puisât des penchants féroces et barbares; elles ne lui donnèrent pas la mythologie, parce que l'histoire des dieux et des déesses leur semblait trop scandaleuse, et elles ne lui firent pas apprendre le dessin, parce qu'il aurait fallu copier des académies.

Les deux vieilles demoiselles supprimèrent encore une foule de choses qu'elles trouvèrent inutiles ou dangereuses pour le petit Adolphe; mais en revanche, le joli petit garçon apprit à chanter, à lire dans de vieux livres bien respectables; il sut faire de la tapisserie, dévider de la soie, empeloter du fil et faire du filet; enfin on lui inculqua de bonne heure l'amour du jeu d'oie et le goût des confitures.

Cependant Adolphe grandissait; il était beau comme un amour, doux comme une fille... ou plutôt comme un agneau (car toutes les filles ne sont pas douces); il baissait les yeux quand on le regardait et rougissait dès qu'on lui parlait. Il n'était ni très-savant ni grand travailleur; mais on

Digitized by Google

revanche, il adorait les confitures, il mangeait l'écume lorsqu'on en faisait, et il passait volontiers une heure ou deux à jouer au jeu d'oie, riant comme un petit fou lorsque sa tante Babolette tombait dans *la prison* ou *le puits*.

Les deux vieilles tantes étaient enchantées de leur élève. « — C'est un bijou, un » vrai chérubin, » se disaient-elles; « il en » sait bien assez pour être heureux; car le » bonheur se compose plutôt d'ignorance » que de savoir. »

Adolphe attignit ainsi l'âge de dix-huit ans, ne sortant jamais qu'avec ses tantes pour aller faire quelque promenade dans les environs. Les bonnes tantes croyaient que leur beau neveu passerait ainsi sa vie sans avoir d'autre idée, d'autres pensées, d'autres désirs... Ces pauvres filles n'avaient jamais aimé que le jeu d'oie et les confitures ; elles pensaient que cela devait suffire au bonheur.

Mais un jour, c'était la fête au village d'Ermenonville ; un paysan en avait dit

Digitized by Google

quelques mots devant le jeune Adolphe, et celui-ci pria ses tantes de l'y mener; elles y consentirent; elles ne prévoyaient pas que dans une fête de village leur gentil neveu pouvait puiser d'autres penchants. Le bon La Fontaine l'a dit: « — On ne s'avise » jamais de tout. »

Adolphe ouvrit de grands yeux en voyant ce monde, ces boutiques, cette danse; il les ouvrit bien plus grands encore en regardant les jeunes villageoises, fraîches, jolies, parées avec coquetterie; puis il les baissa tout à coup en rougissant d'émotion, de trouble, de plaisir devant un petit visage si joli, si doux, si gracieux, qu'il semblait être plutôt la création idéale d'un peintre que l'ouvrage de la nature.

Ce charmant visage était celui de Clotilde, et Clotilde n'était qu'une petite paysanne, fille d'un pauvre mais honnête laboureur; elle était le seul appui, la seule espérance de son vieux père; elle travaillait assidûment jour et nuit; elle avait bien soin de

Digitized by Google

leur petit ménage; et lorsqu'aux jours de fêtes Clotilde pouvait mettre sa jolie robe de toile rose, sa seule et unique parure, puis prendre le bras de son vieux père sous le sien, oh! alors la jeune fille se trouvait aussi heureuse que si elle eût été reine... Il est bien probable qu'elle l'était davantage.

Après avoir baissé les yeux devant la jolie fille, Adolphe les leva de nouveau, puis se risqua à les porter encore sur ce visage si charmant, si candide et si pur, dont la seule vue lui avait causé une vive émotion. Par un hasard singulier, il se trouva qu'en ce moment Clotilde regardait aussi le beau jeune monsieur qui était près d'elle. L'amour amène beaucoup de ces hasards-là.

Clotilde rougit et soupira sans savoir pourquoi; mais la fille la plus innocente peut soupirer; le principal est qu'elle ne sache pas pourquoi. Adolphe ne pouvait s'éloigner de Clotilde. On dansait; il ne voulut pas danser, car la, petite paysanne ne dansait pas, pour ne point quitter son père. Celui-ci

Digitized by Google

cependant la sollicitait de prendre part aux plaisirs de son âge. Adolphe, qui entendit cela, se hâta d'aller inviter Clotilde à danser avec lui, en lui disant qu'ils auraient soin de se placer devant son vieux père. Ce n'était pas trop mal se conduire pour un jeune homme élevé à dévider de la soie.

Clotilde accepta en tremblant la main du jeune monsieur; pendant la danse ils échangèrent peu de mots; Adolphe apprit seulement que le père de la petite paysanne se nommait Dumont et était bien pauvre; Clotilde sut que son cavalier s'appelait Adolphe Delvigny et qu'il était riche. La jeune fille soupira de nouveau et plus profondément... Peut-être cette fois savait-elle pourquoi.

La danse dura longtemps, c'est-à-dire qu'Adolphe recommença plusieurs fois avec sa jolie danseuse, qu'il avait l'esprit de retenir d'avance. Cependant la fête touchait à sa fin; les deux tantes voulurent rentrer; on emmena le jeune homme, qui avait l'habitude d'obéir. Mais en s'éloignant de Clo-

Digitized by Google

tilde, Adolphe tourna la tête souvent pour la revoir encore; chaque fois la petite paysanne en faisait autant de son côté, et ce n'était déjà plus le hasard qui la faisait agir ainsi.

Le lendemain Adolphe déjeuna peu et dîna mal; il semblait triste, inquiet; il ne voulait rien faire; enfin il refusa de jouer à l'oie et de manger des confitures nouvellement faites.

« — Ce pauvre garçon est donc malade? » dirent ses deux tantes, et elles accablèrent Adolphe de questions.

« — Où souffres-tu, mon ami!

» — Quel est ton mal?

» — Comment cela a-t-il pris?

» — Qu'est-ce que tu éprouves? »

A toutes ces questions Adolphe se contentait de répondre : « — Je ne souffre pas... je » n'ai mal nulle part; je ne suis pas malade.

» — Alors, pourquoi es-tu triste?

» — Je n'en sais rien.

» — D'où vient que tu ne veux pas goû-» ter aux confitures?

Digitized by Google

» — C'est que je n'ai pas d'apétit.

» — Oh! certainement, tu es malade, » mon chér ami. »

Plusieurs jours s'écoulèrent; Adolphe changeait visiblement; il perdait ses couleurs, ses yeux n'avaient plus leur éclat, et une langueur mêlée de tristesse avait remplacé sa gaieté et sa pétulance habituelles. Les deux bonnes tantes se désolaient; elles firent venir un médecin, le plus savant de tous les environs.

Le docteur examina le jeune homme, lui tâta le pouls, lui frappa dans le dos, lui fit tirer la langue, et hocha la tête en murmurant :

« — C'est bien étonnant! ce jeune homme » n'a rien du tout.

» — Et pourtant, monsieur, il dépérit, » il change à vue d'œil, » dit la tante Ursule en pleurant.

« — Il ne chante plus, ne mange plus, » et ne veut plus jouer à rien! » dit Babolette en portant son mouchoir sur ses yeux.

Digitized by Google

« — Il faut qu'il y ait une cause cachée, » dit le docteur.

« — Pourquoi ne nous la dirait-il pas... à » nous, ses tantes, qui l'aimons tant, qui » ne lui refusons rien ? »

Au bout de quelques semaines, Adolphe devint si faible qu'il lui fallut garder le lit. Ses tantes lui demandaient sans cesse s'il désirait quelque chose; mais Adolphe ne voulait rien; seulement il s'informait souvent quand reviendrait la fête d'Ermenonville.

« — Dans un an, » lui disait-on.

Alors le pauvre garçon soupirait et se disait à lui-même : « Dans un an!... c'est » bien long!... Irai-je encore jusque là ? »

Mais le médecin entendit un jour son malade faire la question habituelle; alors il se hâta de demander à Adolphe ce qu'il avait fait à cette fête, et celui-ci répondit d'une voix entrecoupée :

« — J'ai dansé avec Clotilde Dumont. »

Le docteur s'en alla sur-le-champ trouver

Digitized by Google

les deux tantes et leur dit, en se frottant les mains :

« — Je crois avoir trouvé le secret qui » mine la santé de votre neveu.

» — Oh! bon docteur! vous le sauverez » alors?

» — Non...

» — Comment, non!

» — C'est-à-dire, ce n'est pas moi qui le » sauverai; ce sera une jeune fille d'Erme- » nonville, nommée Clotilde Dumont.

» — Que voulez-vous dire, docteur?

» — Que votre neveu est, je le gage, » amoureux de cette jeune paysanne, et que » c'est cette passion qui le mine et le con- » duirait au tombeau si on ne parvenait à » l'unir à celle qu'il aime.

» — Notre neveu amoureux! allons, doc- » teur, c'est impossible! il ne voit que nous...

» — Je sais très-bien qu'il n'est pas » amoureux de vous : mais faites venir » Clotilde Dumont, et vous guérirez votre » neveu...

Digitized by Google

Les deux tantes se regardèrent un moment en silence ; mais Adolphe souffrait, elles ne pouvaient pas hésiter longtemps.

Le lendemain matin le jeune homme était dans son lit, ses tantes l'entouraient, le docteur était là, lorsqu'on annonça une visite.

C'était Clotilde, qui venait avec son père se rendre à l'invitation qu'elle avait reçue, sans savoir encore pourquoi on la faisait venir, mais qui resta immobile et tremblante en se trouvant dans la chambre du jeune malade.

En apercevant la petite paysanne, Adolphe fit un mouvement comme pour s'élancer vers elle... puis il retomba sur son lit ; mais son cœur battait avec force, et ses yeux avaient retrouvé tout leur éclat.

« — Je ne m'étais pas trompé, » dit le docteur aux deux tantes ; « votre neveu était » malade d'amour ; et comme cette passion » se traite par l'homœopathie, c'est avec » l'amour seul qu'il peut se guérir. »

Digitized by Google

Les deux tantes auraient tout sacrifié au bonheur de leur neveu ; elles demandèrent au vieux Dumont la main de sa fille pour Adolphe ; puis elles présentèrent la jolie enfant au malade, en lui disant : « Elle sera ta » femme dès que tu seras guéri. »

La guérison ne se fit pas attendre. Heureux le malade qu'un doux regard peut rendre à la santé !

Digitized by Google

LES GRISETTES.

Il y en a de jolies, de drôles, de piquantes, d'étourdies, de sentimentales, d'honnêtes, de sages même. Et pourquoi pas ? Molière dit : Où la vertu va-t-elle se nicher ! Mais il faut bien qu'elle se réfugie quelque part : elle est moins rare dans les mansardes que dans les boudoirs. Quand on n'a que cela pour tout trésor, on tient à le conserver.

Depuis le progrès des lumières, depuis que nous avons l'enseignement mutuel, enfin depuis que les plus pauvres ouvrières

Digitized by Google

se gênent pour donner de l'éducation à leurs enfants, nous avons beaucoup moins de grisettes *proprement dites* que Paris n'en comptait autrefois.

La fille d'un portier ou d'une portière va en pension; on lui donne des maîtres d'agrément. Elle se sent ou croit se sentir des dispositions pour le théâtre, elle parvient à entrer au Conservatoire. Sans avoir de talent, si elle est gentille, elle trouvera un monsieur qui la protégera, la mettra chez elle, lui donnera des chapeaux. Elle eût été une franche grisette, peut-être; au lieu de cela, elle se donne de grands airs qui ne lui vont pas, et des parures qui lui vont mal. Il n'y a rien de pis dans le monde qu'une position équivoque; abordez la question, que près de vous l'on sache à quoi s'en tenir. Si vous êtes femme entretenue, tâchez de vous faire donner un carrosse, des diamants, on vous blâmera moins si vous faites fortune; si vous ne cherchez que le plaisir, restez grisette, vous serez moins gênée dans vos

Digitized by Google

allures, moins roide dans votre corset, moins prétentieuse dans vos discours. Vous ne craindrez pas de vous compromettre au parterre du théâtre de la Gaieté, vous vous laisserez aller à toutes vos émotions ; vous rirez ou vous pleurerez suivant que le tyran sera barbare, la princesse malheureuse ou le niais facétieux ; vous lierez conversation avec le voisin, et, s'il est gentil, s'il vous plaît, vous lui permettrez, pendant la durée du spectacle, d'appuyer son genou contre le vôtre, cela augmente encore les émotions que procure la pièce. Dans les entr'actes si vous avez faim (mais vous aurez faim ; une grisette a toujours envie de prendre quelque chose), vous sortirez, vous achèterez de la galette et des pommes, puis vous reviendrez manger cela au spectacle. Sentez-vous combien vous goûtez à la fois de jouissances ! Vous êtes au spectacle, vous vous y mettez à votre aise ; la grisette ôte son bonnet et son peigne quand ils la gênent. Vous riez ou pleurez si vous en éprouvez l'envie, vous

Digitized by Google

écoutez les propos d'un jeune homme qui est déjà brûlant d'amour pour vous ; il vous donne de petits coups de genoux que vous repoussez doucement, ou que vous ne repoussez pas. Enfin vous sortez à chaque entr'acte si c'est votre fantasie, et vous mangez de la galette en écoutant la *Bouquetière des Champs-Élysées*, ou en frémissant au *Sonneur de Saint-Paul*. Ah ! tout cela vaut bien un cachemire, une toque, des plumes... Celles qui en portent ne s'amusent point comme vous !

En général, ce sont les ouvrières que l'on appelle grisettes; on peut cependant être ouvrière et ne point mériter cette qualification. Je ne reconnais plus pour une grisette l'ouvrière rangée, économe, qui, en sortant de son magasin, retourne vite chez sa mère, et qui le dimanche ne sort qu'avec ses parents. La grisette aime l'indépendance; elle a sa chambre, son *chez soi;* elle est sage, tant qu'elle n'a pas rencontré le beau ou l'aimable jeune homme que son imagina-

Digitized by Google

tion a créé; elle est honnête; tant qu'elle reste fidèle à son amant. Mais elle ne veut pas qu'on lui fasse *des traits*, car alors elle se venge, et, une fois en train, elle ne s'arrête plus.

Assez souvent, à Paris, deux grisettes logent ensemble. Une seule chambre leur suffit : il y a toujours assez de place pour leurs meubles, et on paye le loyer à deux; c'est une économie, et les grisettes ont besoin d'être économes; ne les confondons pas avec les femmes entretenues.

Si vous n'avez pas eu quelques relations avec ces demoiselles, vous n'avez pas pénétré dans leur domicile, et cependant cela vaut la peine d'être vu. Une chambre habitée par deux grisettes est un séjour curieux et piquant pour un observateur : d'abord l'ordre n'est pas, en général, une de leurs qualités habituelles. Et puis on sort de si bonne heure pour aller à son magasin, qu'on n'a guère le temps de faire son ménage, et le soir on a bien autre chose à penser!

Figurez-vous une petite chambre ornée

Digitized by Google

d'un papier à treize sous le rouleau, qui est en grande partie décollé ou déchiré; point de rideaux à la fenêtre, mais une corde tendue devant, et toujours un jupon ou une chemise qui sèche, avec accompagnement de paires de bas.

Une couchette, quelquefois un lit de sangle également sans rideaux, un traversin, rarement des oreillers, c'est du luxe; une petite table de noyer, dont le tiroir ne peut plus ni se fermer ni s'ouvrir, et où l'on fourre cependant un peigne, des couverts d'étain, une boîte de veilleuses, du papier à lettre, des plumes, du sel et du poivre, des bandes de feston, de vieux gants, des couteaux, de la pommade, des cure-dents, une brosse à souliers, des patrons de corsage, du cirage anglais et des pralines.

Quatre chaises, dont deux sont entièrement dépaillées; une autre a un pied de cassé, et la dernière manque du dos.

Quelquefois une commode, mais alors les tiroirs n'ont plus de serrures; ce n'est plus

Digitized by Google

qu'un meuble de confiance. Ordinairement les deux petits tiroirs du haut sont pleins de chiffons et de croûtes de pain, il y a une robe et deux mouchoirs dans celui de dessous : les deux autres sont vides.

La cheminée est toujours l'endroit le plus garni de la chambre : dans l'âtre est la batterie de cuisine : fourneau de terre, pot à l'eau, marmite, casserole de fer-blanc, trois ou quatre assiettes ébréchées, tout cela est entassé dans un coin, près de deux tisons qu'on souffle quelquefois, mais qu'on ne consume jamais.

Sur la partie supérieure sont les ornements. Un petit miroir qui danse dans sa bordure; deux tasses dépareillées, un chandelier, un bougeoir, des allumettes phosphoriques, avec le briquet de Fumade; enfin, les deux carafes bleues remplies de fleurs. Ceci est presque immanquable : les grisettes aiment les fleurs, elles ne tiennent pas aux plus rares; pourvu qu'elles aient de la giroflée ou du réséda, elles sont satisfaites, elles

Digitized by Google

en fourrent des paquets dans leurs carafes : il faut que cela dure toute la semaine, et que cela sente bon, quand même.

Ensuite il y a deux ou trois volumes de romans et quelques pièces de théâtre qui traînent sur les chaises, le lit ou la commode; il y a une ou deux paires de savates jetées négligemment çà et là; un vieux jupon, un bonnet de nuit, un fichu, sont étalés au hasard sur les meubles; un restant de pain et de fromage orne la table, et des papillotes en papier brouillard sont éparses sur le carreau. Enfin un chat se promène au milieu de tout cela, se roulant tantôt sur les cendres, tantôt sur le lit, jouant avec un volume ou avec le morceau de fromage : on voit que c'est presque le maître du logis.

Ne croyez pas qu'une chambre si pauvrement garnie soit un triste séjour : le matin on y chante dès qu'on a les yeux ouverts. La première éveillée fait des niches à l'autre pour qu'elle ne dorme plus; celle-ci murmure, gronde, en disant entre ses dents :

Digitized by Google

« — Laisse-moi donc dormir. » Mais le moyen?... On lui passe une plume sur les lèvres, on chatouille son nez avec une allumette, on chante à ses oreilles, on la pousse, on la pince, et on rit aux éclats. Il faut bien que la dormeuse s'éveille. Alors on commence à se raconter tout ce que l'on a fait la veille.

« — Ernest était bien aimable hier; il » avait un col noir qui lui va très-bien... » Es-tu comme moi ? je raffole des cols » noirs... ça donne quelque chose de mâle à » un homme.

» — Ce que j'aime, moi, c'est un pantalon » à sous-pieds... ça dessine un cavalier qui » est bien fait. J'ai signifié à Polyte que je » voulais qu'il en eût un pour dimanche.

» — Dis donc, le commis du magasin en » face m'a encore suivie hier, il m'a même » parlé; il veut absolument me mener dîner, » me mener à l'Opéra. Je ne sais pas où il » me mènerait si je l'écoutais.

» — Et tu ne l'écoutes pas?

Digitized by Google

» — Non, certainement, ma chère, j'aime » trop mon Ernest!... O Dieu! mon petit » Ernest, que je t'aime! c'est du délire que » j'ai pour toi... Et puis le commis d'en face » est trop laid, il louche, et il se met » comme un provincial... Es-tu comme moi? » c'est la mise qui me séduit.

» — Moi, je veux que M. Polyte me » mène cette semaine chez Franconi... » Ah! ma chère, c'est mon spectacle fa- » vori... c'est là qu'ils ont des pantalons » collants!

» — Et les chevaux donc?

» — Ah! ce n'est pas les chevaux que je » regarde... Dieu! huit heures viennent de » sonner, et nous ne sommes pas habillées... » Nous allons avoir notre danse au ma- » gasin.

»—Et dire cependant qu'il y a des femmes » assez heureuses pour dormir jusqu'à midi » si ça leur plaît!... Ah! quand je pense à » ça!... Faut que je mette à la caisse d'épar- » gnes pour devenir riche.

Digitized by Google

» — Ah! bah! moi, je ne suis pas ambi-
» tieuse, pourvu que ma robe soit sèche
» pour dimanche... Eh bien, je ne trouve
» plus qu'un bas à présent; hier au soir
» j'avais deux bas, cependant.

» — Tiens, c'est Moumoutte qui l'a pris
» pour jouer.

»—Ah! la vilaine chatte, elle prend tout,
» elle a balayé la chambre avec; c'est amu-
» sant! Hier c'était une collerette, aujour-
» d'hui c'est mon bas... Là, voyez-vous, elle
» y a fait des trous avec ses griffes.

» — C'est au talon, tu fourreras ça dans
» le soulier... Qu'est-ce que nous déjeu-
» nerons ce matin? Du fromage d'Italie,
» veux-tu?

» — Ah! ma foi, non, j'en suis lasse de
» ton fromage d'Italie. J'aurais bien envie
» de me régaler de chocolat... As-tu de l'ar-
» gent?

« — J'ai encore quinze sous.

» — Nous en achèterons deux petites
» tablettes à trois sous chez l'épicier... Avec

Digitized by Google

» un petit pain, on croque ça, c'est déli-
» cieux pour l'estomac.

» — Dépêchons-nous, il est tard.

» — Et notre lit qui n'est pas fait!

» — Ah! tant pis, nous le ferons ce soir.

» — Et la chambre n'est pas rangée.

» — C'est assez bien pour le chat : nous
» la ferons à fond dimanche... Je mettrai en
» couleurs, et tu frotteras. »

Et ces demoiselles se sauvent en fredonnant un couplet du dernier vaudeville du Gymnase (les grisettes aiment beaucoup le Gymnase), elles vont à leur magasin en marchant sur la pointe du pied, et en riant au nez des passants dont la figure leur paraît comique. Les grisettes sont essentiellement moqueuses, ce qui ne les empêche pas d'être compatissantes, généreuses; elles donneront leur déjeuner et tout ce qu'elles ont dans leur poche à une pauvre femme qui viendra leur dire qu'elle n'a pas de pain à donner à ses enfants, et pendant toute la semaine, au lieu de croquer du chocolat, elles déjeune-

Digitized by Google

ront avec une flûte et de l'eau; mais elles n'en seront pas plus tristes, et surtout pas plus vaines. Ce qu'elles oublient le plus vite, c'est le bien qu'elles ont fait.

Le dimanche est leur grand jour. En hiver, il faut qu'elles aillent au spectacle; en été, qu'elles dansent. Quand elles ont un amant, il doit nécessairement les mener à quelque bal *intrà* ou *extrà muros;* quand elles n'en ont pas, elles veulent faire des conquêtes, ne fût-ce que pour s'en amuser ou en tirer vanité avec leurs amies. Mais le plus grand bonheur que puisse éprouver une grisette, c'est de faire la conquête d'un acteur; car, aux yeux de ces demoiselles, un acteur n'est pas un homme ordinaire, un homme comme un autre; c'est un demi-dieu, ou plutôt c'est un dieu tout entier, et l'on excite pendant longtemps l'envie de ses compagnes, quand on a été aimée de *Jean Sbogard* ou de l'*Homme à trois visages.*

Après cela, si vous avez connu deux ou trois grisettes, vous les connaissez toutes. Il

Digitized by Google

y a bien peu de nuances à établir entre celles qui vont à l'Ermitage et celles qui préfèrent la montagne de Belleville; entre les jeunes ouvrières du faubourg Saint-Denis et celles de la rue Saint-Antoine. La coquetterie et la gourmandise, voilà toujours le pivot sur lequel elles tournent. Attaquez leur vanité et leur appétit, c'est le moyen de réussir près d'elles : soyez bien mis, et bourrez-les de gâteaux, il est bien rare qu'elles résistent à un jeune homme qui a sur lui des gants glacés et des brioches.

Quelquefois vous serez aimé très-sérieusement, aimé à la fureur, vous ne pouvez plus vous débarrasser de votre grisette; elle vendra ses effets si vous n'avez plus d'argent, elle consentira à passer le dimanche avec vous dans sa chambre quand vous ne pourrez plus la mener au spectacle. Mais de tels cas sont rares, les exceptions sont toujours à l'appui des règles. En général, les grisettes cèdent à l'impulsion du plaisir, rarement aux calculs de l'intérêt. Avec elles,

Digitized by Google

un jeune et joli garçon obtiendra la préférence sur un homme riche et laid. Moi, je place les grisettes infiniment au-dessus des femmes entretenues.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

Digitized by Google

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
Un Parisien dans l'Andalousie.	1
Une journée de bonheur.	55
La journée d'un homme de lettres.	107
Une fin d'année.	139
L'Amour médecin.	171
Les grisettes.	187

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

TOME VIII.

Digitized by Google

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ.—DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8.

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES,

NOUVELLES

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Ce monde, chère Agnès, est une étrange chose
(MOLIÈRE.)

TOME HUITIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE,

1839

Digitized by Google

Digitized by Google

MŒURS

PARISIENNES.

DEUX MARIS.

Beati pauperes spiritu.
(Heureux les pauvres d'esprit.)

Heureux les pauvres d'esprit ! le royaume des cieux leur est promis. A chaque pas que nous faisons dans la vie, il nous est facile de sentir la justesse de ces paroles de l'Écriture. Et pourtant il est encore des incrédules, des gens qui doutent de tout, ou qui veulent tout approfondir, fût-ce même au risque de

Digitized by Google

perdre des illusions qui font leur bonheur; ceux-là sont, je crois, des sots; et les pauvres d'esprit, qui ne doutent jamais ni de la fidélité de leurs femmes ni du dévouement de leurs amis, ne sont pas, il me semble, aussi niais qu'on veut bien le dire.

Et pourquoi donc être incrédule? saint Thomas s'en est-il bien trouvé? A quoi nous servirait d'avoir d'immenses bibliothèques, si vous ne voulez croire ni aux prodiges, ni aux prouesses, ni aux miracles du bon vieux temps; si les vieilles chroniques ne sont pour vous qu'un tissu de faussetés; si l'histoire même de nos premiers rois vous semble apocryphe; si vous doutiez du déluge, et de la pluie de feu qui embrasa Sodome et Gomorrhe?

Selon les pyrrhoniens, Xercès n'est point entré dans la Grèce avec cinq millions d'hommes, il n'a point fouetté la mer; une louve n'a pas été la nourrice de Romulus et de Rémus; OEdipe ne tua point son père, vu qu'il ne connut jamais au juste ses parents;

Digitized by Google

le doge de Venise n'épouse point la mer Adriatique en jetant un anneau dans son sein; Sara n'avait pas *cent trente ans* lorsqu'elle fit la conquête du Pharaon d'Égypte; Mutius Scévola n'a pas tenu en présence de Porsenna son bras sur un brasier ardent, l'œil fixé fièrement sur le roi des Toscans, parce qu'un homme dont le bras rôtit doit involontairement faire la grimace; il n'est point apparu de fantôme au second Brutus; le grand Constantin n'a pas aperçu le *Labarum* dans les airs; enfin les sorcières ne vont point au sabbat à cheval sur un manche à balai.

J'ai deux amis, dont l'un est pyrrhonien, refusant sans cesse de croire, à moins qu'on ne lui fournisse des preuves, et par conséquent désenchanté sur la plupart des jouissances de la vie, dans lesquelles il faut chercher le moins de preuves possible.

L'autre, au contraire, a une foi constante, aveugle : il croit à la racine de Circé, à l'herbe du pêcheur Glaucus, au mouchoir

Digitized by Google

du grand Albert, à l'anneau de Salomon, au rameau d'or, à la bourse de Fortunatus, à la pierre philosophale, à l'eau de Jouvence, aux songes, aux cartes, à Matthieu Laensberg, à mademoiselle Lenormand; il croit enfin jusqu'aux nouvelles de journaux.

Ces messieurs sont mariés tous deux, tous deux ont une jolie femme, car pour l'un la beauté est du positif, et pour l'autre c'est une source de plaisirs. Mais l'un jouit paisiblement de son bonheur tandis que l'autre fait tout son possible pour détruire le sien. Or, un jour, voici ce qui arriva.

Nous devions aller passer la journée à la campagne, c'était une partie depuis longtemps projetée; mais, la veille, la femme de mon ami le pyrrhonien se sent des spasmes, des étouffements, des vapeurs.

Le lendemain elle se déclare fortement indisposée, il lui est impossible de quitter sa chambre; mais elle ne veut pas que pour elle son époux se prive d'une partie de plaisir, et elle le supplie de se rendre au rendez-vous,

Digitized by Google

Par un hasard assez singulier, la femme de mon ami qui croit tout ce qu'on lui dit avait ressenti la même indisposition, et elle était aussi restée chez elle, ayant engagé son mari à s'amuser sans s'inquiéter aucunement de sa santé, lui assurant que son indisposition n'aurait pas de suites fâcheuses.

Me voilà donc entre mes deux maris garçons, dont l'un rit, chante, et n'a point de souci, tandis que l'autre murmure entre ses dents : « — C'est bien étonnant que nos » femmes soient justement malades toutes » deux en même temps... Hum !... je ne crois » guère à ces indispositions subites !... cela » cache quelque projet... »

Il était convenu que nous irions à Meudon. A peine sommes-nous en voiture que mon pyrrhonien, impatienté de la bonne humeur de notre compagnon, lui dit :

« — Cela ne vous semble donc pas singu- » lier que votre femme soit malade positi- » vement aujourd'hui que nous étions con- » venus d'aller à Meudon?

Digitized by Google

» — Je ne vois rien d'extraordinaire à » cela... Pourquoi ma femme ne serait-elle » pas malade? La vôtre ne l'est-elle pas aussi?

» — Oui... à ce qu'elle m'a dit !... Mais » je ne suis pas obligé de le croire.

» — Moi, je ne mets jamais en doute ce » que me dit la mienne. »

Notre voiture roulait toujours; tout à coup notre incrédule tire le cordon, fait arrêter le cocher, ouvre la portière et descend, en nous disant : « — Je vous rejoin- » drai à Meudon, messieurs, je suis bien » aise de m'assurer de la santé de ma femme. »

Il est déjà bien loin; nous nous regardons, mon ami et moi; enfin mon compagnon s'écrie :

« — Ce qu'il fait là est fort malhonnête : » nous laisser ainsi pour retourner voir sa » femme !... qui dort probablement, et qu'il » va réveiller !...

» — Je trouve aussi qu'il a grand tort !... » un homme qui sait vivre ne se conduit pas » de la sorte.

Digitized by Google

» — Il est stupide avec sa méfiance. Nous » devrions nous venger de lui.

» — Je le veux bien, mais comment ?

» — Il doit venir nous retrouver à » Meudon, allons ailleurs; la voiture est à » nous pour la journée, nous pouvons nous » faire conduire où bon nous semble. Le » principal est que ce maudit jaloux ne » nous retrouve pas.

» — Ma foi, je le veux bien.

» — Où irons-nous ?

» — N'importe, pourvu que ce soit d'un » côté opposé.

» — Eh bien !... allons... à Vincennes.

» — Va pour Vincennes ! »

L'ordre est donné au cocher; il rebrousse chemin, et nous voilà partis pour Vincennes, riant beaucoup de la figure que fera notre pyrrhonien en nous cherchant à Meudon.

Nous arrivons à Vincennes, nous allons déjeuner d'abord, puis nous sortons à pied pour nous promener dans le bois.

La journée était superbe; la campagne

Digitized by Google

était charmante ; tout en parcourant les allées les plus touffues du bois, mon ami répétait :

« — Je n'ai qu'un regret, c'est que ma » femme soit malade ! elle aurait eu tant de » plaisir à parcourir avec nous ce joli bois, » à courir, à se rouler sur l'herbe !... pauvre » chère amie !... nous lui rapporterons des » macarons, n'est-ce pas ?

» — Nous lui rapporterons tout ce que » vous voudrez.

» — Oh ! je sais qu'elle aime les maca- » rons, d'ailleurs la moindre des choses » lui fera plaisir : elle se dira : Mon *Bichet* » a pensé à moi... elle m'appelle son Bichet.

» — C'est un nom comme un autre. »

Nous causions de la sorte, lorsqu'en détournant d'un sentier, nous nous trouvons vis-à-vis d'un jeune couple qui sortait de dessous l'ombrage. Mon ami pousse un cri de surprise en reconnaissant sa femme et son cousin.

La jeune dame semble un moment inter-

Digitized by Google

dite, mais elle se remet bientôt et s'écrie :

« — Ah ! vous voilà, messieurs ! Nous » vous cherchons depuis une heure avec » mon cousin ; j'avais dit à mon mari que » j'étais malade, mais c'était afin de venir » vous surprendre... N'est-ce pas, mon ami, » que tu ne t'attendais pas à me rencontrer?

» — Ma foi non ; mais comment as-tu » deviné que nous étions à Vincennes?... » nous devions aller à Meudon...

» — Est-ce que je ne vous suivais pas par » derrière avec mon cousin? Nous avons vu » votre voiture tourner bride, nous avons » aussi tourné bride avec le cabriolet; et » pendant que vous déjeuniez... car vous » venez de déjeuner, je gage?

» — Certainement.

» — Eh bien ! c'est pendant ce temps » que nous sommes venus vous attendre » dans le bois.

» — Oh ! c'est charmant... voilà une » aimable surprise... embrasse-moi, ma » femme... comme vous êtes gentils d'être

Digitized by Google

» venus ! Nous allons bien nous amuser,
» n'est-ce pas ma bonne ?
» — Oui, mon Bichet.
» — Voyez-vous... je suis son Bichet ! »

Et en effet nous passâmes une journée fort gaie ; chacun fut de bonne humeur, à commencer par *Bichet* qui était enchanté de la surprise que sa femme lui avait ménagée, tandis que mon ami le pyrrhonien, qui avait trouvé sa femme dans la société d'une personne qu'il n'aimait pas, lui fit une scène épouvantable, et depuis ce jour vécut fort mal avec elle.

On a donc bien raison de dire : *Beati pauperes spiritu.*

Digitized by Google

LE SIGNE SECRET.

Mademoiselle Adelinde Desroseaux avait quarante ans très-sonnés, et ce qu'on appelle communément de *beaux restes;* mais, chez les femmes, en général, on préfère des bagatelles neuves à de beaux restes : les hommes n'ont point de goût.

Mademoiselle Adelinde s'était vue à vingt ans entourée d'hommages, de flatteries, de séductions; alors c'était à qui parviendrait à lui plaire, à obtenir la faveur d'un regard, d'un sourire, et même d'une contredanse. Alors il n'eût tenu qu'à la jeune fille de faire

Digitized by Google

un choix, de prendre un mari. Elle ne fit point de choix, ou elle en fit trop, à ce que dirent les mauvaises langues, mais enfin elle ne se maria pas.

A trente ans, mademoiselle Adelinde était encore fort bien. Elle avait perdu ses parents, et jouissait, par conséquent, d'une grande liberté. Elle ne manquait pas d'adorateurs, et trouvait fort doux peut-être de pouvoir congédier ceux qui l'ennuyaient pour en choisir de nouveaux; mademoiselle Adelinde oubliait toujours de prendre un mari.

Elle y songea cependant, mais c'est lorsqu'elle ne vit plus autour d'elle de soupirants et de favoris. Elle avait passé ses quarante ans sans s'en apercevoir, elle trouva fort extraordinaire que d'autres s'en fussent aperçu. Mademoiselle Adelinde se croyait toujours à vingt ans; elle assurait que son cœur n'avait pas changé, qu'il était aussi brûlant, aussi aimant qu'autrefois. On ne la chicanait pas là-dessus, mais on laissait son cœur brûler tout seul.

Digitized by Google

Mademoiselle Adelinde se dit : « — Je » veux un mari, il m'en faut un... jeune ou » vieux... laid ou beau... n'importe, pourvu » que j'aie quelqu'un à aimer... cependant » je le préférerais jeune et gentil. J'ai deux » mille francs de revenu ; ce n'est pas une » fortune, mais c'est pourtant quelque » chose. Allons... aux grands expédients ; » puisque parmi mes connaissances per- » sonne n'a assez d'esprit pour me marier, » je vais me mettre dans les *Petites Affiches.* » Après tout c'est un moyen comme un au- » tre... on y met bien des hôtels... des châ- » teaux... on peut bien y mettre une femme, » certainement je n'ai pas la prétention de » valoir un château. Rédigeons mon annonce » et allons nous faire insérer. »

Mademoiselle Adelinde se met à la besogne, et quelques jours après on lisait dans les *Petites Affiches :*

Une demoiselle entre deux âges, d'un physique agréable, ayant de l'éducation, une grande habitude du monde, et jouissant de deux mille

Digitized by Google

francs de rente, désire se marier le plus promptement possible. S'adresser à la personne elle-même, de midi à quatre heures. Demander Mademoiselle A.

Cette annonce était suivie de l'adresse bien exacte de mademoiselle Adelinde, qui, ne doutant pas que les *Petites Affiches* ne lui envoyassent une foule de prétendants à sa main, faisait chaque jour une grande toilette, et de midi à quatre heures ne sortait pas de chez elle de peur de manquer un mari.

Mais, hélas! soit que les *Petites Affiches* aient perdu de leur vogue chez les Parisiens, soit que ceux-ci, trop souvent trompés par des annonces mensongères, ne veuillent plus s'exposer à l'être encore, la pauvre Adelinde en était depuis quatre mois pour ses frais de toilette et d'insertion; personne ne venait voir cette demoiselle qui désirait se marier promptement, personne !... pas même ces vieux flâneurs, ces curieux qui, pour employer leur temps, vont partout où il y a quelque chose à voir gratis.

Digitized by Google

Mademoiselle Adelinde se dépite, se lamente, se met en colère; elle est sur le point de pleurer, mais elle n'en fait rien, parce qu'elle songe que cela lui gâterait les yeux. Elle se met devant son miroir, elle s'examine et s'écrie : « — Ils ne viennent » pas seulement me voir, les imbéciles !... » s'ils me voyaient je serais bien vite mariée, » j'en suis sûre... car je suis bien, je suis » encore très-bien... je crois même que je » suis mieux que je n'étais à vingt ans... » oui... j'ai des choses qui ont gagné.

Mademoiselle Adelinde pose sa tête dans ses mains et réfléchit pendant quelques minutes en murmurant : « — Je veux un mari, » j'en veux un... j'en aurai un. »

Tout à coup une idée lui vient, de ces idées heureuses, uniques, divines, que le poëte, que le compositeur, que le peintre, attendent souvent inutilement pendant des semaines entières, et qu'ils feraient beaucoup mieux de ne pas attendre du tout, parce que l'inspiration est un mot inventé

Digitized by Google

par les paresseux pour perdre son temps et ne rien faire.

Mademoiselle Adelinde refait son annonce, et après ces mots : *S'adresser à la personne de midi à quatre heures*, elle ajoute : *A ceux qui viendraient sans avoir eu le temps de déjeuner, mademoiselle A. s'empressera d'offrir quelque chose.*

« — Avec cette addition à mon article, je » suis bien sûre qu'il me viendra du monde, » se dit mademoiselle Adelinde. « On me verra, » c'est tout ce que je désire. » Et elle court aux *Petites Affiches*, où elle paye pour sa nouvelle annonce.

Ce nouvel expédient réussit complétement : le jour même où l'article paraît, plusieurs hommes se présentent pour voir la demoiselle à marier, et tous avouent qu'ils ont oublié de déjeuner. Mademoiselle Adelinde fait les honneurs de chez elle avec infiniment de grâce ; à l'un elle offre du pâté, à un autre de la volaille. Elle fait l'aimable, elle cause. Ces messieurs mangent,

Digitized by Google

boivent; ils paraissent enchantés d'elle; et il n'en est pas un qui, en quittant, ne semble disposé à l'épouser.

Le lendemain, la foule des visiteurs est plus considérable; le surlendemain ils sont encore en plus grand nombre. Mademoiselle Adelinde est obligée de tenir table ouverte; tous ces messieurs ont un appétit d'enfer. Le pâté et la volaille ne suffisent plus; mademoiselle Adelinde ne sait où donner de la tête; sa maison est devenue un restaurant, et si cela continue, elle fera tomber tous les traiteurs à vingt-cinq sous.

La pauvre demoiselle commence à s'apercevoir que son revenu ne peut suffire à ce train de vie. Les aspirants à sa main, qui viennent toujours sans avoir eu le temps de déjeuner, la mettraient bientôt sans le sou, et alors il est probable qu'elle trouverait encore moins à se marier. D'ailleurs, la conduite des visiteurs est quelquefois d'une inconvenance outrageante; ils n'arrivent que pour manger, et il en est qui boivent

Digitized by Google

outre mesure et avec lesquels il faut l'assistance du portier pour leur faire quitter la place.

Mademoiselle Adelinde supprime un jour la volaille, ensuite le pâté, ensuite le vin ; enfin elle finit par se contenter d'offrir un verre d'eau à ceux qui désirent prendre quelque chose. Le nombre des visiteurs suit la même gradation que les comestibles ; il diminue avec les plats, il cesse entièrement lorsqu'on en vient au verre d'eau.

« — Les hommes sont des monstres !... » des êtres indignes... des carnivores... des » brutivores !... » se dit mademoiselle Adelinde, lorsqu'elle se trouve seule devant son miroir. « Ils sont venus, ils m'ont vue... » ils ont bu et mangé... et pas un n'a vraiment songé à m'épouser !... Quelle conduite... dans le dix-neuvième siècle... » dont on vante les lumières, les progrès, » la civilisation !... Venir gruger une pauvre » demoiselle, et ne pas même lui baiser la » main !... Oh ! les traitres !... mais c'est

Digitized by Google

» égal, je veux un mari... j'en aurai un,
» car je l'ai mis dans ma tête. Cherchons un
» autre expédient, et qui surtout soit moins
» dispendieux. »

Mademoiselle Adelinde met encore sa tête dans ses mains, elle rêve, elle cherche... puis tout à coup elle pousse un cri de joie, elle fait un bond dans sa chambre et s'écrie :

« — Oh ! cette fois ! cela réussira... c'est
» immanquable... Je connais les hommes...
» ils voudront connaître... mais c'est là que
» je les attends... Vite, refaisons mon an-
» nonce. »

Et mademoiselle Adelinde, supprimant le déjeuner, met à la place : *La personne qui désire se marier croit devoir prévenir ceux qui se présenteraient pour l'épouser qu'elle a, à quatre pouces plus haut que la jarretière gauche, un signe de la plus grande beauté. Mademoiselle A... met ses jarretières au-dessus du genou.*

Cette nouvelle amorce est portée aux *Petites Affiches*, et on en attend avec anxiété le résultat.

Digitized by Google

De nouveaux visiteurs se présentent ; ceux-ci ont déjà quelque chose de plus aimable que ceux qui ne se présentaient que pour manger ; ils arrivent le sourire sur les lèvres, l'air gracieux, sémillant ; ils causent, ils plaisantent, puis ils amènent la conversation sur le signe secret, et laissent voir le désir qu'ils auraient de le connaître.

Mais c'est là où mademoiselle Adelinde attend son monde. Elle prend alors un air plus réservé, elle se pince les lèvres, et répond en baissant les yeux :

« — Mon mari seul le verra.

» — Mais cependant, mademoiselle, il » est naturel de désirer voir avant de s'en- » gager...

» — Non, monsieur, on ne le verra » qu'après.

» — Alors, mademoiselle, pourquoi avez- » vous fait mettre cela dans les *Petites* » *Affiches* ?

» — Parce que je ne veux tromper per- » sonne, monsieur, et que je suis bien aise

Digitized by Google

» de prévenir celui qui voudrait m'épouser
» que j'ai une petite particularité au-dessus
» de la jarretière. »

Ces réponses piquent la curiosité des visiteurs. On presse, on insiste, on demande au moins quelques détails. Mais mademoiselle Adelinde résiste à toutes les prières, à tous les arguments; elle ne fait rien voir, et beaucoup de ces messieurs reviennent le lendemain dans l'espérance d'être plus heureux.

Les choses en étaient là. Mademoiselle Adelinde recevait assez nombreuse compagnie ; mais elle n'avait pas encore trouvé un mari, parce que les Français sont méfiants, et qu'ils soupçonnent toujours des plaisanteries, même dans les affaires les plus sérieuses.

On parlait beaucoup dans le monde du signe secret de cette demoiselle qui cherchait un mari. On en riait, on en plaisantait. « — C'est quelque attrape, » disaient les jeunes gens. Mais on désirait beaucoup le voir, et à ce sujet il s'élevait des disputes,

Digitized by Google

des provocations, et même des paris; chacun espérait être plus heureux que ceux qui s'étaient présentés. Les jolis garçons pensaient que la demoiselle à marier ne pourrait pas leur résister, qu'elle leur laisserait voir son signe, et ils allaient trouver mademoiselle Adelinde. Ils se mettaient en frais de toilette, ils tâchaient de se surpasser en galanterie, en amabilité; mais tout cela échouait; il fallait s'en aller sans avoir rien vu. Mademoiselle Adelinde se disait tout bas: « Il y en a un qui finira par m'épouser... » Si ce n'est pas par amour, ce sera par » curiosité. »

Un beau jour, un Anglais, qui était venu à Paris dans l'unique but de s'amuser, entend parler de mademoiselle Adelinde et de son signe. Il croit d'abord que c'est une plaisanterie, mais la lecture des *Petites Affiches* achève de le convaincre. Cet Anglais avait beaucoup d'amour-propre, et, comme tous ceux de sa nation, il désirait surtout l'emporter dans mille choses sur les Français.

Digitized by Google

« — *Goddem!* » se dit sir Hasting, tous » ces jeunes gens de Paris, ils n'avaient pas » pu réussir à voir le petite singularité se- » crète de cette demoiselle; moi, je voulais » être plus adroit, et je parie que je vien- » drai à mon satisfaction. »

Sir Hasting achète les *Petites Affiches*, prend un cabriolet, et se fait conduire à l'adresse indiquée sur le journal. Il va d'abord parler au portier :

« — Vous avez ici dans le maison une de- » moiselle qui avait un signe? »

Le portier regarde l'Anglais en ouvrant de gros yeux bêtes, et répond :

« — Un cygne?... oh! non... il y a des de- » moiselles qui ont des chiens... des chats... » mais je ne leur connais pas de cygne!

» — Je dis à vous que il y avait dans le » maison une petite fille *major*... entre deux » âges, qui avait une cachoterie au-dessus » de le jarretière.

» — Une cachoterie? qu'est-ce que c'est » que ça?

Digitized by Google

» — Un signe... *un particoulourité*... un » petite chose qu'on faisait pas voir... com- » prenez-vous?... *You are* stoupide! »

Le portier ne comprenait pas du tout, enfin l'Anglais s'imagine de lui montrer l'article des *Petites Affiches*, et le concierge se rappelle mademoiselle Adelinde. Il indique sa porte à sir Hasting, qui se présente devant la demoiselle à marier, et après l'avoir saluée fort civilement, lui dit avec un grand sérieux :

« — Mademoiselle, je voulais voir le signe » à vous.

» — Milord, j'ai déjà répondu à toutes les » personnes qui m'ont adressé cette de- » mande qu'on ne le verrait qu'après m'avoir » épousée.

» — C'était bien votre dernier mot?

» — Oui, milord.

» — Pas rien montrer sans cela?

» — Pas la moindre des choses, mi- » lord. »

L'Anglais réfléchit, regarde mademoiselle

Digitized by Google

Adelinde, se gratte le front, puis sort comme une bombe.

Il était allé chez un notaire faire dresser un contrat de mariage.

Huit jours après, mademoiselle Adelinde était mistress Hasting, et l'Anglais disait d'un air conquérant, en regardant les jeunes gens qu'il avait entendus parler du signe secret :

« — Je savais bien, moi, que je serais » plus adroit que vous... Je avais vu le » signe !... il était *superior !*

» — Parbleu ! à ce prix-là nous pouvions » aussi le voir, » lui dit-on, « mais nous ne » voulions pas nous faire voler... Tenez, sir » Hasting, de bonne foi, convenez que c'est » une bagatelle... un rien... de ces signes » comme on en voit tous les jours ?... »

L'Anglais n'a jamais voulu répondre à ces questions.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

PETITES VOITURES JAUNES.

Ce sont de nouvelles voitures qui ne sont pas établies pour voyager le public, et n'ont d'une voiture que les roues. Elles sont tout au plus à quatre pouces du sol, de forme octogone, fraîchement peintes en jaune, avec de petites persiennes vertes, le tout recouvert d'un vernis brillant. Elles stationnent la plupart devant les théâtres, et leur conducteur est modestement assis entre les brancards.

Ces nouvelles voitures choquèrent d'abord

Digitized by Google

la susceptibilité des Parisiens et surtout des Parisiennes ; on les trouvait ridicules, indécentes même, et cependant c'est dans le but de réformer une coutume fort inconvenante, et qui accuse le relâchement de nos mœurs, que les Vespasiennes furent d'abord établies. L'entrepreneur ne s'était proposé que pour faire le *petit service;* il pensait que, grâce à ces voitures, les dames ne seraient plus exposées, sur les boulevards ou dans la rue, à détourner leurs regards pour ne point rencontrer des objets qui les font rougir.

Mais, hélas!... il paraît que nous ne sommes pas encore assez vertueux pour de telles réformes ! Malgré les Vespasiennes, le *petit service* se faisait dehors comme de coutume, et l'entrepreneur en eût été pour ses frais de voiture, s'il ne se fût décidé à tenir aussi le *grand service.* Oh! alors, les choses changèrent; l'affaire devint bonne, les actions montèrent, et l'humble conducteur ne resta plus oisif devant ses brancards.

Digitized by Google

Comment ose-t-on entrer là-dedans? c'est la question que nous avons entendu répéter toutes les fois qu'il s'agissait des petites voitures jaunes. Comment on ose?... Eh! rappelez-vous donc certain proverbe qui aurait dû être gravé sur ces voitures. D'ailleurs, il y a des moments dans la vie où l'homme est forcé d'être philosophe!...

Dans toute la nouveauté de cette entreprise, un homme de lettres de notre connaissance, garçon fort distrait de son naturel, s'arrêta un jour devant une Vespasienne, qu'il prenait pour un bureau d'écrivain public. Il se trouvait dans un quartier éloigné du sien; pressé de prendre quelques notes, et n'apercevant pas de café, il s'adressa au conducteur, qui était assis près de sa voiture, et lui dit :

« — Peut-on entrer dans votre cabinet? »

Cet homme le regarde quelques instants, puis lui répond :

« — Oui, monsieur, certainement que » vous pouvez entrer. C'est fait pour ça.

Digitized by Google

» — Y a-t-il du papier?... tout ce qu'il » faut?

» — Oui, monsieur, oh! ça ne manque » jamais chez nous!...

» — Cela vous est égal que je ne me serve » pas de vous, n'est-ce pas?... Mais seul » j'aurai plus tôt fini. «

Cet homme le regarde encore d'un air étonné en lui disant :

« — Monsieur, nous n'avons pas l'habi- » tude de suivre les personnes!... nous ne » craignons pas d'être volés!... »

L'homme de lettres n'en écoute pas davantage; il ouvre une porte... Mais il s'aperçoit alors de sa méprise; et, repoussant la porte de manière à en briser les persiennes, il se sauve

honteux et confus,
Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Un soir, quatre jeunes gens se promenaient sur le boulevard devant une Vespasienne; aux éclats de rire qui leur échappaient, aux regards furtifs qu'ils jetaient

Digitized by Google

incessamment sur la petite voiture, il était facile de deviner que ces messieurs projetaient quelque espièglerie. L'événement ne tarda pas à prouver que telle était en effet leur intention.

Un gros homme, d'un âge mûr, s'avançait sur le boulevard; il entre dans un des cabinets ambulants : aussitôt deux des jeunes gens vont près du conducteur, ils lui demandent leur chemin, l'occupent et l'éloignent de sa voiture; pendant ce temps, les deux autres courent aux brancards, et se mettent à rouler la Vespasienne de toute la vitesse de leurs jambes. Le gros monsieur qui était dans l'intérieur frappait contre la porte, en criant à tue-tête :

« — Qu'est-ce que vous faites donc?... » arrêtez, conducteur... je ne veux pas » rouler... c'est très-incommode!... »

Mais les jeunes gens n'écoutaient rien; ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir fait faire tout un boulevard à la pratique, qui sortit du cabinet d'un air furibond, et ne trouva

Digitized by Google

plus personne sur qui passer sa colère.

Il s'agissait encore de résoudre un problème, de savoir si une dame oserait entrer dans une de ces petites voitures. Nous avions tant de fois entendu affirmer le contraire par des dames que la seule vue de ces voitures révoltait, que nous commencions à croire aussi que l'entrepreneur de cet établissement avait eu raison de ne point faire écrire sur ses voitures : *Côté des dames, côté des hommes.*

Mais un soir, en passant sur le boulevard Saint-Denis, nous aperçûmes, à quelques pas devant nous, un monsieur et une dame qui venaient de s'arrêter; le couple semblait indécis; on faisait quelques pas, puis on s'arrêtait de nouveau, en regardant à droite et à gauche : l'on était devant une petite voiture jaune, et l'on jetait fréquemment les yeux de ce côté. La dame paraissait souffrante, son mari... (car nous supposâmes que ce ne pouvait être que son mari), son mari la poussait vers la voiture en lui disant :

Digitized by Google

« — De quoi diable as-tu peur?... Ce n'est » pas un crime, après tout! »

Enfin la pauvre dame rassemble son courage, elle court, elle vole, et se jetant dans un des côtés de la Vespasienne, au risque d'en briser les volets, elle disparaît comme nos lutins de théâtre quand ils se jettent dans une trappe anglaise.

Elle est entrée; c'est fort bien; ce n'est pas là le plus difficile. Quand il s'agit d'entrer, on a quelque chose qui vous stimule; mais sortir... c'est beaucoup plus embarrassant. Ayant assisté à l'entrée, nous étions curieux de voir la sortie. Cinq minutes se passent, puis cinq autres, puis cinq autres encore. Le pauvre mari se promenait sur le boulevard, il avait regardé toutes les annonces d'un cabinet littéraire, examiné toutes les tasses d'un magasin de porcelaines et commençait à perdre patience; il s'approchait de la petite voiture, il tournait, il chantait entre ses dents : *Viens, gentille dame... je t'attends, je t'attends!... viens, je*

Digitized by Google

t'attends!... Et la Dame Blanche s'obstinait à ne pas sortir de la Vespasienne... La pauvre dame! elle n'osait plus se montrer; elle attendait, sans doute, qu'il ne passât plus personne sur le boulevard, et il passait toujours du monde.

Enfin, au moment où le mari inquiet allait forcer le cabinet, la petite porte s'ouvre, la dame s'élance de nouveau sans voir son mari, sans remarquer qu'elle accroche et déchire son châle; elle se jette sur une marchande d'oranges ambulante, dont l'éventaire lui barrait le chemin; elle fait rouler les oranges à terre, elle coudoie et repousse toutes les personnes qu'elle rencontre, et se met à courir vers la porte Saint-Martin, sans écouter son mari qui lui crie : « — Mais attends-moi donc, ma chère » amie; mais cela n'a pas le sens commun » de se sauver comme cela parce qu'on sort » d'une voiture!... »

Le mari avait raison. Dans le monde on commet bien des fautes dont on ne rougit

Digitized by Google

pas ; quelquefois même on tire vanité de ses vices et de ses faiblesses; mais on craindra d'entrer dans une Vespasienne, parce qu'en France le ridicule est ce que l'on redoute le plus. Nous avions cru au succès de ces voitures, établies dans un but moral et philanthropique ; mais depuis longtemps les petits cabinets ambulants ont cessé de se montrer; en revanche, les rues basses, les arbres des boulevards, les bornes et les colonnes-affiches, sont toujours assiégés par des hommes qui ne craignent pas de se montrer ; et nous préférions voir les petites voitures jaunes.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

BORDS DU CANAL.

Nous avons Paris l'ancien, Paris moderne, Paris gothique; nous avons aussi des quartiers de Paris qui aspirent à la renaissance, dont les maisons dentelées, les murs crénelés et les fenêtres en ogives ont la prétention de rappeler l'époque de François Ier. Nous avons des rues nouvelles tirées au cordeau; un pavage sur lequel on tombe sans se faire de mal; des dalles qui se cassent, mais qui ne s'usent pas; des trottoirs sur lesquels montent souvent les roues des

Digitized by Google

voitures, ce qui garantit peu les piétons, mais ce qui est plus commode pour les cochers; nous avons du gaz qui fait tort aux lanternes, lesquelles n'avaient jamais fait de tort à la lune; nous avons de superbes boutiques, de vilaines enseignes; des cafés mirobolands resplendissants de glaces, de dorures, de lumières, qui ne font que paraître et disparaître comme les marionnettes de Séraphin; nous avons des boulangers fashionables chez lesquels on trouve des petits gâteaux, de la crême, du vin, des liqueurs; de tout, excepté du pain. Nous n'avons plus de mendiants, mais nous avons une infinité de marchands de cure-dents, ou de pauvres femmes qui chantent en portant un enfant à demi-vêtu dans leurs bras; enfin, nous avons dans Paris une foule de choses... nous sommes très-riches: on ne s'en douterait pas.

Mais ce que nous avons depuis quelques années, ce qui commence seulement à prendre l'aspect d'une promenade, d'un

Digitized by Google

quartier de Paris; ce que vous ne connaissez peut-être pas, si vous habitez le noble faubourg, ou la bruyante cité, ou l'élégante Chaussée-d'Antin, ou le riche quartier de la Bourse, mais ce que vous connaîtrez probablement dans une vingtaine d'années, si vous vivez encore, ce sont les bords du canal, ces nouveaux quais qui commencent après le bassin de la Villette et se continuent jusqu'aux anciens fossés de la Bastille.

Les bords du canal ont été longtemps déserts, tristes, boueux, dangereux même: il y a bien encore quelques parties de la berge sur lesquelles je ne vous conseillerais pas d'aller vous promener seul à onze heures du soir, rien qu'avec un parapluie à votre main; mais, dans beaucoup d'autres, de belles maisons ont été construites, qui semblent s'élever fières et superbes, près des masures de maraîchers qui sont encore debout de loin à loin.

On a planté des peupliers tout le long du canal: les peupliers, qui préfèrent l'eau aux

Digitized by Google

conduits de gaz, sont venus là beaucoup mieux que sur les boulevards intérieurs, sur lesquels, dans quelques années, on aura peut-être quelque peine à rencontrer un arbre bien portant, toujours grâce aux tuyaux qui entourent leurs racines.

Les bords du canal offrent un coup d'œil curieux, piquant, gai, lorsqu'il fait du soleil; c'est la campagne de Paris, vous y voyez les immenses bateaux de charbon, la petite barque de l'amateur, les vigilantes blanchisseuses qui, le corps à demi penché sur l'eau, travaillent en babillant, en se moquant des promeneurs, et en se montrant du doigt le bon bourgeois qui vient de faire nager son chien.

Ici c'est une bonne ménagère qui vient faire mesurer devant elle le charbon qu'elle veut acheter; là-bas, c'est une pauvre femme qui, à genoux tout près du bord de l'eau, y blanchit, souvent sans savon, les vêtements de ses enfants; un peu plus loin, c'est un monsieur qui se promène de long

Digitized by Google

en large, qui va et revient toujours vers le même endroit, qui s'arrête, regarde sa montre, fait un mouvement d'impatience et se promène encore : à la mise élégante de ce monsieur, vous devinez sur-le-champ qu'il n'est pas là dans son quartier ; c'est un être exotique, cela se reconnaît au premier coup d'œil ; s'il est venu sur le bord du canal, c'est seulement dans l'espoir de n'y rencontrer personne de ses connaissances, excepté la dame qu'il attend, mais avec laquelle il ne voudrait pas être vu... Les bords du canal sont très-commodes pour les rendez-vous ; on y voit venir son monde de loin.

Du côté du faubourg du Temple, les bords du canal sont très-peuplés et presque brillants ; il y a des boutiques ; il y a les fameuses *Vendanges de Bourgogne* où l'on vendange toute l'année. Il y a un relai d'omnibus, une guérite avec une sentinelle, quelques marchandes de pain d'épices, des chiens égarés. Cela a un faux air du Pont-Neuf.

Un peu plus loin, vous apercevez les vastes

Digitized by Google

magasins de l'entrepôt, si bien placés sur les bords du canal, et qui reçoivent les marchandises dans le bâtiment qui les apporte, comme à Venise les douaniers reçoivent les voyageurs qui sont encore dans les lagunes.

Mais que se passe-t-il là-bas? voilà beaucoup de monde rassemblé. Est-ce un homme qui se noie? est-ce un gamin qui se baigne malgré l'ordonnance? est-ce un amateur qui pêche? est-ce un chien qui nage?... est-ce quelque objet mystérieux que l'on voit flotter sur l'eau et sur lequel on fait des conjectures? Eh! non, c'est tout simplement le pont qui tourne pour laisser le passage à un gros bateau.

Vous allez voir, en un moment, la foule grossir sur chaque bord, et les voitures faire queue.

Ce qu'il faut entendre, ce sont les conversations qui se forment de chaque côté de l'eau, et souvent entre gens qui ne se connaissent pas; mais on fait très-vite connaissance sur les bords du canal.

Digitized by Google

« — Ma chère dame, concevez-vous mon » malheur, » dit une vieille femme affublée d'un bonnet qui a la forme de tout ce qu'on veut, le corps enveloppé dans un vieux tartan qui ressemble parfaitement à de la toile à paillasse, les pieds chaussés de vieilles pantoufles fourrées, par-dessus lesquelles on a mis de gros souliers, par-dessus lesquels on a attaché des socques, ce qui fait qu'en marchant cette dame fait presque autant de bruit qu'un cheval. Ajoutez à tout cela un cabas passé au bras, mais un énorme cabas, dans lequel il y a un pot-au-feu, du beurre, trois volumes d'un roman, des merlans, un gros paquet de giroflées, du mou pour un chat, deux écheveaux de fil, un pain à café, des oignons, une bouteille de cirage et une brosse à dents.

La personne à laquelle elle s'adresse est » une grosse maman d'une soixantaine d'années, dont l'embonpoint semble défier toutes les colonnes que l'on bâtit maintenant sur les boulevards, et dont la taille a exactement

Digitized by Google

la forme d'un paletot; il y a dans sa mise et dans sa coiffure certaines prétentions qui annoncent encore une intention très-prononcée de faire des conquêtes *quand même!* Sa robe un peu courte laisse voir deux poteaux recouverts de laine noire, puis un pied qui paraît horriblement gêné dans un soulier très-bien ciré; sa coiffure se compose d'un bonnet à barbes qui flottent au gré du vent, et sur lequel se balancent de gros nœuds de rubans qui ont dû être rose; le tout est posé extrêmement en arrière, soit avec intention, soit par l'effet du grand air, et laisse voir une figure rouge, bourgeonnée, un nez plein de tabac, et deux énormes touffes de cheveux d'un noir aussi luisant que ses souliers, et dont les boucles sont faites pour résister à la pluie et au vent.

« — C'est un malheur qu'est fait pour » moi, » reprend la petite vieille qui porte le cabas, en s'adressant à la grosse maman qui vient de s'arrêter près d'elle. « Enfin, » ce matin justement j'étais en retard... par

Digitized by Google

» rapport au spectacle d'hier qui a été si » *conséquent*... que dans Belleville on ne se » rappelle pas une représentation aussi *pro-* » *longeante.*

» — Madame est actrice au théâtre de Bel- » leville? » répond la grosse maman en regardant avec plus d'intérêt la personne qui lui parle.

« — Non, pas moi, ma belle! mais ma » fille... une jolie brune... dont les débuts » ont fait tant de bruit qu'on ne parlait que » de ça dans toute la *circonférenee* de la ban- » lieue; vous devez l'avoir vue... elle a dé- » buté dans le *Cidre*, c'est elle qui a fait » *Chimène*... Je suis la mère de *Chimène*, et » j'ose dire qu'elle me fait *renommée :* on me » regarde quand je passe ni pus ni moins » que ma fille; j'entends chacun qui *suchotte:* » C'est la mère de *Chimène*, sa propre mère... » on est heureux d'avoir des enfants qui » font *l'enorgueillissement* de notre caducité; » ma fille ira de Belleville aux Français, ou » pour le moins chez Franconi, d'autant

Digitized by Google

» plus qu'elle a du penchant pour la voltige
» et qu'elle va très-bien à âne. Pour vous en
» revenir, nous nous sommes réveillées
» tard ce matin, et c'est positivement le
» jour du pot-au-feu... C'est que nous
» sommes réglées comme du papier de mu-
» sique, deux fois la semaine le bœuf... c'est
» qu'il faut du bouillon à ma fille, c'est né-
» cessaire au régime de son estomac... Je
» me suis habillée à la hâte pour courir au
» marché... j'ai pris aussi des merlans...
» *Chimène* les aime beaucoup... je dis *Chi-*
» *mène* par la force de l'habitude... qu'elle a
» été si bien claquée dans ce rôle-là... que
» tout le monde est venu lui faire des com-
» pliments après le *Cidre;* il n'y a que l'au-
» teur que je n'ai pas vu et qui n'a pas eu
» seulement la politesse de lui envoyer une
» lettre de *félicitations;* je trouve ça bien peu
» honnête de sa part... j'espère que ma fille
» s'en souviendra quand il fera une autre
» pièce, s'il vient lui offrir un rôle...

» — Avez-vous payé cher votre poisson ?

Digitized by Google

» — Ne m'en parlez pas, c'est à en pleu-
» rer... c'est-à-dire, ma chère amie, que si
» cela continue, il ne faudra plus manger...
» — Ah çà! il ne finira donc pas de pas-
» ser ce bateau?
» — Quel bâtiment!... ça doit venir de la
» mer. Qu'est-ce qu'il y a donc dessus?
» — On dit que c'est du marbre...
» — Ah! laissez donc; le marbre ne va
» pas sur l'eau, c'est trop lourd, il enfon-
» cerait... on ne dit pas des choses comme
» ça à la mère d'une artiste... Pour vous en
» revenir, j'ai couru aux provisions; mal-
» heureusement, j'ai eu ensuite l'idée d'en-
» trer chez mon libraire, prendre quelque
» chose pour lire ce soir... je ne m'endor-
» mirais pas si je n'avais pas toujours un
» roman à côté de moi; je ne sais pas ce
» qu'il m'a donné... connaissez-vous ça?
» — *Victor, ou l'Enfant de la forêt*? non...
» Est-ce nouveau?
» — Il m'a dit que ça venait de paraître;
» et moi, du moment que je vois sur un

Digitized by Google

» intitulé un enfant et une forêt, je suis » satisfaite; je me dis, il est impossible que » ça ne soit pas plein d'intérêt et d'émotion.

» — Il n'avance pas, le bateau...

» — Pourquoi aussi a-t-on fait les ponts » si étroits ?... Il fallait laisser assez de place » pour les passants et les bâtiments...

» — Ah ! v'là un monsieur qui saute sur » le bateau pour traverser plus vite... c'est » bien imprudent... et un homme d'âge » encore... Comment va-t-il remonter là-» bas ?... Ah ! il y est... c'est un homme qui » a le pied marin... Pour vous en revenir, » ce qui m'inquiète surtout, c'est que j'ai » laissé mon lait sur le feu, et il aura bien » le temps de monter et de s'enfuir.

» — Est-ce que votre fille n'est pas là » pour y veiller ?

» — Ah ! par exemple, je voudrais bien » voir que *Chimène* se dérangeât pour des » détails de ménage .. Il faut d'abord qu'elle » étudie ses rôles, c'est bien plus son *esphère;* » j'achèterai du lait ailleurs, d'autant plus

Digitized by Google

» que j'ai l'intention de lui faire pour tantôt
» un gâteau en *fistule* de pommes de terre...
» *Chimène* en est passionnée... Ah ! voilà le
» pont qui tourne, c'est bien heureux !...
» Eh bien, qui est-ce donc qui pousse comme
» ça ?... Est-ce qu'ils croient qu'il n'y aura
» plus de place dans le faubourg du Temple?
» — Tiens, c'est mon voisin, M. Gros-
» mignon, un de nos habitués du théâtre,
» qui apporte toujours des oranges à *Chimène*
» avec des vers... dans la saison... Où donc
» courez-vous comme ça, voisin? Il ne m'é-
» coute pas... il faut qu'il soit bien pressé...
» Il a peut-être du lait sur le feu. Ah ! quand
» je passe sur ce pont qui remue, ça me fait
» toujours un drôle d'effet... de sentir la
» terre qui danse sous moi, ça me donne
» comme des *vestiges*... Je ne crois pas que
» je me porterais bien dans un pays à trem-
» blements de terre... Êtes-vous comme moi,
» ma belle ? »

La grosse maman à laquelle cette question est adressée, et qui marche sur le pont avec

Digitized by Google

autant d'aplomb que la *citadine*, répond en souriant : — Je ne chancelle jamais... Je ne » suis pas tombée une seule fois dans ma vie.

» — C'est heureux pour elle, » répond un ouvrier en passant, « car qui est-ce qui » se chargerait de la relever. »

La mère de Chimène a passé le pont ainsi que la grosse dame; celle-ci tourne à droite, tandis que la première monte le faubourg en lui criant : « — Vous demeurez rue Folie- » Méricourt, où il y a une pension pour les » chiens malades, j'ai ma cousine qui vient « d'y mettre son lévrier... Venez donc à » Belleville quand Chimène jouera. »

Laissons ces dames regagner leur demeure, laissons une foule d'employés qui habitent Belleville se hâter de traverser le pont pour ne pas être trop en retard à leur administration ; ce trajet doit être fatigant pour ceux qui logent près du parc Saint-Fargeau, et travaillent au trésor ou au ministère de la guerre; mais à Belleville on est logé à bon marché et on a un *petit jardin*.

Digitized by Google

C'est surtout le petit jardin qu'affectionnent les employés et les personnes qui sont obligées, pendant toute la journée de s'occuper de calcul et d'écriture; on se dit : Un jardin délasse, on s'y repose des fatigues du jour, du tracas des affaires; on y respire le parfum des fleurs, on se roule sur le gazon, on y est comme à la campagne. Ce sont les petits jardins qui font accourir à Belleville et aux Batignolles une foule de gens qui sans cela demeureraient encore à Paris.

Et, en effet, c'est une chose bien agréable qu'un jardin pour une personne qui n'a que son après-dînée pour se reposer ; vous revenez de votre bureau à cinq heures et demie, c'est le plus tôt qu'il soit possible. Si vous habitez *extra muros*, vous arrivez bien fatigué ; vous dînez, c'est la première affaire ; et, après votre dîner, sans vous donner le temps de prendre votre café, vous courez à votre *petit jardin* voir comment se porte un arbuste que vous avez planté l'avant-veille. Vous trouvez votre plantation malade, les

Digitized by Google

branches retombent, les feuilles sont flétries; vous pensez que cela manque d'eau, vous vous hâtez de courir à votre puits, si vous en avez un, à votre tonneau si vous n'avez pas de puits, vous emplissez vos arrosoirs, et vous rendez la vie et la fraîcheur à votre arbuste; puis, pendant que vous êtes en train, vous voyez qu'il faut aussi de l'eau à vos dahlias, à vos rosiers, à vos fraises, à vos gazons; bref, il en faut partout, vous arrosez avec une ardeur digne d'un Cincinnatus. Vous mettez à sec votre puits ou votre tonneau; quand vous avez fini, vous prenez votre *sécateur*, tout individu qui a un jardin, tel petit qu'il soit, doit maintenant avoir un *sécateur*. Vous passez vos arbres en revue, et vous coupez les branches mortes ou les branches nuisibles; avec de la bonne volonté vous trouverez toujours quelque chose à couper. D'ailleurs, vous avez acheté un sécateur, c'est pour vous en servir.

Quand vous avez bien coupé, émondé, taillé, vous vous amusez à gratter la mousse

Digitized by Google

qui se forme et s'attache aux branches de vos arbres fruitiers ; pour peu que vous y mettiez de la conscience, et que vous vouliez nettoyer un arbre complétement, vous pouvez passer deux heures rien que sur un abricotier d'une taille moyenne, certainement vous ne gratterez pas tous vos arbres dans la soirée. Vous vous apercevez que l'engrais que vous avez acheté pour améliorer votre terrain et faire pousser vos plantes n'est pas convenablement mêlé à la terre; vous allez chercher votre bêche, et vous vous mettez à retourner *le sol ;* vous bêchez et vous ôtez en même temps les pierres que vous rencontrez; vous les mettez en tas, et quand la sueur coule de votre front (on s'échauffe très-facilement à bêcher), vous allez chercher votre brouette pour enlever vos pierres; si vous n'avez pas de brouette, vous prenez celle de votre fils ou de votre fille ; un petit jardin peut se contenter d'une petite brouette, seulement vous ferez quatre voyages au lieu d'un.

Digitized by Google

A peine avez-vous déposé la brouette, que vous vous mettez à genoux pour arracher les plantes parasites et faire la chasse au chiendent qui mange vos fleurs et vos fruits ; au bout de quelque temps, vous êtes tout étonné de ne plus distinguer les mauvaises herbes des bonnes; c'est que la nuit est venue et vous a surpris jardinant encore. Vous vous relevez, vous faites une grimace horrible; votre femme vous demande ce que vous avez (quand on a un petit jardin, on a nécessairement une femme et des enfants).

Vous répondez à votre femme que vous avez très-mal aux reins. Elle vous gronde, parce que vous vous fatiguez trop en jardinant; pour toute réponse, vous demandez le râteau, et vous vous mettez à ratisser vos allées jusqu'à ce qu'il fasse tout à fait nuit. Encore ai-je connu un monsiéur qui avait attaché une lanterne à son râteau, ce qui lui permettait de se livrer à cet exercice pendant que sa famille dormait.

Enfin vous abandonnez le râteau. Votre

Digitized by Google

femme vous dit avec une petite voix douce (presque toutes les femmes ont la voix douce quand leur mari est fatigué) : « — Viens » donc te reposer, mon ami, viens t'asseoir » sous le berceau ; tu as bien assez tra- » vaillé. »

Vous cédez aux instances de votre épouse, et vous allez vous asseoir sous le berceau ; car tel petit que soit un jardin, il y a toujours un berceau. Quelquefois, à la vérité, la vigne ou chèvrefeuille que l'on a planté tout autour s'obstinent à ne point grimper sur le treillage pour garnir le sommet de leurs feuilles ; ce qui fait que souvent il n'y a pas d'ombre sous votre berceau ; mais c'est égal, vous allez encore vous y réfugier pendant les grandes chaleurs, et tout en y recevant les rayons du soleil, vous êtes très-content de pouvoir vous dire : « Je suis » sous mon berceau. »

Et là, ne croyez pas que notre jardinier amateur se laisse aller aux douceurs du repos ; il se rappelle qu'il lui faut des tuteurs

Digitized by Google

pour ses dahlias, il va en chercher; il prend une serpette, et se met à tailler, à rogner de grands morceaux de bois qui doivent protéger ses fleurs contre le *semoun* de la banlieue. Lorsqu'enfin, accablé de fatigue, il se décide à aller se coucher, c'est en se promettant d'aller, dès le point du jour, se *délasser* dans son petit jardin de ses travaux bureaucratiques, avant l'heure où il faut descendre à Paris.

Aux amateurs qui ne veulent point aller chercher des délassements aussi loi, je dirai qu'il y a beaucoup de petits jardins *tout le long du canal*, et que ceux-là n'ont pas besoin d'être arrosés souvent; ce que l'on peut craindre, au contraire, c'est qu'ils ne le soient trop.

Suivons les bords de l'eau; ce quartier n'est point habité par l'aristocratie; quelques riches rentiers qui veulent jouir de la vue de l'eau ont cependant pris des logements dans les nouvelles maisons que l'on a construites; mais, en général, c'est la classe

Digitized by Google

ouvrière qui peuple ces nouveaux quais ; aussi les promeneurs y viennent-ils dans leur costume du matin, avec leur veste de travail, leur blouse de l'atelier ; les gens à toilette y sont remarqués ; quand ils y viennent, il est probable que ce n'est pas la promenade seule qui les y attire.

Avec la nuit, les bords du canal prennent un aspect calme, silencieux, qui n'est pas sans charme pour les personnes qui veulent réfléchir ou causer sans témoins. Le gaz n'y répand point encore sa vive lumière, et lorsque la lune ne juge pas à propos de se montrer, il ne faut marcher qu'avec précaution sur ces bords qui ne sont point encore complétement pavés, et rarement garnis de trottoirs.

Vous rencontrez des ivrognes : les ivrognes affectionnent toujours les bords de l'eau, et il est très-rare qu'ils se laissent tomber dedans; ils marchent en vacillant, non pas au milieu du chemin, ce serait trop raisonnable, mais tout au bord du canal ;

Digitized by Google

ils ont un dandinement continuel, on croirait voir un danseur de corde marcher sans balancier. Vous tremblez pour eux ; mais rappelez-vous donc qu'il y a un dieu pour les ivrognes, pour les amoureux, et pour les enfants.

L'heure s'avance, les promeneurs deviennent rares.. Quel est ce jeune couple qui marche si lentement, s'arrêtant quelquefois tout en parlant, ne se quittant pas le bras, se regardant sans cesse, barbottant souvent dans le ruisseau, parce que ni l'un ni l'autre ne songe à regarder à ses pieds?

Ce jeune homme a une veste de drap, un pantalon de toile, une casquette de loutre sur la tête; ce doit être un ouvrier. La femme a une robe d'indienne, un tablier à raies et un bonnet bien simple, ce qui ne l'empêche pas d'être très-jolie; ce doit être une grisette.

« — Jenny, » dit le jeune homme en pressant tendrement le bras qui est sous le sien, « soyez tranquille... ne vous faites pas de

Digitized by Google

» chagrin... votre frère ne partira pas,
» vous pouvez rassurer votre mère; son fils
» Julien, qu'elle aime tant, ne sera pas
» obligé de la quitter.

» — Mais, Pierre, cela ne se peut point!
» Mon frère est de la conscription, il est
» tombé au sort, il faut qu'il parte, qu'il
» soit soldat; comment voulez-vous qu'il
» soit exempté?... Nous n'avons pas de quoi
» lui acheter un remplaçant; j'ai eu beau
» économiser.... cela rapporte si peu, la
» broderie... et puis ma mère est souvent
» malade... Je ne veux pas qu'elle veille,
» qu'elle se fatigue à travailler... Ma pauvre
» mère qui aime tant son fils, son Julien...
» comme elle sera désolée quand il par-
» tira!... Si cela allait la faire mourir!...
» car elle aime mieux mon frère que moi...
» et je ne parviendrai jamais à la consoler
» de son absence. »

En disant ces mots, la jeune fille porte sa main sur ses yeux, mais le jeune homme s'écrie :

Digitized by Google

« — Encore une fois, Jenny, ne pleurez » pas... votre frère restera avec vous... près » de votre mère... C'est moi qui le rempla- » cerai... moi qui ai tiré à la conscription il » y a deux ans, et qui ne suis pas tombé au » sort... moi qui n'ai plus de parents qui » me regretteront, plus de mère à embrasser » tous les soirs, à entourer de soins tout le » jour... Vous voyez bien que je puis partir, » moi...

» — Vous, Pierre... vous, devenir sol- » dat !... remplacer Julien, mon frère !... » Oh ! mais non... vous ne partirez pas... » car vous m'aimez, Pierre, et moi, vous » savez bien aussi que je vous aime.

» — C'est pour cela, Jenny, que je dois » faire tout ce qui est en mon pouvoir pour » vous rendre heureuse... Votre mère ne » m'aime pas beaucoup ; quand je lui témoi- » gnais le désir d'être un jour votre mari, » elle me disait : — Vous ne gagnez pas assez » d'argent... vous n'avez pas un bon état... » Ce n'est pourtant pas si mauvais d'être

Digitized by Google

» ébéniste, surtout quand on n'est pas pares-
» seux. Enfin n'importe; je vais partir à la
» place de Julien, j'y suis décidé... C'était
» pour vous dire cela que je vous avais de-
» mandé un rendez-vous par ici... Je voulais
» seulement vous prier de m'aimer toujours,
» de ne pas m'oublier... Quand je revien-
» drai, votre mère ne me refusera plus pour
» votre mari, car elle se rappellera que c'est
» moi qui suis cause que son fils ne l'a pas
» quittée...

» — Ah! Pierre, c'est bien beau ce que
» vous faites là pour nous!... Et si je ne
» vous étais pas fidèle, je serais bien in-
» grate. Oh! que ma mère va être heureuse...
» contente!... qu'il me tarde de lui ap-
» prendre que mon frère ne la quittera
» pas!

» — Eh! bien, allez, Jenny, allez tout
» de suite lui faire connaître ma résolu-
» tion... Demain, j'irai lui dire adieu, et
» j'espère qu'elle me recevra mieux.

» — Ah! Pierre, que vous êtes bon!...

Digitized by Google

» Je suis bien contente... et bien triste » pourtant...

» — Au revoir, Jenny, allez retrouver » votre mère. »

Les deux jeunes gens s'arrêtent. Jenny serre la main de Pierre, et fait un pas pour s'éloigner, puis revient vers lui en murmurant encore adieu, et semble prête à accorder un baiser à celui qui fait un si noble sacrifice. Mais le jeune ouvrier la regarde avec tendresse et s'éloigne sans l'embrasser, car il craindrait d'avoir l'air de demander le prix de sa belle action.

Avançons toujours : un peu plus loin, sur une partie fort sombre de ces quais, ne voyez-vous pas un monsieur mis avec recherche, gants jaunes, canne à pomme ciselée, et qui semble entraîner avec lui, plutôt que promener, une jeune femme dont la toilette coquette et la tournure élégante annoncent une habitante du quartier d'Antin.

La dame parvient à dégager son bras, et s'écrie :

Digitized by Google

« — Où me conduisez-vous, Alfred? c'est » fort triste, fort vilain par ici... Quelle » singulière promenade avez-vous choisie!... » vous avez toujours des idées si bizarres! » Je ne veux pas aller plus loin, je veux re- » tourner sur le boulevard, où nous avons » laissé notre voiture. »

Le monsieur retient la dame par le bras, en lui disant, d'une voix qu'il tâche de rendre solennelle :

« — Restez, Amanda, restez, ce lieu est » propice... Il convient à ce que j'ai à vous » dire, au projet que j'ai formé...

» — Je vous dis que j'ai peur ici.

» — Ne suis-je pas avec vous?

» — Raison de plus. Depuis quelque » temps je ne sais pas ce que vous avez dans » la tête, mais vous n'êtes plus aimable du » tout.

» — Amanda, c'est que je pense, c'est » que je réfléchis.

» — Je n'aime pas les hommes qui réflé- » chissent.

Digitized by Google

» — C'est que je roule dans ma tête une » idée profonde,..

» — Est-ce que vous ne pourriez pas » aussi bien me la communiquer ailleurs... » au spectacle, par exemple ? J'irais volon- » tiers voir *les Pilules du Diable* ce soir.

» — Amanda, il n'est pas question de » *Pilules;* c'est mieux que cela que je veux » vous proposer ici. Non-seulement vous » connaîtrez mon projet, mais encore nous » pouvons l'exécuter. Écoutez-moi, Amanda; » depuis un an que je vous connais, et que » nous nous aimons, nous avons goûté en- » semble toutes les félicités de la vie; vous » avez de la fortune, moi aussi, ce qui nous » a permis de satisfaire toutes nos fantai- » sies, tous nos caprices même; spectacles, » bals, concerts, promenades, soirées, jeu, » toilettes, chevaux, dîners, traiteurs, » nous avons usé de tout. Maintenant que » nous avons épuisé ce que l'existence offre » de plus séduisant et qu'il ne nous reste » plus rien à connaître, finissons-en brus-

Digitized by Google

» quement avec la vie; quittons-la de façon
» à faire parler de nous dans les journaux...
» jetons-nous tous les deux dans le canal en
» nous tenant étroitement embrassés.

» — Ah! quelle horreur! quelle affreuse
» idée! Eh bien! il est joli votre projet! et
» c'est pour me dire cela que vous m'avez
» amenée sur les bords du canal!... Mais
» c'est indigne. Lâchez-moi le bras, mon-
» sieur Alfred, lâchez-moi tout de suite, ou
» je crie à la garde.

» — Eh quoi! Amanda, l'idée de mourir
» avec moi ne vous sourit pas?

» — Non, monsieur, cela ne me sourit
» pas du tout. Vous devenez fou ou stupide,
» mon cher ami; vous n'avez pas pu faire
» parler de vous de votre vivant, et vous
» voudriez qu'on en parlât après votre mort.
» On dira que vous avez été un imbécile de
» vous être tué : si c'est cela qui vous fait
» envie, moi, cela ne me tente pas du
» tout.

» — Mais, Amanda, cependant, mourir

Digitized by Google

» ensemble... dans les bras l'un de l'autre...
» en faisant la planche...
» — Fi donc!... je ne veux pas faire la
» planche, moi!... Tout est fini entre nous,
» je n'oserais plus jamais me trouver en
» tête à tête avec un homme qui veut se
» tuer... qui ose me proposer de me jeter
» dans le canal. Prenez un caniche pour
» compagne, monsieur, et il acceptera
» peut-être votre proposition, parce qu'il
» aura le talent de se retirer de l'eau et de
» vous y laisser; mais moi... retourner avec
» vous, jamais!... Je vous défends à l'avenir
» de vous présenter chez moi; d'ailleurs,
» j'aurai soin de vous consigner au con-
» cierge.
» — Amanda... de grâce écoutez-moi.
» — Ne m'approchez pas, ou j'appelle
» du monde, et je vous fais arrêter. Adieu,
» monsieur Alfred; les *Werther* et les *An-*
» *tony*, c'est très-bon au théâtre, mais il ne
» faut pas que cela dépasse la rampe. »
En achevant ces paroles, la jeune dame a

Digitized by Google

pris sa course par une des rues qui conduisent aux boulevards, et M. Alfred reste seul sur les bords du canal, tout décontenancé du peu de succès de sa proposition. Il se promène quelque temps d'un air indécis; tout à coup il se dirige du côté de l'eau, enjambe par-dessus les chaînes, s'approche du bord, se penche... va-t-il se lancer ?... Non, il tire son mouchoir de sa poche, se mouche, puis reprend sa course plus vite qu'il n'est venu, et regagne les boulevards en se disant :

« — J'attendrai que j'aie trouvé une » femme qui veuille me tenir compagnie. »

Laissons aller ce fou, cette tête exaltée, qui croit avoir épuisé toutes les jouissances de la vie, et n'a peut-être jamais secouru un malheureux, jamais reçu le baiser d'un fils, jamais senti son cœur battre pour son pays. Ces gens-là se tuent pour qu'on lise ensuite le récit de leur mort dans un *fait Paris*. Quand le ridicule aura fait justice de cette nouvelle folie, elle sera moins contagieuse.

Digitized by Google

Mais il est minuit ; les bords du canal sont entièrement déserts, quelle est donc cette petite fille qui court seule, à demi vêtue, tout le long de ce quai? Elle a douze ans tout au plus; sa figure pâle, fine et distinguée, exprime la douleur, le désespoir même; de grosses larmes tombent de ses yeux, des mots entrecoupés s'échappent de sa bouche.

« — Où allez-vous, mon enfant? » dit un monsieur qui se trouve sur le chemin de la petite fille, et a été frappé du désordre de sa mise, de ses traits.

« — Où donc courez-vous seule... si tard?

» — Je ne sais pas, monsieur.

» — Comment ! vous ne savez pas où vous » allez ?

» — Non, monsieur, mais je m'en vais... » car je ne peux pas rester... Je ne peux » pas voir battre maman, ça me fait trop de » peine.

» — Voyons, calmez-vous, contez-moi » vos chagrins.

» — Ah ! monsieur, c'est que mon père

Digitized by Google

» est rentré bien tard... alors il est gris et
» il est bien méchant... Il bat maman... elle
» pleure... Oh ! je m'en vais, monsieur,
» car je ne puis pas voir pleurer maman...
» Je ne reviendrai plus chez nous... Non...
» je n'y retournerai plus jamais. »

Et la petite fille voulait encore courir, marcher au hasard; son cœur se révoltait déjà devant une injustice, sa jeune tête s'enflammait, et cette imagination de douze ans ne pouvait concevoir que l'on restât froidement témoin d'une souffrance que l'on ne pouvait adoucir. Sera-t-elle aussi sensible étant femme, celle qui sentait aussi vivement étant enfant ?

Ce n'est pas sans peine que le monsieur fait comprendre à la jeune fille que sa fuite augmenterait la douleur de sa mère, et que son devoir est de rester près d'elle pour partager ses chagrins.

L'enfant est rentrée : il ne passe plus sur les bords de l'eau que des amoureux, des ivrognes, des voleurs, ou quelques habitants

Digitized by Google

du quartier qui sont en retard parce qu'ils ont été à un théâtre où l'on jouait trois drames et deux vaudevilles dans la soirée, ce qui est très-imprudent quand on demeure sur les bords du canal.

Digitized by Google

A BON CHAT, BON RAT.

PROVERBE.

Digitized by Google

PERSONNAGES :

M. DE LA FINOTIÈRE, gentilhomme campagnard.
FRANVILLE, mari d'Hortense.
DERMILLY, ami de Franville.
HENRI DEMARSAN, amant d'Estelle.
LABRIE, valet de Dermilly.
HORTENSE, femme de Franville.
ESTELLE, fille de La Finotière.

La scène se passe dans une petite ville aux environs de Paris sur une place donnant sur une promenade ; à gauche est la maison de madame Franville, à droite celle de La Finotière, et sur le devant un bosquet de lilas.

Digitized by Google

A BON CHAT, BON RAT.

PROVERBE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA FINOTIÈRE, sortant de chez lui.

Allons, il faut qu'aujourd'hui même on s'explique : ma fille ne veut pas en convenir, mais je suis certain qu'elle raffole de Dermilly... Celui-ci ne s'est pas encore déclaré, mais il adore ma fille !... c'est positif... je vois tout cela, moi, j'ai un tact, une pénétration !... rien ne m'échappe... Sur un mot, un regard, je découvre une intrigue !... et Dieu merci, quoique à trente lieues de la capitale, je ne manque pas d'occupation !... ça va même très-fort depuis quelque temps !... Cependant je ne connais pas encore cette dame qui loge là depuis un mois à peu près... On la nomme madame Franville... c'est très-

Digitized by Google

bien, mais cela ne suffit pas. Que fait-elle? d'où vient-elle? Est-elle veuve ou mariée? Que fait son mari?... Voilà de ces choses qu'il faut absolument que je sache... et que je saurai bientôt. Déjeune-t-elle avec du café, du thé ou du chocolat?... c'est très-important à savoir... On n'a pas encore ouvert la croisée... Il paraît qu'on se lève tard.

SCÈNE II.

LA FINOTIÈRE, HENRI.

HENRI, à part.

Je veux la voir encore, cette inconstante Estelle... et qu'elle sache que je ne l'aime plus.

LA FINOTIÈRE.

Ah! te voilà, mon cher Henri... Eh bien! quelle nouvelle?... que dit-on aujourd'hui dans la ville?... comment s'est terminée la dispute du greffier avec son clerc?... La femme de l'adjoint a-t-elle renvoyé sa domestique?... Elle avait trouvé son mari à la cuisine... c'est là-dessus qu'est venue la querelle.

Digitized by Google

HENRI.

Ah! monsieur de La Finotière... ce n'est pas tout cela qui m'occupe... Mademoiselle votre fille!... (Il soupire.)

LA FINOTIÈRE.

Ah! pauvre garçon!... je comprends!... Tu l'aimes, c'est fort bien... il y a longtemps que je le sais!... mais elle ne t'aime pas, je dirai même plus, elle ne t'a jamais aimé.

HENRI.

Comment, monsieur... vous croyez!...

LA FINOTIÈRE.

Est-ce que je me trompe, moi!... Que veux-tu, mon garçon, c'est Dermilly qui a touché son cœur... le fait est qu'il est beaucoup mieux que toi...

HENRI.

Que je suis malheureux!... Comment, monsieur, vous souffrez cela?

LA FINOTIÈRE.

Que diable, mon ami, je ne puis pas contraindre ma fille, je ne suis pas un tyran...

Digitized by Google

Regarde-moi bien... est-ce que tu trouves que j'ai dans la physionomie quelque chose d'un tyran ?

HENRI.

Cependant vous m'aviez fait espérer...

LA PINOTIÈRE.

Sans doute ! .. pardieu, si ma fille t'avait aimé !... tu es un honnête garçon... de bonne famille... Je t'aime beaucoup, moi, oh ! je t'aime sincèrement, mais je ne peux pas t'épouser !... Vois-tu, il faut pour séduire les jeunes filles un certain... je ne sais quoi... une certaine manière... que tu n'as pas du tout !... Oh ! je te le dis franchement ! je m'y connais... Au revoir, mon cher ami, console-toi... une autre t'aimera peut-être.., avec le temps !... Tu as un tailleur qui t'habille mal aussi... il faut en changer... Pour réussir dans le monde, et surtout près des femmes, la première chose, mon cher ami, c'est d'avoir un bon tailleur... (Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

HENRI, seul.

Conçoit-on ce père qui, pour que l'on soit digne de sa fille, veut d'abord que l'on soit bien habillé... Hum!... si ce n'était pas le père d'Estelle, je lui dirais qu'il n'est qu'un vieux fou... Mais je me contente de le penser... c'est presque toujours comme cela dans ce monde! Ah! mademoiselle Estelle... c'est un fat! un étourdi qui vous plaît maintenant!... après m'avoir fait les plus tendres serments... Oh! les femmes! Enfin elles sont toujours les mêmes... et puisque nous les adorons comme cela, il paraît qu'elles font bien de ne point changer.

SCÈNE IV.

ESTELLE, HENRI.

ESTELLE, sortant de la maison.

Ah! le voilà, ce vilain jaloux!... Je veux lui apprendre à douter de mon cœur...

HENRI, à part.

C'est elle... Je devrais m'en aller, si j'avais

Digitized by Google

un peu de fierté... mais je ne m'en irai pas...

ESTELLE

Ah ! vous voilà, monsieur Henri... Je croyais mon père avec vous...

HENRI.

Il me quitte, mademoiselle.

ESTELLE.

Et M. Dermilly, l'avez-vous vu aujourd'hui ?

HENRI, à part.

Allons ! elle ne pense qu'à lui !... (Haut.) Non, mademoiselle, non... je n'ai pas eu ce bonheur !... Mais, sans doute, il ne tardera pas à se rendre près de vous.

ESTELLE.

C'est un jeune homme bien aimable !... toujours empressé, galant...

HENRI, à part.

Elle va me faire son éloge... Comme c'est amusant... Je dois avoir l'air très-bête !

ESTELLE.

Je crois qu'il rendra une femme très-heureuse...

Digitized by Google

HENRI.

Mademoiselle, vous croyez peut-être me faire de la peine, en me disant cela... mais vous vous trompez bien !... Un autre obtient la préférence; eh bien ! loin d'éprouver des regrets, je vous rends vos serments... et je saurai me consoler.

ESTELLE, piquée.

Vous ferez fort bien et je vous y engage !... Oh ! d'ailleurs, les hommes se consolent toujours !... Ah ! voici M. Dermilly.

HENRI.

Cet homme-là me poursuivra partout !...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, DERMILLY.

DERMILLY.

Ah ! c'est la charmante Estelle !... (A part.) et son langoureux adorateur !... C'est ma bête noire, que ce monsieur.

HENRI, à part.

Elle voudrait que je m'éloignasse... restons.

Digitized by Google

DERMILLY.

Eh! comment se porte votre père, ce cher M. de La Finotière?... Il y a un siècle que je ne l'ai vu...

ESTELLE.

Vous nous oubliez, ce n'est pas bien!

DERMILLY.

Vous oublier!... impossible.... Tenez, encore ce matin, je parlais de vous avec trois jeunes officiers de la garnison, avec lesquels j'ai déjeuné... Je vous citais comme un modèle de grâce, de talents, d'esprit!... Vous jouez au boston comme un ange... Je citais la dernière misère en cœur que vous avez gagnée.. Ah! c'était d'une audace prodigieuse.... Il n'y a que vous pour risquer de ces *misères*-là.

ESTELLE.

Ah! monsieur!

HENRI, à part.

Drôle de façon de faire la cour à une demoiselle!... lui parler du jeu de boston!... Il me fait l'effet d'un sot, ce monsieur.

Digitized by Google

DERMILLY.

Quel dommage de vous voir rester dans une petite ville de province ! en vérité, c'est un meurtre !... c'est un vol fait à la capitale !... Je m'en plaindrai à M. de La Finotière...

ESTELLE.

Oh ! je ne vous en saurai pas gré !... J'aime ma petite ville, et je ne suis pas inconstante, moi.

HENRI, à part.

Elle n'est pas inconstante !... Non... elle n'ose pas !... Elle y est de la même force qu'au boston.

ESTELLE.

Mais mon père va rentrer, je vous quitte, messieurs.

DERMILLY.

J'espère vous revoir bientôt ?..

(Dermilly baise la main d'Estelle qui rentre.)

HENRI, à part avec colère.

Il lui a baisé la main... Ah ! c'en est fait, je ne dois plus penser à cette femme-là !

(Il s'éloigne en jetant un regard furieux à Dermilly.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

DERMILLY, LABRIE.

DERMILLY, riant.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc à me regarder ce monsieur ?... si cela lui déplaît, qu'il le dise... On lui demandera peut-être sa permission pour faire des conquêtes ?

LABRIE, arrivant.

Me voici, monsieur; j'ai fait toutes vos commissions.

DERMILLY.

Tu as porté chez le colonel les cent louis que j'ai perdus hier au jeu ?

LABRIE.

Oui, monsieur... Si nous allons de ce train, la succession pour laquelle nous sommes venus dans ce pays ne nous y retiendra pas longtemps !

DERMILLY.

Il faut bien faire quelque chose; mais rassure-toi, je ne jouerai plus de quelque temps... je suis amoureux...

Digitized by Google

LABRIE.

Monsieur, je vous ai toujours connu amoureux, et cela n'empêchait pas !... Mais, mariez-vous, et devenons sage enfin !

DERMILLY.

Que je me marie !... imbécile !... est-ce possible ?...

LABRIE.

Comment, monsieur... Pourquoi n'est-ce pas possible ?...

DERMILLY.

Écoute : tu sais qu'à peine arrivé dans cette petite ville, j'ai reçu une lettre de Franville qui habite Paris ?...

LABRIE.

C'est le seul de vos amis qui vous ait donné de bons conseils, et même je crois qu'il vous a plus d'une fois prêté de l'argent... c'est superbe ça.

DERMILLY.

Cela ne te regarde pas... d'ailleurs, je le lui ai rendu... ce qui est encore plus beau.

Digitized by Google

Eh bien ! le sage Franville s'est marié secrètement ; il a fait cacher sa femme dans cette ville, jusqu'à ce qu'il ait obtenu le pardon de son oncle, qui avait d'autres vues sur lui; et cette dame qui loge là...

LABRIE.

C'est madame Franville, je comprends !

DERMILLY.

Me sachant ici, mon ami m'a prié de voir souvent sa femme, de lui tenir fidèle compagnie ; enfin, il me l'a recommandée tant que je resterais dans ce pays.

LABRIE.

Parbleu, il a eu là une belle idée !... Je devine le reste... par excès de zèle et d'amitié vous faites la cour à sa femme...

DERMILLY.

Non !... oh ! je ne lui fais pas la cour !... mais je l'adore... J'ai tort, je le sens bien, mais Hortense est si jolie !... il est impossible de voir cette femme-là sans en être épris. Que veux-tu ! ayant chaque jour l'occasion

Digitized by Google

d'être seul avec elle... d'admirer les grâces de son esprit... Ah ! mon cher Labrie, c'est une terrible chose que l'occasion, et je ne conçois pas comment Franville, qui connaît mon excessive sensibilité, a pu m'exposer à une telle épreuve...

LABRIE.

C'est vrai, monsieur... oh ! c'est lui qui est dans son tort !... En général, les maris sont toujours dans leur tort. Madame Franville connaît-elle votre amour ?

DERMILLY.

Oh ! elle ne le connaîtra jamais !... Cependant il y a des moments où je suis prêt à lui tout avouer !...

LABRIE.

Tenez, monsieur, voilà une nouvelle folie qui n'amènera rien de bon ! Au lieu de cela, si vous pouviez épouser la fille de M. La Finotière... jeune personne qui sera fort riche !... ce serait une bonne affaire... et maintenant, quand on se marie, c'est uniquement pour cela...

Digitized by Google

DERMILLY.

Oui ! oh ! je le sais bien, c'est comme lorsqu'on fait une pièce de théâtre à présent ; c'est uniquement pour gagner de l'argent !... mais tu sais bien que le mariage me fait peur. Un garçon est si heureux, il s'amuse tant !...

LABRIE.

Oh ! certainement, un garçon s'amuse beaucoup... tant qu'il a de l'argent : mais quand il n'en a plus, adieu les plaisirs ! Croyez-moi, monsieur, mademoiselle La Finotière serait un parti excellent... et si elle vous aimait...

DERMILLY.

Comment, maraud, si elle m'aimait !... mais elle m'adore... Je n'aurais qu'un mot à dire et... On sort de cette maison... C'est Hortense... va-t'en !

LABRIE.

Allons, encore une aventure où il n'y aura rien de bon à gagner. (Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

DERMILLLY, HORTENSE.

HORTENSE.

Ah! vous voilà, Dermilly; il faut que je vous gronde... je ne vous ai pas vu depuis quelques jours. J'écrirai à Franville que vous négligez sa femme.

DERMILLY.

Ah! madame... ce reproche est trop obligeant... mais des occupations sérieuses... Vous êtes coiffée comme un ange aujourd'hui...

HORTENSE.

Vous trouvez... Je craignais que les bandeaux ne m'allassent pas bien.

DERMILLY.

Est-ce que tout ne vous va pas... avec une figure comme la vôtre?...

HORTENSE.

Oh! ne me dites pas cela, d'abord je sais très-bien que je ne suis pas jolie!...

DERMILLY.

Ah! madame! quel blasphème!

Digitized by Google

HORTENSE.

Je ne dis pas non plus que je sois laide... J'ai de la physionomie, voilà tout... Au reste, il y a très-peu de femmes véritablement jolies; souvent à la promenade j'ai fait cette remarque là... Vous dites donc que vous avez des affaires sérieuses... Ah! je devine, quelque nouvelle conquête... car vous avez une terrible réputation...

DERMILLY.

Je suis comme Figaro, je vaux mieux que ma réputation.

HORTENSE.

Avez-vous reçu des nouvelles de Franville?

DERMILLY.

Non, madame.

HORTENSE.

Ni moi... Il n'a jamais été si longtemps sans m'écrire!... Croyez-vous que son oncle lui pardonnera?

DERMILLY.

Eh! madame! qui pourrait ne point par-

Digitized by Google

tager les sentiments de Franville?... Qui pourrait, en vous voyant...! (A part.) Allons... mon secret va m'échapper...

HORTENSE.

Ah! ah!... en vérité, Dermilly, vous êtes aujourd'hui tellement préoccupé, que vous oubliez ce que vous voulez dire!... Mais je vous pardonne... et si vous me jugez un jour digne d'être votre confidente...

DERMILLY.

Ma confidente! Si j'osais vous confier!... si vous pouviez lire dans mon âme!..

HORTENSE.

J'y verrais un nouvel amour... qui durera peut-être un grand mois... Mais, tenez, pour vous distraire, vous seriez bien aimable d'aller voir s'il n'est pas arrivé de lettres de Franville...

DERMILLY.

Madame, vos moindres désirs sont des ordres... Je cours et je reviens dans un moment. (Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

HORTENSE, LA FINOTIÈRE.

HORTENSE.

Ce pauvre Dermilly !... Je voudrais bien savoir à qui s'adressent ses soupirs.

LA FINOTIÈRE.

Rien d'intéressant aujourd'hui ! C'est une chose étonnante ! pas le plus petit caquet... le pays devient très-ennuyeux. Eh ! mais je ne me trompe pas... voilà cette dame qui loge là...

HORTENSE, à part.

Ce monsieur est, je crois, mon voisin.

LA FINOTIÈRE, à part.

Superbe occasion pour entamer la conversation... (Faisant plusieurs saluts à Hortense.) Je crois que j'ai l'avantage de saluer la dame qui habite cette maison ?...

HORTENSE.

Oui, monsieur.

LA FINOTIÈRE.

Enchanté de faire votre connaissance...

Digitized by Google

Déjà, comme voisin, j'avais l'intention d'aller vous présenter mes hommages... quoique l'on m'ait dit que vous receviez peu de monde...

HORTENSE.

Il est vrai, monsieur; jusqu'à l'arrivée de mon mari, je ne puis recevoir beaucoup de société.

LA FINOTIÈRE, à part.

Il paraîtrait, d'après cela, qu'elle n'est pas veuve. (Haut.) Monsieur votre époux est en voyage...

HORTENSE.

Il est à Paris.

LA FINOTIÈRE.

Ah! fort bien... j'entends... il sollicite quelque emploi?

HORTENSE.

Non, monsieur.

LA FINOTIÈRE.

Il suit un procès?

HORTENSE.

Non, monsieur.

Digitized by Google

LA FINOTIÈRE.

Il s'occupe d'un remboursement?...

HORTENSE.

Non, monsieur.

LA FINOTIÈRE, à part.

Elle répond un peu laconiquement, mais c'est égal, je saurai tout.

HORTENSE, à part.

Ce monsieur est passablement curieux.

LA FINOTIÈRE.

Moi, madame, tel que vous me voyez, je suis un simple campagnard retiré des affaires; je ne fais plus rien, absolument que m'occuper de... servir mes amis, quand l'occasion s'en présente. J'ai quinze mille livres de rente, une fille charmante, une bonne table, et je suis veuf... avec cela vous sentez qu'on doit se trouver très-heureux.

HORTENSE.

Je vous en fais mon compliment.

LA FINOTIÈRE.

J'ai cependant beaucoup d'occupations...

Digitized by Google

Oh! pas un un moment à moi... Je sais dès le matin tout ce qui s'est passé dans la nuit, et le soir je pourrais vous dire tout ce qu'on a fait dans la journée chez mes voisins... Avec moi on peut se passer de journaux.

HORTENSE.

C'est infiniment agréable...

LA FINOTIÈRE.

Comme je vous l'ai dit, j'ai une fille charmante... c'est tout mon portrait... quand j'avais huit ans.

HORTENSE.

Est-ce que mademoiselle votre fille n'a que huit ans?

LA FINOTIÈRE.

Non! elle en a dix-neuf. Je veux dire par là qu'elle est très-fraîche... très-rose... parce que moi, à huit ans, j'avais le teint d'une pomme d'api. Vous sentez que beaucoup de partis se présentent pour elle... mais il y a entre autres un nommé Dermilly, un jeune homme de Paris, qui en est amoureux fou...

Digitized by Google

HORTENSE.

Dermilly... (A part.) Ah! voilà donc le secret de ce monsieur!

LA FINOTIÈRE.

Vous connaissez ce jeune homme... Je l'ai vu entrer chez vous trois fois... quatre fois... ou trois, je ne suis pas bien sûr; enfin c'est égal, vous le connaissez.

HORTENSE.

C'est l'ami intime de mon mari.

LA FINOTIÈRE.

Fort bien, je comprends!... Il est aimable... il paraît un peu étourdi... mais cependant, si sa famille est honorable.

HORTENSE.

Elle est fort considérée... Je serais enchantée que Dermilly obtînt votre aveu... mais mademoiselle votre fille l'aime-t-elle?

LA FINOTIÈRE.

Elle ne m'en a rien dit; mais vous sentez bien que je ne suis pas un de ces pères auxquels il faut dire ces choses-là... Je devine

Digitized by Google

tout. Allons, voilà qui est arrangé, je ferai son bonheur... Infiniment reconnaissant des renseignements que vous m'avez donnés... et charmé d'avoir fait votre connaissance... Je vais chez moi, savoir s'il ne m'est pas arrivé quelques nouvelles; j'espère que nous reprendrons cet entretien... (A part.) Pleine d'esprit, cette femme-là... (Haut.) Votre serviteur.... (Il rentre.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, puis DERMILLY.

HORTENSE.

Ah! c'est de la fille de mon voisin que Dermilly est amoureux... Mais le voici, amusons-nous un peu. (A Dermilly.) Eh bien, monsieur?

DERMILLY.

Point de nouvelles de Franville.

HORTENSE.

Oh! c'est fort mal!... Ces maris sont d'une indifférence... Mais je m'en vengerai.

Digitized by Google

DERMILLY, à part.

Diable, mais ce serait l'instant de lui offrir des consolations...

HORTENSE.

Vous ne prenez pas la défense de votre ami ?... Votre nouvel amour vous occupe entièrement.

DERMILLY.

Mon amour... Et d'où jugez-vous ?...

HORTENSE.

Oh ! je suis plus instruite que vous ne pensez !

DERMILLY.

Quoi ! madame... vous sauriez ?...

HORTENSE.

Oui, monsieur... quoique vous ne m'ayez pas donné votre confiance, je connais celle que vous aimez.

DERMILLY.

Se pourrait-il !... (A part.) Allons, elle a deviné mes sentiments.

HORTENSE.

Mais pourquoi cet air chagrin ?... Quoi !

Digitized by Google

Dermilly, vous, si habitué à lire dans le cœur d'une femme, vous n'avez pas deviné votre bonheur ?

DERMILLY.

Mon bonheur... comment, madame, je puis espérer...

HORTENSE.

Eh ! sans doute, monsieur !... En vérité, je vous croyais plus de pénétration.

DERMILLY.

Je n'en reviens pas... c'est elle qui m'encourage... Ma foi, l'ami le plus fidèle ne saurait tenir à cela.

HORTENSE.

Quittez cet air triste... ne vous affligez plus... faut-il donc vous dire que l'on vous aime ?

DERMILLY, tombant à ses genoux.

Vous m'aimez... il se pourrait... vous m'aimez... Ah ! madame, je jure, de mon côté, de vous adorer toujours.

HORTENSE.

Qui ? moi ! mais vous êtes fou, monsieur...

Digitized by Google

rappelez donc votre raison ; ce n'est pas à moi que vous devez dire cela...

DERMILLY.

Pardonnez-moi, madame... oh ! c'est bien à vous... à vous qui partagez mon amour.

HORTENSE.

Moi !... Mais, monsieur, il n'est pas question de moi, c'est de ma jeune voisine, de mademoiselle Estelle que je vous parle depuis une heure !...

DERMILLY.

Se pourrait-il !... c'était d'Estelle !...

HORTENSE.

Sans doute, monsieur... et je ne m'attendais pas...

DERMILLY.

Eh bien ! madame, une méprise vous a fait connaître mes sentiments ; mais depuis longtemps ce secret était prêt à m'échapper.

HORTENSE.

Monsieur, si vous n'aviez pas renouvelé cet aveu, je l'aurais pris pour une plaisan-

Digitized by Google

terie ; mais puisque vous persistez, je craindrais, en continuant à vous voir, qu'une autre méprise ne vous fît croire que je partage vos sentiments, et je m'abstiendrai de vous recevoir jusqu'à l'arrivée de mon mari.

DERMILLY.

Quoi, madame !...

HORTENSE.

Adieu, monsieur; une autre fois, je tâcherai de mieux me faire comprendre.

(Elle rentre.)

SCÈNE X.

DERMILLY, puis LABRIE.

DERMILLY.

Eh bien ! me voilà bien avancé, moi !... et il faut que cette petite Estelle aille conter partout qu'elle m'adore!... Après tout, maintenant, je n'ai plus d'autre parti à prendre que de l'épouser...

LABRIE, accourant.

Ah! monsieur, je vous cherchais : grande nouvelle !...

Digitized by Google

DERMILLY.

Qu'est-ce donc ?

LABRIE.

Votre ami, M. Franville... le mari de cette jolie dame...

DERMILLY.

Eh bien ?

LABRIE.

Il vient d'arriver, il est ici.

DERMILLY.

Franville... ô maudit contre-temps !... et au moment où je viens de...

LABRIE.

Il s'est rendu chez vous, m'a demandé la demeure de sa femme, je la lui ai indiquée, et il me suit... Je suis venu vous avertir, certain que l'arrivée de votre ami vous ferait grand plaisir.

DERMILLY.

Oh ! oui... cela m'enchante, en effet... (A part.) Si sa femme allait lui dire... C'est que je serais désolé de me brouiller avec ce cher Franville, que j'aime beaucoup !...

Digitized by Google

LABRIE.

Le voici, monsieur.

DERMILLY.

Laisse-nous... (A part.) Il faut absolument me tirer de là.

SCÈNE XI.

DERMILLY, FRANVILLE.

DERMILLY, courant à Franville.

Eh! c'est bien lui... ce cher ami... (Ils s'embrassent.)

FRANVILLE.

Bonjour, mon cher Dermilly.

DERMILLY.

Ton arrivée me cause une joie... une surprise... Parbleu, je ne t'attendais pas maintenant.

FRANVILLE.

J'ai voulu te surprendre, ainsi que ma femme... Félicite-moi, mon ami, tout est arrangé, tout est fini... mon oncle me pardonne, et veut que je lui présente ma chère Hortense... qu'il traitera comme sa fille.

Digitized by Google

DERMILLY.

Allons, mon ami, je te fais mon compliment.

FRANVILLE.

Ah çà ! c'est là que demeure ma femme... il me tarde de l'embrasser... de lui apprendre cette heureuse nouvelle... je cours la trouver...

DERMILLY, le retenant.

Eh ! un moment... donc, mon ami... Comment, à peine arrivé, tu me quittes déjà !...

FRANVILLE.

Nous aurons tout le temps de nous parler... mais tu dois penser qu'après deux mois de séparation je suis bien aise de revoir ma femme.

DERMILLY, le retenant toujours.

Sans doute... sans doute... mais c'est que... avant que tu ne lui parles... je veux t'apprendre quelque chose.

FRANVILLY.

M'apprendre quelque chose... avant que je la voie...

Digitized by Google

DERMILLY.

Oui, mon ami.

FRANVILLE.

Allons, parle, je t'écoute.

DERMILLY.

Oh ! tu vas être enchanté, tu vas me faire mille remercîments.

FRANVILLE.

C'est possible; mais hâte-toi, je t'en prie.

DERMILLY.

Pendant que tu étais à Paris, je me suis dit : Ce pauvre Franville... il adore sa femme ! car tu adores ta femme... Quel plaisir si, à son arrivée, je pouvais lui assurer... lui prouver même qu'elle mérite tout son amour, qu'elle est digne de tous les sacrifices qu'il lui a faits...

FRANVILLE.

Ah çà ! je ne vois pas encore ce que tu veux dire...

DERMILLY.

Attends donc !... écoute-moi bien. On

Digitized by Google

aime à croire sa femme fidèle, c'est fort naturel ! mais enfin, il en est qui n'ont pas toujours résisté à la séduction... Eh bien ! mon cher Franville, la tienne est d'une fidélité à toute épreuve !.. c'est la vertu la plus pure !... et je t'en parle savamment... je l'ai éprouvée...

FRANVILLE.

Tu as éprouvé ma femme ?...

DERMILLY.

Oui, mon ami, j'ai feint pour elle le plus vif attachement !... Aujourd'hui même je lui ai fait l'aveu de mon amour prétendu... Comme je m'y attendais, elle m'a repoussé, s'est fâchée, m'a même défendu de reparaître devant elle... Oh ! c'était charmant !... j'étais enchanté !... Enfin, mon cher, mon épreuve a parfaitement réussi, et je n'ai plus qu'à t'assurer de ton bonheur... Eh bien !... tu n'es pas ravi, transporté... tu ne me remercies pas ?...

FRANVILLE.

Si fait... si fait... Oh ! je te remercie !...

Digitized by Google

d'après tout ce que tu as fait pour moi... cependant, je ne t'avais pas chargé d'éprouver ma femme.

DERMILLY.

Ah! c'est une surprise que je t'avais ménagée...

FRANVILLE, avec ironie.

Je reconnais là ton amitié.

DERMILLY, à part.

C'est singulier, il n'a pas l'air aussi content que je l'espérais.

FRANVILLE

Mais, dis-moi donc, si ma femme... car il faut tout prévoir, si ma femme... t'avait écouté?

DERMILLY.

Ah! si... elle m'avait écouté...

FRANVILLE.

Oui, si ton amour ne l'avait pas offensé... qu'aurais-tu fait?

DERMILLY.

Ah! je conviens que cela eût été un peu

Digitized by Google

embarrassant... alors, vois-tu... je ne t'aurais rien dit...

FRANVILLE.

Ah ! tu ne...

DERMILLY.

Oh ! je ne t'aurais rien dit... j'aurais gardé cela pour moi, parce que c'est toujours un très-mauvais service à rendre à un mari que de lui apprendre que sa femme... Oh !... je t'assure que tu n'en aurais rien su ! Mais j'étais certain de la vertu de la tienne; elle t'adore, t'est fidèle, et c'est à moi que tu dois d'en avoir la certitude.

FRANVILLE.

Tu es un ami, rare, en vérité. (A part.) Je saurai bientôt à quoi m'en tenir.

DERMILLY, à part.

Achevons de lui ôter tout soupçon. (Haut.) Mais tu ne sais pas tout...

FRANVILLE.

Est-ce encore au sujet de ma femme ?

DERMILLY.

Non... oh ! ceci est très-sérieux. Je suis

Digitized by Google

amoureux, mon ami, je suis fixé, et je vais me marier avec la fille de M. de La Finotière; gentilhomme fort riche, qui demeure là; bientôt tu assisteras à mes noces... Oh ! la jeune personne raffole de moi...

FRANVILLE.

Marie-toi, mon ami, tu feras fort bien... Mais je vais embrasser Hortense... Sans adieu... mon cher Dermilly. (A part.) Ah ! tu éprouves ma femme, toi !... c'est très-bien, je tâcherai de te rendre service aussi ! (Il rentre.)

SCÈNE XII.

DERMILLY, puis ESTELLE.

DERMILLY.

C'est singulier, on dirait que Franville se moque de moi... cependant il ne peut avoir aucun soupçon !... Maintenant, il faut en revenir à la petite Estelle...

ESTELLE, sortant de la maison.

Henri ne revient pas !... serait-il fâché tout à fait?...

DERMILLY, l'apercevant.

Eh ! vous voilà !... charmante amie... Je

Digitized by Google

suis enchanté de vous voir... j'ai mille choses à vous dire... d'abord, que je vous adore... que je ne respire que pour vous...

ESTELLE.

Quoi! monsieur... vous ne plaisantez pas?

DERMILLY, à part.

La pauvre petite!... elle n'ose croire à son bonheur!... (Haut.) Je ne vous demande pas si vous répondez à mon amour... je connais vos sentiments pour moi... et votre voisine, à qui vous en avez fait confidence, m'a appris que j'étais le plus heureux des hommes...

ESTELLE.

Ma voisine vous a dit cela, monsieur?...

DERMILLY.

Allons, plus de trouble, plus de mystère... vous m'aimez, je vous adore; vous êtes charmante, il y a similitude entre nous; votre père est le meilleur homme du monde, ce soir je lui demande sa fille et demain je vous épouse, c'est une chose arrangée... Au re-

Digitized by Google

voir, mon aimable future... (Il lui baise la main et sort vivement.)

SCÈNE XIII.

ESTELLE, seule.

Ah ! mon Dieu !... demain il m'épouse... mais je ne le veux pas, moi... est-ce qu'il croirait vraiment que je l'aime ?... Ah ! je le vois bien, j'ai eu tort d'écouter les compliments d'un jeune homme de Paris. Et Henri !... il me trouve trop coquette, maintenant !... Mais qu'a-t-il voulu me dire avec sa voisine?...

(Elle va s'asseoir sous le bosquet.)

SCÈNE XIV.

ESTELLE, HENRI.

HENRI.

J'avais juré de ne plus approcher de cette maison... et je ne sais comment il se fait que m'en voilà tout près...

ESTELLE, sous le bosquet.

Mais c'est qu'il disait cela avec une assurance !

Digitized by Google

HENRI, approchant du bosquet.

Dieu ! elle est là !

ESTELLE.

Moi, j'aimerais ce Dermilly !... un fat ! un suffisant !... que j'écoutais pour m'en moquer !...

HENRI, à part.

Que dit-elle ?...

ESTELLE.

Et Henri... le croit... lui que je n'ai jamais cessé d'aimer !...

HENRI, courant auprès d'elle.

Chère Estelle !... il se pourrait !...

ESTELLE.

Comment !... comment, monsieur, vous m'écoutiez !... Ah ! c'est très-mal cela !...

HENRI, s'asseyant près d'elle.

Ah ! je suis le plus heureux des hommes.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, FRANVILLE, HORTENSE.

(Ils sortent de chez eux et ne voient pas les deux amants qui causent sous le bosquet.)

HORTENSE.

Mon ami, tu m'as arraché un secret que je voulais te cacher, mais rappelle-toi à quelle condition !...

FRANVILLE.

Sois tranquille... Oh ! je ne veux pas sa mort... mais j'avoue que je serais bien aise de me venger un peu... Et tu dis qu'il va se marier ?...

HORTENSE.

Eh ! mais... sous ce berceau j'aperçois sa future...

FRANVILLE, bas.

Elle est avec un jeune homme.

HORTENSE.

C'est Dermilly, sans doute...

FRANVILLE, riant.

Non... non pas vraiment... Oh ! voilà qui devient intéressant... Chut !... écoutons.

Digitized by Google

ESTELLE.

Oui, mon cher Henri, ce n'est que vous que j'aime, que j'aimerai toujours. Je crains que cet ennuyeux Dermilly ne paraissse... Revenez ce soir ici, nous irons tous deux trouver mon père, et nous lui ferons connaître nos sentiments.

FRANVILLE.

Un rendez-vous... Oh ! c'est délicieux !...

HENRI.

A ce soir donc, ma chère Estelle.

ESTELLE.

Très-bien, j'y serai aussi, moi...

(Henri s'éloigne par le fond, Estelle rentre.)

FRANVILLE, à Hortense.

J'entends Dermilly... rentre vite et laisse-moi faire. (Hortense rentre.)

SCÈNE XVI.

FRANVILLE, DERMILLY.

(La nuit vient.)

FRANVILLE, à part.

J'aperçois mon sincère ami... Allons, à mon tour.

Digitized by Google

DERMILLY.

Ah ! te voilà, Franville ; mon ami, je viens de terminer mes affaires, mon mariage est arrêté. La petite ne demande pas mieux, le père le désirait ; ainsi tu vois que cela ira tout seul.

FRANVILLE.

Je sais tout cela... Oh ! je suis plus instruit que tu ne crois... et tu seras encore plus heureux que tu ne l'espérais !

DERMILLY.

Bah ! que veux-tu dire ?

FRANVILLE.

Ne sais-tu pas que tu possèdes un ami sincère qui s'intéresse à ton bonheur ?

DERMILLY.

Oh ! oui, mon ami... pour cela... je le sais.

FRANVILLE.

Crois-tu que j'aie oublié ce que tu as fait pour moi ?

DERMILLY.

Oh ! c'est une bagatelle... Tiens, ne parlons plus de ça !

Digitized by Google

FRANVILLE.

J'ai voulu te prouver ma reconnaissance... j'ai voulu enfin que tu fusses aussi heureux que moi.

DERMILLY.

Comment!... qu'est-ce que tu dis?... je ne comprends pas...

FRANVILLE.

Écoute donc; je me suis dit : On aime à croire que celle que l'on épouse n'a aucune autre inclination... mais enfin, il est des femmes qui ne résistent pas toujours à la séduction...

DERMILLY.

Ah! oui... oui... je me rappelle! c'est justement ce que je te disais tantôt.

FRANVILLE.

Justement; enfin, mon ami, tu as éprouvé ma femme, et moi je vais éprouver ta future...

DERMILLY.

Ah! tu vas... Parbleu, l'idée est singulière!

Digitized by Google

FRANVILLE.

La seule différence entre nous, c'est que toi, tu étais déjà sûr de ton fait; tandis que moi... Oh! mais tu n'as rien à craindre! Tu es adoré, n'est-ce pas?...

DERMILLY.

Oh! certainement... mais explique-moi donc...

FRANVILLE.

J'ai trouvé dans cette ville un jeune homme que j'ai connu à Paris... il est ton rival, il adore la jeune Estelle, il m'a conté tous ses tourments!...

DERMILLY.

Ah! c'est sans doute ce pauvre Henri...

FRANVILLE.

Précisément. (A part.) Je ne savais pas encore son nom.

DERMILLY.

Ah! ce pauvre garçon!... Entre nous c'est un niais auprès des femmes... il est d'une timidité... il ne réussira jamais!...

Digitized by Google

FRANVILLE.

Oui... n'est-ce pas... oh! c'est ce que j'ai pensé aussi... et c'est pour cela que je l'ai engagé à écrire une lettre bien tendre à cette demoiselle... qui t'adore... en lui demandant un rendez-vous pour ce soir, ici... sous ce bosquet... Il a suivi mon conseil; mais le pauvre garçon attendra en vain sa belle, ou, si elle vient, ce sera pour lui ôter toute espérance... Tu auras deux plaisirs à la fois : voir congédier un rival et épouser une femme dont l'amour te sera prouvé... Hein! qu'en dis-tu ?

DERMILLY.

Oui... en effet... ce sera très-drôle !... et ton idée est... (A part.) Je commence à ne pas être tranquille.

FRANVILLE.

Comment, tu n'es pas ravi... enchanté?

DERMILLY.

Si fait, si fait!... mais il me semble que je ne t'avais pas chargé d'éprouver ma prétendue.

Digitized by Google

FRANVILLE.

C'est une surprise que je t'ai ménagée!... d'ailleurs, je ne voulais pas être en reste avec toi!

DERMILLY.

Oh! c'est trop aimable, en vérité!

FRANVILLE.

Voilà la nuit... notre amoureux ne va pas tarder à venir... comme nous allons rire à ses dépens!

DERMILLY.

Oui, oh! nous allons bien rire!... (A part.) Certainement, je n'ai rien à craindre... mais les femmes sont si capricieuses... Je me serais bien passé de l'épreuve.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS; ESTELLE, HENRI, arrivant chacun d'un côté.

HENRI, à demi-voix.

Estelle... êtes-vous là?...

ESTELLE.

Oui, mon ami...

Digitized by Google

FRANVILLE.

Tiens! je crois que je les entends... Il me semble qu'elle a dit mon ami...

DERMILLY.

Chut! tais-toi donc...

HENRI.

Ah! répétez-moi encore que vous n'aimez pas Dermilly... qu'il ne vous a jamais plu...

ESTELLE.

Lui, me plaire!... un sot qui me fait des compliments sur ma manière de jouer au boston!... un fat qui n'est occupé que de sa coiffure... de savoir si la raie de ses cheveux est bien faite... s'ils frisent bien sur les côtés!...

DERMILLY.

J'en ai assez entendu... je veux m'en aller...

FRANVILLE.

Attends donc... Ah! mais c'est affreux, c'est indigne... on s'est joué de toi.

ESTELLE.

Ah! mon Dieu! nous ne sommes pas seuls!...

Digitized by Google

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LA FINOTIÈRE, HORTENSE, DERMILLY, FRANVILLE, ESTELLE, HENRI.

LA FINOTIÈRE, sortant de chez lui.

Qu'est-ce qu'il y a donc!... que se passe-t-il par ici... une émeute, un charivari?...

FRANVILLE.

Ce qu'il y a... c'est indigne... c'est affreux!... mon ami est trompé, trahi... celle dont il est adoré donne un rendez-vous à un autre...

LA FINOTIÈRE.

Ma fille... qu'est-ce à dire?

ESTELLE.

Non, monsieur, détrompez-vous, je n'ai jamais aimé M. Dermilly. Henri est celui qui me plaît, que je veux épouser, et c'est pour obtenir l'aveu de mon père que je l'avais engagé à se rendre en ces lieux...

DERMILLY.

Tu avais bien besoin de crier comme cela, toi!

Digitized by Google

FRANVILLE.

Ma foi, mon ami, si j'avais su cela, je ne me serais pas donné tant de peine pour te rendre témoin du rendez-vous!

LA FINOTIÈRE.

C'est Henri qu'elle aime... eh bien! j'en étais sûr... je l'avais deviné... je l'aurais même parié!... Oh! c'est que j'ai un tact!... un coup d'œil!... Mariez-vous, mes enfants, vous serez heureux... c'est moi qui vous le dis, et je ne me trompe jamais.

HORTENSE, à Dermilly.

Comment, M. Dermilly, votre épreuve n'a pas été heureuse!

DERMILLY.

Non, madame, pas autant que je l'espérais. (A part.) Allons, je suis complétement mystifié.

FRANVILLE.

Ah çà, mon ami, ce n'est que partie remise, et quand tu seras marié, si tu veux que j'éprouve ta femme...

Digitized by Google

DERMILLY.

Non, je te remercie, tu es trop obligeant.

FRANVILLE.

A bon chat, bon rat, mon ami.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN LUTIN.

A vingt et quelques lieues de Paris s'élevait la ferme de Gros-Thomas.

C'était une délicieuse demeure pour jouir de tous les charmes de la vie champêtre; c'était une douce retraite pour quiconque avait assez usé des plaisirs bruyants de la ville, et désirait se contenter de ceux qu'offre la nature. Située au milieu d'une belle vallée, entourée de gras pâturages, la ferme, grande, belle et bien tenue, annonçait l'aisance du propriétaire; les jardins

Digitized by Google

fournissaient avec abondance des légumes et des fruits; les cours étaient peuplées de volailles, les greniers pourvus de réserves pour les mauvaises saisons, et le gibier ne manquait pas dans les environs.

Aussi chacun enviait-il le sort de Gros-Thomas, le fermier, de Gros-Thomas qui n'avait que quarante ans, qui était célibataire, riche, et n'avait pas la goutte. Toutes les villageoises lui souriaient du plus loin qu'elles l'apercevaient; tous les hommes lui tendaient la main, toutes les mamans lui faisaient des politesses.

Et pourtant Gros-Thomas devenait triste, morose; depuis quelque temps il ne semblait point heureux; il buvait peu, fumait moins, mais en revanche grondait beaucoup tous ceux qui l'entouraient, et presque toujours sans motifs, sans raisons.

Et d'abord, je dois vous dire que dans la ferme demeurait, avec Gros-Thomas, la vieille Déborah, femme très-crédule, très-superstitieuse, mais très-attachée au fermier, qu'elle

Digitized by Google

regardait comme son fils, parce qu'elle avait eu envie de le nourrir; ce qui cependant lui aurait été difficile, vu qu'elle avait eu seulement envie d'avoir des enfants, et que ce souhait ne s'était jamais réalisé.

Il y avait ensuite à la ferme, Bertrand, grand garçon fort simple, qui servait souvent mal, mais servait avec zèle, qui n'avait ni esprit, ni jugement, ni imagination, mais qui remplaçait tout cela par deux bras forts, robustes, vigoureux; à la campagne on préfère cela à l'esprit; et il est bien certain que pour bêcher la terre, remuer le sol, planter, arroser, sarcler, de l'imagination ne suffirait pas.

Il y avait encore Raymond, jeune et gentil paysan, rempli d'intelligence et de malice, et dont la figure annonçait autant d'esprit que celle de son camarade Bertrand dénotait de stupidité.

Enfin, il y avait... et c'était là le plus intéressant, une jeune fille de seize ans, fraîche, jolie et pleine de grâces. Je n'ai pas

Digitized by Google

besoin de vous dire que ses grâces étaient naturelles, elle n'avait jamais habité que les champs ; où aurait-elle pris des leçons de coquetterie ? Vous me direz peut-être que c'est une science que les femmes possèdent en naissant, et qui se développe chez elles à l'âge où vient le désir de plaire. S'il en est ainsi, nous aurions grand tort d'appeler défaut ce qui serait au contraire un don de la nature.

Cette jolie fille se nommait Adolphine ; elle était orpheline, et le fermier se trouvait être en même temps son maître et son tuteur ; il était peut-être encore autre chose, c'est ce que va nous apprendre la suite de cette histoire.

Il y avait bien encore plusieurs domestiques, garçons de labour, valets d'écurie, servantes, etc. ; mais nous n'avons pas besoin de faire avec eux plus intime connaissance, cela nous mènerait trop loin.

Ce n'était que depuis un an que la jolie Adolphine était venue habiter à la ferme. Avant son arrivée, Gros-Thomas passait son

Digitized by Google

temps à boire, rire, chanter et chasser; sa figure, toujours riante, semblait défier la mélancolie, et tous ses voisins le citaient comme un gai compagnon, comme un véritable boute-en-train. Qui donc avait pu changer l'humeur du fermier? Vous le devinez sans peine : ce sentiment qui produit tant de métamorphoses, qui confond les rangs, rapproche les distances, qui, parfois, adoucit le caractère le plus altier et rend timides les plus braves, les plus audacieux ; qui, quelquefois donne de l'esprit à la sottise, et plus souvent fait faire des sottises aux gens d'esprit; qui a fait Apollon berger, Jupiter taureau, cygne, pluie d'or; qui mit *Antoine* aux pieds de *Cléopâtre*, *Samson* aux genoux de *Dalila*, *Hercule* auprès d'*Omphale;* sentiment que ne connut jamais, dit-on, l'empereur Henri II, lequel avait fait vœu de chasteté avec sa femme *Cunégonde*, et celle-ci étant accusée plus tard d'adultère, prouva son innocence en maniant un fer ardent sans se brûler.

Digitized by Google

Je ne sais pas pourquoi, maintenant, les dames dont on ose soupçonner la vertu n'emploient pas le même moyen pour confondre les calomniateurs, d'autant plus que l'on a trouvé de nos jours un onguent qui rend la peau incombustible.

C'est ce même empereur Henri II qui dit en mourant aux parents de sa femme :

« — Vous me l'avez donnée vierge, je vous » la rends vierge. »

Si tous les maris en disaient autant à leurs beaux-pères ou belles-mères, je ne sais pas si cela ferait grand plaisir aux mariées. Certainement ce n'est pas ainsi que l'on obéirait aux paroles de l'Écriture : « *Croissez et multipliez.* »

Rassurez-vous, jeunes mariées, les Henri II sont rares, ce qui est fort heureux pour la population.

Mais tout ceci nous éloigne beaucoup de Gros-Thomas, c'est que nous en étions sur le chapitre de l'amour, et ce chapitre-là est inépuisable, quoiqu'on l'ait traité bien sou-

Digitized by Google

vent; l'amour ne passe jamais de mode, l'amour est de tous les temps, de tous les lieux, de tous les pays; on fait l'amour dans toutes les langues, à toutes les heures, dans toutes les saisons. Trouvez-moi quelque chose qui se soit fait autant, qui se fasse plus, qui se fera davantage!... Vous aurez beau chercher, vous ne trouverez pas. Bien certainement on nous a mis sur terre pour faire l'amour, et ceux qui ne le font pas doivent avoir de bien fortes raisons pour cela.

L'amour, donc, qui pénètre partout, était entré dans le cœur du fermier, qui, jusqu'alors, s'était permis de rire de ce sentiment, parce que probablement il n'avait pas dans son jardin la statue du petit dieu sur laquelle sont écrits ces vers :

L'enfant ailé que l'univers adore
Nous donne à tous cet ordre souverain :
Aimez demain, si vous n'aimez encore,
Si vous aimez, aimez encor demain.

Gros-Thomas, enfin, s'est senti tout autre depuis qu'il a vu Adolphine.

Digitized by Google

Les grâces, les attraits, la gentillesse de la petite fille, ont eu plus de pouvoir que toutes les agaceries des plus riches paysannes et fermières des environs; il en était devenu amoureux; et pendant fort longtemps n'avait pas voulu se l'avouer à lui-même.

Ce sont cependant de ces confidences qu'il faut toujours finir par se faire. Gros-Thomas se dit plusieurs fois : « J'ai tort, j'ai grand » tort, à quarante ans d'aimer une fille qui » n'en a que seize. Je suis un sot, un fou, » un imbécile. Je ferai bien mieux de rester » garçon... Le mariage est une chose excel- » lente, mais quand on a goûté une fois » d'une chose excellente, il est fort sage de » n'y plus revenir, de crainte de la trouver » moins bonne. »

Après s'être répété cela pendant plusieurs semaines, Gros-Thomas s'aperçut que, loin de diminuer, son amour ne faisait que croître. Il ne mangeait plus, ne buvait plus, ne dormait plus. Alors il se fit un autre raisonnement, car nous avons toujours une

Digitized by Google

foule de raisons à nous donner à nous-mêmes pour nous prouver que nous n'avons pas tort, de céder à nos passions, de satisfaire nos désirs.

Gros-Thomas se dit donc cette fois :

« Après tout, puisque cette jeune fille me » plaît, puisque décidément j'en suis amoureux, je serais bien plus sot, bien plus » fou de ne point l'épouser. Je suis riche, » je suis libre de faire tout ce qui me convient. Que m'importe ce que diront mes » voisins, mes voisines? J'ai lu dans La » Fontaine une fable intitulée : *Le meunier, son fils et l'âne.* La morale de cette fable » est : — *On ne peut contenter tout le monde et son père.*

» Eh ben ! je vas tâcher de me contenter » d'abord. »

Gros-Thomas raisonnait aussi profondément que *Mathieu Laensberg* et mademoiselle Lenormand.

Le fermier, ayant décidément pris la résolution d'épouser Adolphine, pensa qu'il pou-

Digitized by Google

vait se permettre de lui faire la cour, et qu'il était naturel de s'occuper à lui plaire.

Il aurait probablement dû commencer par là avant d'être si longtemps à se décider pour savoir s'il épouserait ou n'épouserait pas. Car, pendant que Gros-Thomas déliberait avec lui-même, afin de décider s'il devait ou non se permettre d'être amoureux, un autre éprouvait aussi de l'amour pour la séduisante Adolphine, et celui-là, loin d'hésiter à faire sa cour, avait sur-le-champ laissé connaître à la jolie servante le tendre sentiment qu'elle lui inspirait. C'est comme cela qu'il faut agir près des femmes; le temps que l'on perd ne se retrouve jamais; le cœur d'une belle ressemble beaucoup à une citadelle, il faut le prendre d'assaut et ne point lui laisser le temps de se mettre en défense. Je demande pardon à ces dames d'oser comparer leur cœur à une place *forte;* quelques-unes, sans doute, trouveront que ma comparaison est fausse.

Cet autre, qui aimait Adolphine, était

Digitized by Google

Raymond, le garçon de ferme dont chacun citait l'intelligence et la gentillesse.

Il avait vingt-quatre ans, des yeux bien doux, une voix bien touchante, une taille bien prise. Pour une jeune fille, cela vaut mieux que des sacs d'écus. Ces demoiselles ne songent jamais à la caisse d'épargnes.

Il y a un moment dans la vie où l'argent n'est rien à nos yeux; c'est celui où l'on est véritablement amoureux. Ce moment passe vite et revient rarement.

Adolphine avait compris le langage des yeux de Raymond, et les siens avaient appris au jeune homme que son amour ne déplaisait pas : et comme on aime à se trouver près des personnes qui nous plaisent, Adolphine et Raymond se retrouvaient à chaque instant de la journée; le jeune garçon venait travailler à côté de la jolie fille, ou l'aider dans ses occupations. Dès que l'on apercevait Adolphine, on pouvait être assuré que Raymond n'était pas loin. C'est alors que le fermier Gros-Thomas voulut déclarer son

Digitized by Google

amour à Adolphine; mais la présence continuelle du jeune garçon de ferme ne tarda pas à éveiller sa jalousie; il épia, il surprit quelques regards, quelques douces paroles; il en vit assez pour comprendre que la jeune fille ne l'écouterait pas tant que Raymond serait là.

Mais, comment renvoyer un garçon laborieux, fidèle et intelligent, dont on n'avait point à se plaindre? Gros-Thomas ne voulait pas laisser voir qu'il était jaloux, il fallait tâcher de dégoûter Raymond du service de la ferme; on lui donna les travaux les plus rudes, on le chargea de la besogne la plus difficile, Raymond travaillait sans murmurer; un regard d'Adolphine lui faisait oublier peines et fatigues.

Gros-Thomas, ne réussissant pas par ce moyen, s'imagina de mettre le pauvre Raymond à un régime sévère. L'ordre observé à la ferme fut tout à coup changé; les heures des repas étaient toujours celles où le pauvre Raymond était absent, et, lorsqu'il reve-

Digitized by Google

nait, il fallait qu'il se contentât de ce que son maître avait laissé pour lui; une nourriture chétive, de l'eau claire, remplaçait le bœuf et la soupe aux choux. Le pauvre Raymond soupirait et n'osait se plaindre; mais la gentille Adolphine ne voulait pas que son amoureux devînt maigre, et elle cherchait en elle-même par quel moyen on pourrait réparer les injustices du fermier.

Bientôt un bruit étrange se répandit dans la ferme; on se dit qu'il s'y passait des choses surnaturelles, que des lutins, des fantômes s'y donnaient rendez-vous aussitôt que l'horloge du village voisin avait sonné minuit. Les paysans sont superstitieux; la terreur ne tarda pas à faire de rapides progrès; on ne savait pas encore au juste de quoi l'on avait peur; mais on commençait à trembler, dès que la nuit venait.

Gros-Thomas fit venir devant lui Déborah, Bertrand, Raymond et Adolphine; il questionna ses serviteurs.

« — Que signifie cette crainte qui vous

Digitized by Google

» domine maintenant? » dit le fermier à ses valets; « que se passe-t-il de nouveau dans » ma maison? de quoi avez-vous peur?

» — D'un lutin, » dit la vieille Déborah, « qui se promène toutes les nuits dans la » ferme.

» — L'avez-vous vu?

» — Moi, je l'ai vu, » dit Bertrand; « c'est un grand fantôme... tout blanc... Il » rôde toujours dans les environs du cel- » lier.

» — Pourquoi ne l'as-tu pas arrêté?

» — Arrêter un fantôme!... Ah! ben, par » exemple!... il m'aurait entraîné au fond » de l'enfer avec lui.

» — Et vous, Raymond? » dit Gros-Thomas en se tournant vers le jeune garçon de ferme, « avez-vous aperçu le lutin?

» — Oui, notre maître, » répondit Raymond avec vivacité, « je l'ai aperçu plusieurs » fois... Il est tout rouge et tout noir; j'ai » essayé de le suivre, mais en se tournant » vers moi il m'a fait des grimaces si hor-

Digitized by Google

» ribles que cela m'a ôté la force de mar-
» cher... »

Gros-Thomas s'adressa alors à Adolphine, en lui demandant aussi si elle avait vu le lutin.

« — Oui, sans doute, » dit la jeune fille; « une nuit que je ne dormais pas, enten-
» dant du bruit dans le corridor près de ma
» chambre, j'eus la curiosité de me lever
» pour aller voir ce que c'était... Ah ! je fus
» bien punie de ma témérité... et je jure
» bien que je ne recommencerai plus !

» — Qu'avez-vous donc vu ? » dit la vieille Déborah, en se serrant tout contre Bertrand.

« — Quelque chose d'affreux... un grand
» spectre... qui était si haut que sa tête dé-
» passait le plafond ; il avait de gros yeux
» tout flamboyants .. un nez crochu comme
» une faucille, une bouche dans laquelle
» il y avait au moins une centaine de grandes
» dents ; puis, des pattes d'ours, des bras
» de singe et une queue de renard. »

Digitized by Google

Le fermier ne jugea pas à propos de pousser plus loin son interrogatoire, car chaque récit faisant la boule de neige, la terreur de ses serviteurs prenait encore plus d'extension.

Gros-Thomas feignit de croire aussi au lutin, il se coucha de meilleure heure, s'enferma dans sa chambre, et permit à tous ses valets d'en faire autant.

Le lutin avait donc pleine liberté de parcourir la ferme; car sitôt que la nuit était venue, loin de lui disputer le passage, on s'empressait de lui faire place, et on le laissait maître d'aller et de venir de la cave au grenier.

En général, on a beaucoup de respect pour les fantômes, les farfadets, les lutins; au lieu de chercher à les combattre, on les fuit et on les laisse maîtres du champ de bataille; il est étonnant que les lutins ne se multiplient pas beaucoup plus : mais, voyez comme tout est bizarre dans ce monde, et même dans l'autre; lorsqu'il y avait une

Digitized by Google

jurisprudence établie contre les sorciers, les magiciens, les farfadets; lorsqu'une chambre ardente était chargée de les poursuivre, lorsqu'on leur faisait faire amende honorable, les pieds nus et la corde au cou; enfin, lorsqu'on les rôtissait tout vifs, il y avait une grande quantité de sorciers, on en trouvait partout, aux champs, à la ville, parmi les bergers, les grands seigneurs, les hommes du monde. Maintenant, on les laisse fort tranquilles, et on n'en voit plus.

Tout passe, tout est mode, tout est usage. *Énée* est allé consulter la Sibylle de Cumes; le roi Saül interrogeait la Pythonisse d'Endor; sous Louis XIV, les femmes de qualité consultaient la Voisin; il n'y a pas encore fort longtemps, on courait chez mademoiselle Lenormand : maintenant, on ne court plus qu'aux spectacles, aux bals et aux concerts, on ne veut plus s'amuser à se faire peur. Autre temps, autres soins.

Revenons au lutin de la ferme; c'était principalement du côté du cellier que le

Digitized by Google

fantôme portait ses pas. Ce cellier servait aussi de réserve ; on y déposait les provisions courantes, le gibier, les légumes, les fruits, et tout ce qui devait être resservi sur la table du maître.

Gros-Thomas avait remarqué la préférence que le lutin accordait à son cellier, et il trouvait que, pour un personnage de l'autre monde, celui-ci se conduisait comme un voleur ordinaire.

Après avoir laissé au fantôme pleine et entière confiance, une nuit, Gros-Thomas, qui ne s'était pas couché, sortit de sa chambre après s'être armé de son grand sabre et avoir pris une lanterne sourde.

Le fermier marchait en ayant bien soin de ne faire aucun bruit ; il se rendit d'abord près de la vieille Déborah, et la fit lever en lui disant :

« — Suivez-moi !

» — Et pourquoi faire? » s'écria la bonne femme, en s'empressant de croiser sa camisole sur son sein, ce qui était assez inutile,

Digitized by Google

vu qu'elle n'avait rien à cacher; mais c'était probablement un mouvement naturel chez la vieille servante.

« — Vous le verrez, Déborah; venez, » hâtez-vous... il s'agit de surprendre le » lutin.

» — Le lutin ! » s'écrie la vieille, et cette fois elle porte ses mains sur une partie plus charnue de son individu, comme si elle eût craint que le diable ne cherchât à s'emparer d'elle par ce côté.

« — Le lutin ! Jésus Maria ! Mais je n'ai » pas du tout envie de surprendre le moin- » dre démon, je suis trop faible pour lutter » avec lui, il m'aurait bien vite vaincue... » Allez sans moi, mon cher maître, je vais » prier pour vous, c'est tout ce que je puis » faire. »

Pour toute réponse, Gros-Thomas prend Déborah par le bras, et la fait descendre un peu rudement en bas de son lit. La vieille jette les hauts cris parce qu'elle n'a qu'une chemise et une camisole; mais son maître la

Digitized by Google

pousse devant lui, en lui disant que le lutin ne vient pas à la ferme pour une vieille femme, et qu'elle n'aurait rien à craindre, lors même qu'elle se présenterait en sauvage; qu'au contraire, ce serait peut-être un excellent moyen pour mettre en fuite le démon.

Et Gros-Thomas qui, pour un paysan, connaissait parfaitement son La Fontaine, avait envie de citer à Déborah l'histoire du diable de Papefiguière. Mais il n'en fit rien, et la vieille étant enfin prête à le suivre, il se rendit avec elle auprès de Bertrand.

Là, le fermier trouva encore plus de difficultés à vaincre.

« — Pourquoi que vous voulez que je me » levions ? » dit Bertrand.

« — Pour venir avec moi surprendre ce » maudit lutin qui met l'effroi dans ma » ferme.

» — Attendez le jour, monsieur, je ne » suis pas en état de rien surprendre la nuit.

» — Allons, Bertrand, prends une arme » et suis-nous.

Digitized by Google

» — Une arme !... vous voulez donc que » je me batte aussi ?

» — C'est par précaution, j'ai dans l'idée » que notre lutin est de chair et d'os comme » les simples mortels.

» — Qu'il soit de tout ce qu'il voudra, » je ne veux pas me battre la nuit... le jour » encore passe... en plein midi, au soleil, » on voit où l'on vise au moins.

» — Bertrand, lève-toi, ou, si tu ne veux » pas venir, je te rosse. »

En disant ces mots, Gros-Thomas a pris son valet par une oreille. Alors Bertrand se décide à se lever, puis il va chercher un grand couteau, une serpette, un marteau, un tourne-broche et un vieux fusil qu'il aurait été fort embarrassé pour faire partir, vu que depuis longtemps il n'avait plus de chien.

Le fermier éveille encore quelques autres valets ; il leur ordonne à tous de le suivre, en marchant avec précaution et de manière à ne pas faire de bruit. Gros-Thomas voulait surprendre le lutin.

Digitized by Google

Le cortége se mit en route. Le fermier dirigeait sa troupe du côté du cellier; la troupe tremblait tellement, que parfois elle ne voulait plus avancer.

Tout d'un coup Bertrand poussa un grand cri, tout le monde s'arrêta.

« — Qu'y a-t-il? » demanda le fermier.

« — Je n'en sais rien, » dit Bertrand, « mais à coup sûr il m'est passé queuque » chose entre les jambes.

» — Et à moi aussi.

» — Et à moi aussi, » disent les valets.

« — Vous êtes tous des poltrons, » dit Gros-Thomas; « ne croyez-vous pas que le » lutin que nous allons surprendre a pu » passer entre vos jambes?

» — Pourquoi pas?

» — Les démons, les esprits, ça se fait » aussi petit que ça veut.

» — Il y en a même qui entrent dans le » corps.

» — Ne crains rien, imbécile, il n'en » entrera jamais dans le tien. »

Digitized by Google

En ce moment un gros chat noir traversa de nouveau le couloir en passant à travers le cortége.

« — Tiens! c'était Mimi, » dit Bertrand.

« — Et voilà ce qui vous a fait peur, sots » que vous êtes. Allons, en marche! et qu'on » ne souffle plus mot. »

On se remet en route. En approchant du cellier on aperçut une faible clarté, et on entendit du bruit.

Ce bruit ressemblait beaucoup à des baisers donnés et reçus.

Tous les valets se mirent à rire.

Gros-Thomas devint rouge comme une cerise, mais il recommanda encore le silence. Il voulait surprendre son monde.

On était contre le cellier lorsque Bertrand se permit d'éternuer. Aussitôt la lumière que l'on avait aperçue de loin s'éteignit complétement.

Le fermier, furieux de la maladresse de son valet, marche aussitôt en avant, et tenant sa lanterne élevée au-dessus de sa

Digitized by Google

tête, il arriva bientôt dans le cellier... Là, il vit sur une table les débris d'un repas copieux; enfin, un peu plus loin, il aperçut quelque chose de blanc qui se tenait blotti dans un coin près d'une porte.

Il marcha bravement vers ce quelque chose; c'était une jeune fille, c'était la gentille Adolphine.

La petite paysanne se troubla, et ne sut que répondre lorsque son maître lui demanda ce qu'elle faisait là; et Gros-Thomas eut beaucoup de peine à lui faire quitter la place qu'elle occupait; il y parvint cependant, et pénétrant alors dans un petit caveau dont la jolie servante semblait vouloir défendre l'entrée, il s'écria :

« — Je tiens mon lutin. »

A ces paroles tous les serviteurs tremblèrent de plus belle, et furent sur le point de se sauver; mais leur terreur cessa quand ils virent leur maître ramener le fantôme en le tenant par l'oreille. Lorsqu'un lutin se laisse traiter ainsi, il doit avoir cessé d'être dangereux.

Digitized by Google

Ou ce n'est pas un lutin, ou il ne se laisserait pas arrêter !»

Comprenez-vous ces sorciers, ces magiciens, qui se laissaient tranquillement conduire au bûcher et rôtir en place de Grève ?

C'est bien la peine d'avoir des intelligences avec le diable pour se laiser traiter comme un obscur criminel !

Nos paysans, qui n'avaient point l'instruction des juges présidant à la chambre ardente, comprirent pourtant cela tout de suite. En fait de justice, il ne faudrait souvent que du bon sens.

Gros-Thomas étant parvenu à arracher le drap et le bonnet qui cachaient les traits du fantôme, on reconnut Raymond, qui tomba aux genoux du fermier, tandis qu'Adolphine en faisait autant de son côté.

« — C'est Raymond ! » s'écrièrent tous les gens de la ferme.

« — Et pardieu, » dit Gros-Thomas, « il » y a longtemps que je m'en doutais, et je » lui ai laissé quelques jours de sécurité

Digitized by Google

» afin de le surprendre ensuite plus facile-
» ment. Ah! mademoiselle Adolphine... vous
» venez souper avec le lutin!

» — Dame, not' maître, » dit la jeune fille, « je lui donnais à manger la nuit, de-
» puis que vous le mettiez au régime le
» jour. »

Gros-Thomas comprit la leçon; il pensa qu'il aurait tort de se fâcher; d'ailleurs, le souvenir de certain bruit qu'il avait entendu lui faisait présumer que les deux amants ne se réunissaient point que pour souper. Il maria Adolphine à Raymond, cela valait mieux que de faire lui-même un sot mariage, qui ne l'eût pas rendu heureux.

Et en cessant d'être amoureux il ne tarda pas à recouvrer son appétit, sa gaieté, sa santé, sa bonne humeur.

Et par là, je n'entends pas dire que l'amour soit une passion qui ne cause que du mal... non, vraiment, l'amour est une chose excellente... lorsqu'il est partagé.

Digitized by Google

LE VIEILLARD

DE LA RUE MOUFFETARD.

Connaissez-vous la rue Mouffetard ? Si vous êtes Parisien, il est très-possible que vous ne la connaissiez pas; les étrangers possèdent beaucoup mieux leur Paris que ceux qui l'habitent et sont nés dans ses murs. Au cas où vous seriez habitant de la Chaussée-d'Antin, du faubourg Saint-Germain ou du Palais-Royal, je vous dois quelques renseignements sur la rue Mouffetard; il est toujours bon de savoir à qui l'on a affaire.

Digitized by Google

Cette rue, qui commence rues *des Fossés-Saint-Victor* et *Fourcy*, et finit barrière *Mouffetard*, fut bâtie au XIII^e^ siècle sur un terrain appelé *Mont-Cétard* (*Mons Cætarius*); on l'a aussi nommée rue *Saint-Marcel*, *Saint-Marceau*, *Vieille-Ville-Saint-Marceau*.

On raconte qu'en l'année 1561, un grand nombre de protestants assistaient au prêche, dans une maison nommée la Maison du Patriarche, près de l'église Saint-Médard, et que les prêtres de cette église, dans le but de contrarier les protestants, firent sonner leurs cloches à toutes volées! que le ministre protestant ne pouvant alors se faire entendre de ses auditeurs, en envoya deux en députation pour faire cesser cette sonnerie; que ces deux députés protestants furent fort mal reçus, fort maltraités, qu'il s'ensuivit un combat sanglant entre les deux partis, et qu'enfin la victoire resta... au plus fort. C'est encore ainsi de notre temps.

Mais nous voilà bien loin de notre sujet; ceci était seulement pour vous apprendre

Digitized by Google

que la rue Mouffetard a mérité de tenir sa place dans l'histoire, et que c'est presque toujours dans les quartiers les plus populeux que se sont passés les événements les plus intéressants.

Dans une vieille maison de cette rue, où il y en a peu de neuves, entrez dans une allée sombre, longue et souvent crottée, vous apercevrez ensuite ou plutôt vous sentirez en tâtonnant un escalier à rampe de fer; montez bravement, car il faut une sorte de bravoure pour se risquer dans un escalier glissant et où l'on ne voit pas clair; montez trois étages, parvenu là, vous commencerez à y voir un peu; orientez-vous, cherchez une porte sur votre droite, vous trouverez un vieux ruban au bout duquel on a attaché une vieille épaulette : c'est ce qui sert de sonnette pour se faire ouvrir chez M. Delapoule.

M. Delapoule est un vieillard septuagénaire, mais qui est encore vert et bien portant; il est maigre, sec et fort petit; ses

Digitized by Google

yeux perçants, son nez pointu et sa bouche pincée annoncent la vivacité et souvent même l'ironie et le sarcasme. M. Delapoule porte encore des culottes à boucles, et il est coiffé à l'oiseau royal, ce qui peut déjà vous donner une idée de ses habitudes et même de ses opinions.

Ce vieillard est un ancien beau danseur; il était fou de son art, et il avait dans son temps obtenu de très-grands succès, grâce à ses ronds de jambe et à ses jetés battus. A l'époque où l'on dansait, M. Delapoule était recherché, fêté, invité partout; les dames se disputaient l'honneur de danser avec lui, les jeunes filles rougissaient de plaisir lorsqu'il les invitait; enfin il n'y avait point de beau bal si M. Delapoule n'en était pas.

M. Delapoule faisait des élèves, mais seulement par goût, par amour pour la danse; sa fortune était suffisante pour ses désirs : un homme qui voltige sans cesse n'a pas besoin d'avoir le gousset trop garni.

Comme la danse n'est point incompatible

Digitized by Google

avec l'amour, M. Delapoule faisait de nombreuses conquêtes. Jadis les dames se laissaient prendre facilement aux charmes d'une pirouette ou d'un entrechat. Heureusement nous n'en sommes plus là.

Lorsque les grands événements politiques arrivèrent, la belle danse commença à perdre faveur; en 89 et 93, on dansait, il est vrai, la *carmagnole* et *Ça ira*, mais c'était sans faire de ronds de jambe, de beaux saluts et d'entrechats.

Sous l'empire, la *gavotte* eut quelque faveur, mais *la chaconne* était complétement détrônée. Bientôt, enfin, la gavotte passa, puis l'habitude de danser, de faire des pas, fit place à celle de marcher et d'aller au bal en bottes. Alors M. Delapoule prit le monde en aversion, et il se retira dans la rue Mouffetard, espérant n'y être point poursuivi par le bruit des pianos, des cornets à piston et même des orgues, qui reproduisent souvent les quadrilles de Tolbecque et de Musard.

Jusqu'ici, il n'y a rien de bien extraor-

Digitized by Google

dinaire dans la conduiie du petit vieillard; froissé dans ses goûts, ses affections, il s'était retiré dans sa tente comme Achille le fit jadis; on est libre de bouder à tout âge; seulement, quand on boude dans la vieillesse, cela dure trop longtemps.

Mais M. Delapoule ne s'était pas retiré seul au fond de la rue Mouffetard; il faut vous dire qu'il avait pris, adopté, et qu'il élevait près de lui une arrière-petite-nièce, pauvre orpheline, n'ayant plus au monde que son vieil oncle pour appui, pour espoir.

Faible appui pour une jeune fille de seize ans, qu'un grand-oncle qui en a plus de soixante et dix; mais c'est presque toujours ainsi que va le monde: l'enfance en s'appuyant sur la vieillesse, la jeunesse en se liant à l'âge mûr. On prétend que les extrêmes se touchent; on aurait pu arranger les choses autrement.

Or donc, la nièce de M. Delapoule se nommait Blanche; elle venait d'avoir seize ans; elle était jolie comme le plaisir, fraîche

Digitized by Google

comme une rose de mai, naïve et pure comme un ciel d'Italie, et douce comme... toutes les femmes qui sont jolies, car vous savez que la beauté contribue beaucoup à rendre l'humeur traitable.

Emollit mores nec sinit esse feros.

Tant de grâces, de charmes, étaient enfouis dans le fond d'une vieille maison de la rue Mouffetard! Ce n'est pas que nous voulions dire par là que les demoiselles de ce quartier doivent être laides, ce n'est nullement notre intention, mais il nous semble qu'une jolie femme n'est jamais assez en vue, et la rue Mouffetard n'est pas le centre de Paris.

Et puis, savez-vous quelle était l'existence de cette pauvre Blanche? Il fallait tenir fidèle compagnie à son grand-oncle, qui ne consentait que très-rarement à sortir, et ne voulait pas même que sa petite-nièce allât voir les singes du jardin des plantes... Il est vrai que les singes se livrent parfois

Digitized by Google

devant les demoiselles à des récréations beaucoup trop bouffonnes.

Il fallait passer son temps à écouter tout ce que M. Delapoule avait recueilli touchant l'origine de la danse.

Il fallait entendre le récit de toutes les fêtes auxquelles il avait assisté, savoir combien de fois il avait dansé avec des duchesses et même des ambassadrices.

Il fallait avoir l'air de ne pas s'ennuyer en écoutant toutes ces choses, et ce devait être le plus difficile.

Pour prix de sa docilité, M. Delapoule donnait à sa petite-nièce des leçons de danse, non pas de la danse de nos jours, mais de celle qui était en usage avant la révolution de 89.

Il fallait que Blanche se mît les pieds dans une boîte et les y laissât deux heures après le déjeuner, et deux heures après le dîner.

Il fallait qu'elle s'étudiât à faire des pliés et des ronds de jambe au moins trois heures par jour; enfin, elle ne devait pas entrer

Digitized by Google

dans une chambre sans faire la révérence, ni se coucher sans avoir dansé un menuet.

Ce régime n'amusait pas la jolie Blanche; si, en général, les jeunes filles aiment la danse, ce n'est pas la danse grave, et à seize ans il est fort ennuyeux de passer tous les jours quatre heures les pieds dans une boîte.

Mais Blanche était douce, soumise, respectueuse, elle aimait son vieil oncle, et pour lui être agréable s'appliquait à bien danser le menuet, que M. Delapoule accompagnait avec une petite pochette qu'il assurait valoir un *stradivarius*. D'ailleurs, la jolie enfant ne connaissait pas d'autre danse n'ayant jamais été au bal Musard, ni à la Chaumière, ni vu le plus petit bal champêtre, la plus légère sauterie particulière; elle croyait que dans le menuet était toute la danse; dans une révérence, toutes les grâces, dans une *chaconne*, toute la science.

Le soir, M. Delapoule, assis dans un grand fauteuil à roulettes, faisait venir

Digitized by Google

Blanche près de lui, et, tout en lui passant la main sous le menton, lui disait :

« — Avons-nous bien du dehors aujourd'hui?

» — Oui, mon oncle.

» — Nous tenons-nous ferme à toutes les positions?

» — Oui, mon oncle.

» — Faisons-nous tous les soirs la révérence avant de se coucher?

» — Oui, mon oncle.

» — C'est bien... tu es une belle fille, tu te tiens bien droite... bien cambrée, et lorsque, quelque jour, le goût de la belle danse reviendra... ce qui ne peut tarder, parce qu'on revient toujours à ce qui est beau et gracieux, alors, ma chère amie, tu en remontreras à toutes les autres... c'est toi que l'on citera, que l'on admirera, que l'on voudra voir danser... Les vandales! qui marchent maintenant au lieu de faire des pas, qui font des mouvements de tête au lieu de faire des ronds

Digitized by Google

» de jambe, qui mettent des bottes pour » aller au bal... Ils ne savent pas qu'ils né- » gligent l'art le plus noble, le plus beau et » le plus ancien, car la danse ne date pas » d'hier, mon enfant.

» — Oh! je le sais bien, mon oncle, » répond vivement la jeune fille, qui devine que son oncle va lui raconter ce qu'il lui a déjà narré cent de fois; mais le vieillard ne tient pas compte de l'exclamation de sa nièce, et il reprend, en s'appuyant le dos dans son grand fauteuil :

« — Autrefois les repas de famille, les » cérémonies étaient toujours terminés par » des danses; Xénophon nous a donné une » description de ce que l'on appelait alors » une après-dînée. On faisait venir des » musiciens, un Syracusain qui jouait de la » flûte et dirigeait les autres, un jeune » homme qui pinçait de la lyre, et une » danseuse qui commençait par exécuter » quelques tours extraordinaires avec des » cerceaux et des épées... comme le font

Digitized by Google

» aujourd'hui nos saltimbanques... Puis le » jeune homme dansait ensuite avec une » noble aisance... Ceci, ma petite-nièce, » remonte très-haut... Mais du temps des » patriarches, le renouvellement des sai- » sons, les vendanges, tous les événements » de la vie étaient des prétextes pour la » danse... Tiens, j'ai lu dans Amyot...

» — Oh ! oui, mon oncle, oui.. c'est moi » qui vous ai lu tout cela ! » s'écriait la petite-nièce, qui ne se souciait pas d'entendre encore un cours d'histoire sur la danse, et le vieillard finissait par s'endormir tout en battant sur le bras de son fauteuil une mesure de menuet.

Cependant la triste existence que menait Blanche, qui ne sortait jamais et ne goûtait aucun des plaisirs de son âge, cette vie retirée, uniforme et solitaire, ne tarda pas à altérer sa santé.

Inquiet de voir sa petite-nièce perdre les roses de son teint, M. Delapoule fit appeler un docteur, et le consulta sur l'état de la

Digitized by Google

jeune fille. Le docteur répondit au vieillard :

« — Votre nièce va-t-elle dans le monde?

» — Jamais.

» — A la promenade?

» — Jamais.

» — Aux concerts, aux bals?

» — Eh non! jamais.

» — C'est pour cela qu'elle est malade.

» — Comment, docteur, que voulez-vous
» dire?

» — C'est bien facile à comprendre; votre
» nièce est malade d'ennui... et cette mala-
» die est la pire de toutes.

» — Et qui diable peut vous faire présu-
» mer que Blanche s'ennuie?... Je suis tou-
» jours avec elle... je lui fais la conversa-
» tion... Je lui achète tout ce qu'elle désire...
» elle peut se lever tard, se coucher tôt,
» enfin elle mène la même existence que
» moi, et je vous certifie que je ne m'ennuie
» pas du tout.

» — Oui, mais vous avez soixante et dix ans
» et votre nièce en a seize, et à seize ans le

Digitized by Google

» régime d'un vieillard ne vaut rien du tout.

» — Vous croyez?

» — Si vous voulez rendre la santé à votre » nièce, faites-la sortir, courir, danser.

» — Elle danse toute la journée ici... elle » n'entre pas dans ma chambre sans faire » des pliés.

» — Eh! ce n'est pas pour vous qu'il faut » qu'elle danse... c'est en public, dans un » bal, dans le monde, enfin; monsieur De- » lapoule, souvenez-vous qu'une jeune fille » est comme une fleur; faute d'air, elle ne » tarde pas à s'étioler... Donnez de l'air à » votre petite-nièce.

» — Que je donne de l'air à ma nièce! » se dit le vieillard lorsque le docteur l'eut quitté; « que je la mène à un bal public... » Ces médecins ont maintenant une singu- » lière façon de traiter les jeunes filles... Il » me semble qu'on peut fort bien prendre » l'air à sa fenêtre... il est vrai que les » miennes donnent sur une cour un peu » sombre... Enfin, puisqu'il le faut, je pro-

Digitized by Google

» mènerai ma nièce... je ne la mènerai pas » voir les singes, par exemple... mais je la » conduirai sur les boulevards. »

Et M. Delapoule appelle la jolie Blanche, il lui annonce qu'il va la mener promener sur les boulevards; la jeune fille saute de joie, car vous saurez qu'elle ne connaissait pas cette promenade de Paris; demeurant depuis l'âge de sept ans dans la rue Mouffetard, la jeune fille avait bien entendu quelquefois parler du centre de la ville, des spectacles, des promenades, du Palais-Royal, des Tuileries; mais son Paris à elle ne s'étendait que jusqu'à la rue des Fossés-Saint-Victor et à la barrière d'Italie.

La joie de Blanche était donc bien naturelle, en apprenant qu'elle allait voir autre chose que son quartier; elle court à sa toilette, met sa plus belle robe, son plus beau bonnet, et tâche enfin de se faire bien belle; heureusement pour Blanche, la nature s'était chargée de ce soin. Elle lui avait donné de beaux yeux, un joli nez, une petite bouche,

Digitized by Google

des dents comme des perles, une charmante fossette au menton; enfin, une figure charmante. La nature fait des choses qui sont toujours à la mode.

Quant à monsieur Delapoule, il est inamovible dans son costume comme dans son opinion sur la danse; il conserve sa culotte à boucles, son habit de soie gorge de pigeon dont les boutons à verres bombés et encadrant des oiseaux, sont larges comme d'anciens écus de six livres; et sa coiffure à l'oiseau royal, sur le haut de laquelle il pose un petit chapeau à trois cornes, qui n'a pas la moindre ressemblance avec celui du *petit caporal*.

Ensuite, l'oncle sort de chez lui, prend sa nièce sous son bras, s'appuie sur une canne qui lui sert depuis cinquante ans à battre la mesure du menuet d'*Exaudet*, et l'on se met en marche pour les boulevards; la jeune fille regardant d'un air émerveillé tout ce qui s'offre de nouveau à sa vue, le petit vieillard marquant avec ses pieds une mesure en trois temps.

Digitized by Google

On n'avance pas vite, quand on marche sur un mouvement de menuet : l'oncle et sa nièce étaient partis à onze heures du matin de la rue Mouffetard, il était deux heures lorsqu'ils arrivèrent sur le boulevard Beaumarchais.

Figurez-vous alors l'ébahissement de la jeune fille, lorsqu'elle se trouve au milieu de ce monde, de ces marchands ambulants, de ces promeneurs, de ces faiseurs de tours qui abondent sur les boulevards. Ici, ce sont des marchands à deux pièces pour treize, qui crient d'une voix éraillée : « Montez votre ménage, meublez votre cui- » sine; faites des cadeaux à votre épouse, » à votre bonne et à vos enfants. » Que de choses on peut faire à Paris avec treize sous! Là, c'est une grosse maman qui a envie de pleurer parce que sa fille devient aussi grandé qu'elle, et qu'on ne la prend pas pour sa sœur, quoiqu'elle ait bien soin de l'habiller exactement comme elle.

Prenez garde!... de ce côté, ce sont des

Digitized by Google

enfants qui jouent; ils lancent leurs cerceaux à travers vos jambes, ou jettent leurs balles sur votre dos. Pourquoi les bonnes ne veillent-elles pas sur ces enfants qui se font culbuter en voulant ravoir leurs jouets? c'est que les bonnes viennent de rencontrer une *payse* qui leur donne des nouvelles de leur *endroit*, et que cela est infiniment plus intéressant que de veiller sur les marmots de leurs bourgeois.

Un peu plus loin, vous entendez les sonnettes du marchand de limonade à un liard le verre; ces gens-là s'entendent de loin comme les mulets. Je n'ai jamais bien compris la raison qui leur fait ainsi s'affubler de sonnettes et de grelots; du reste, cela produit un petit carillon que l'on trouvera sans doute moyen d'introduire dans les *concerts monstres*. Un marchand de coco y tiendrait fort bien sa place entre l'ophicléide et le pavillon chinois.

A quelques pas, c'est un homme en habit noir, assez sale, assez barbouillé, qui est

Digitized by Google

arrêté et pérore devant une foule de badauds. Mais cet homme ne tient rien à sa main, il n'a point d'éventaire, point de boutique devant lui, ce n'est donc pas un marchand?... Que fait-il donc là? et de quoi parle-t-il au public?... voilà ce que se disent les passants; M. Delapoule et sa nièce sont de ce nombre. Ils s'arrêtent, percent la foule, écoutent ce monsieur en noir, qui prend du tabac et parle à la société, laissant beaucoup de temps entre chacune de ses phrases, comme quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ce qu'il veut dire :

« — Certainement, il y a des personnes... » parmi celles qui se promènent... surtout, » quand le temps est beau... comme aujourd'hui, par exemple... il y a des personnes » qui se disent : Mais enfin... voyons, voici » un particulier là-bas... qui est arrêté sur » le boulevard... c'est probablement... pour » quelque chose...

» — Mon oncle, je ne comprends pas ce » que dit cet homme, » murmure Blanche

Digitized by Google

à l'oreille de M. Delapoule, et celui-ci répond à sa nièce :

« — Je n'y comprends rien non plus ; mais » puisqu'il dit qu'il est là pour quelque » chose, attendons, cela va peut-être s'ex- » pliquer. »

L'homme en noir tire de sa poche une espèce de portefeuille, il y prend une petite feuille de papier noir et une paire de ciseaux ; ce portefeuille est probablement le nécessaire de ce monsieur ; puis, tout en regardant autour de lui et en cherchant dans l'assemblée à quel jobard il donnera la préférence, il se met à découper, sans pour cela interrompre son discours à la société.

« — Oui, messieurs, et mesdames... » quand on voit quelqu'un comme cela... » s'adressant à une nombreuse compagnie... » on se dit... Mais que fait-il au milieu de » cette nombreuse compagnie ?... Il y a tout à » parier que j'y fais un métier quelconque... » Quel est donc ce métier ?... C'est ce que » nous allons avoir l'avantage de vous faire

Digitized by Google

» savoir dans quelques instants, nous ne
» vous demandons plus qu'une minute...
» c'est bien peu de chose pour des person-
» nes qui n'ont rien à faire. »

Tout en discourant ainsi, l'homme en noir avait arrêté ses regards sur M. Delapoule, dont la tête était parvenue à percer le rond qui s'était formé autour du découpeur. L'oncle de Blanche ne comprenait pas pourquoi cet homme avait constamment les yeux fixés sur lui, paraissant lui adresser ses discours de préférence à toute autre personne arrêtée là ; mais le petit vieillard prenait cela pour une politesse, et il cherchait l'occasion de répondre un petit mot à ce monsieur, lorsque celui-ci, ayant fini de découper, colle ce qu'il vient de faire sur une petite feuille de papier blanc, et montre ensuite au public assemblé la silhouette de M. Delapoule, qui était fort ressemblante, parce que le petit vieillard avait un profil et une coiffure assez remarquables pour qu'il fût facile de les saisir.

Tout le monde se met à rire, M. Delapoule

Digitized by Google

et sa nièce veulent savoir de quoi l'on rit; ils s'avancent, se penchent pour voir la silhouette; M. Delapoule reste saisi en reconnaissant son portrait, et Blanche s'écrie:

« — C'est vous, mon oncle, oh! c'est » bien vous, avec votre queue et votre petit » chapeau à cornes. »

L'homme en noir présente alors la silhouette au petit vieillard en lui disant :

« — Vous devez être content, tout le » monde vous reconnaît... voilà votre portrait, vous me donnerez ce que vous voudrez, je ne taxe personne.

» Je ne vous donnerai rien du tout! » s'écrie M. Delapoule qui devient pourpre de colère; « je trouve bien impertinent que » vous vous soyez permis de faire ma silhouette sans savoir si cela me convenait... » Je ne me suis pas arrêté pour être fait de » profil... vous me volez ma figure... vous » n'en avez pas le droit... Viens, ma nièce, » je vais porter plainte aux autorités. »

Le petit vieillard entraîne Blanche, et tous deux s'éloignent au milieu des ris, des

Digitized by Google

huées de la foule qui ne demande qu'à se moquer du monde, lors même que le monde aurait raison.

L'oncle et la nièce veulent marcher vite, ils se font pousser par les uns, bousculer par les autres.

« — Les promenades étaient bien mieux » composées avant la révolution ! » dit M. Delapoule, « on ne vous marchait pas à » chaque instant sur les pieds, sans vous » demander excuse, et l'on ne faisait pas » votre silhouette sans votre permission. »

La petite nièce n'était pas tout à fait de l'avis de son oncle; ces nombreux passants, ces boutiques, ces étalages, ce bruit, tout cela l'amusait, et puis quelques jeunes gens, en passant près d'elle, avaient dit en la regardant : « — Voilà une jolie personne, » et la demoiselle la plus candide n'est point insensible aux compliments.

L'oncle et sa petite nièce se promenaient depuis longtemps et étaient loin de la rue Mouffetard, et l'heure où ils dînaient habituellement était arrivée.

Digitized by Google

Le vieillard dit à Blanche : « — Ma chère » amie, tu dois avoir faim?

» — Oui, mon oncle.

» — Et moi aussi. Puisque nous sommes » loin de notre demeure, nous allons dîner » chez un traiteur.

» — Oh! oui, mon oncle, ce sera bien » gentil. »

Blanche est enchantée, elle n'a jamais été chez un traiteur, elle présume que tout doit y être délicieux, et se fait une fête de manger des mets qu'elle ne connaît pas.

M. Delapoule regarde autour de lui; il aperçoit, dans une espèce de boutique, un monsieur assis devant une table et prenant quelque chose, il se dit : « Voilà un traiteur... » il y a peu de monde, tant mieux, ce sera » plus décent, plus convenable pour ma » nièce; entrons là. »

L'oncle et la petite-nièce entrent et se trouvent dans une salle où il y a plusieurs tables couvertes de nappes, et beaucoup de journaux et de petits pains.

M. Delapoule et Blanche s'asseyent à une

Digitized by Google

table, et le vieillard dit à une dame qui est assise dans un comptoir :

« — Madame, faites-nous servir... nous » avons faim... donnez-nous ce que vous » aurez de prêt... je m'en rapporte à vous. »

La dame fait une inclination de tête, se lève, sort de la salle, et revient bientôt tenant deux petits bols de bouillon qu'elle pose devant l'oncle et sa nièce, en leur disant : « — Voulez-vous du pain?

» — Du pain?... Certainement que nous » voulons du pain... cela va sans dire. »

La dame apporte une corbeille contenant des petits pains, et va se rasseoir dans son comptoir; l'oncle boit le bouillon en disant à Blanche : « — C'est un consommé... Il pa- » raît qu'ici cela remplace le potage. »

La jeune fille ne répond rien, mais elle fait un peu la grimace : elle n'aimait pas le bouillon.

Après avoir avalé le contenu de son bol, M. Delapoule dit à la dame du comptoir : « — Madame, notre intention n'est pas de » nous en tenir là.

Digitized by Google

» Fort bien, monsieur. »

La dame se lève, sort, et revient bientôt avec deux autres bols remplis de bouillon qu'elle place de nouveau devant l'oncle et la nièce. Ceux-ci se regardent et se décident à avaler encore les bouillons qu'on leur apporte; ils croient que ceux-là auront un autre goût, mais ils sont absolument semblables aux premiers.

Après avoir bu son second bol, M. Delapoule dit à la dame du comptoir :

« — Ceci ne nous suffit pas, madame, » nous désirons autre chose.

» — Très-bien! monsieur, » dit la dame; puis elle quitte la salle, et revient en rapportant, pour la troisième fois, des bols de bouillon qu'elle pose devant le vieillard et sa nièce. M. Delapoule se met de mauvaise humeur, et s'écrie :

« — Toujours du bouillon!... Eh! mais, » madame, nous en avons bien assez... Est-ce » que les restaurateurs ne vendent plus autre » chose depuis la révolution?

» — Mais, monsieur, vous êtes dans une

Digitized by Google

» succursale de la Compagnie hollandaise,
» où on ne vend que du bouillon. On en por-
» tera chez vous si cela vous est agréable;
» nous envoyons des consommés à domicile. »

M. Delapoule ne connaissait pas l'entreprise des bouillons, et il est très-contrarié de sa méprise. Il se lève, ainsi que sa nièce, paye ce qu'ils ont pris, et sort avec Blanche... Quand ils sont de nouveau sur les boulevards, le vieillard dit à la jeune fille :

« — As-tu encore faim, mon enfant?

» — Oh! non, mon oncle, tous ces bouil-
» lons m'ont ôté l'appétit.

» — Alors, promenons-nous pour les
» faire passer. Afin de te dédommager, je te
» ferai voir quelque spectacle de curiosité. »

Il y avait justement près de l'oncle et de la nièce une maison de toile, dans laquelle on faisait voir des marionnettes, mais le spectacle le plus amusant était celui de la porte, où un chat se battait avec le diable et un commissaire. M. Delapoule et Blanche s'arrêtent pour écouter les facéties que le diable adressait au commissaire. Mais la

Digitized by Google

foule qui se trouvait là était en grande partie composée de gamins auxquels la tournure de la nièce et du petit vieillard semble fort extraordinaire ; les flâneurs, les ouvriers, les badauds ne tardent pas à faire comme les gamins, ils rient en se montrant du doigt ce petit monsieur coiffé à l'oiseau royal et portant un habit de soie dont les boutons sont autant de petits tableaux. Ce n'est plus du diable et du commissaire que l'on s'occupe, c'est de l'oncle de Blanche, qui est bien loin de s'en douter.

Cependant à chaque instant les éclats de rire redoublent, la foule se presse, se serre, augmente; elle barre le boulevard, empêche le passage, gêne la circulation ; on se pousse, on se bat même pour voir M. Delapoule ; l'autorité croit qu'il y a une émeute ; un agent de police perce la foule; on lui montre le petit homme qui est cause de cet attroupement ; il parvient jusqu'à M. Delapoule, et le tire par le bras en lui disant d'un ton fort sec :

« — Allons, monsieur, marchez ! ne restez » pas là...

Digitized by Google

» — Pourquoi donc voulez-vous que je » marche? répond le petit vieillard en regardant avec surprise celui qui lui parle.

« — Parce que vous causez du désordre...

» — Je cause du désordre... moi?

» — Oui, oui, vous le savez bien, et vous » le faites avec intention.

» — Qu'est-ce que je fais avec intention?

» — Oh! vous avez l'air de ne pas me » comprendre... mais nous nous y connaissons... vous avez mis ce petit chapeau à » trois cornes pour ressembler à l'empereur.

» — Comment! à l'empereur!...je ne connais pas l'empereur... est-ce que Louis XV » est mort?

»— Oh! trêve de plaisanteries, monsieur! » vous avez des aigles sur vos boutons.

» — J'ai des aigles!... pas du tout, ce sont » des colibris.

» — Je vous dis que ce sont des aigles.

» — Eh bien, après! quand ce serait des » aigles? qu'est-ce que ça vous fait?... si j'aime » les oiseaux, moi... Vous m'ennuyez à la fin.

» — Allons, monsieur, filez bien vite, et

Digitized by Google

» rendez grâce à votre âge si je ne vous arrête » pas...

» — Oh ! mon oncle, allons-nous-en, » je vous en prie, » dit Blanche. Le pauvre M. Delapoule cède aux prières de sa nièce et aux injonctions de l'autorité ; il parvient à sortir du cercle qui l'entoure, et à s'éloigner de la foule ; heureusement, la nuit, en arrivant, protége sa retraite ; mais le petit vieillard ne concevait rien à ce qui venait de lui arriver, et il disait à sa nièce :

« — Ils prétendent que je cause du désordre, parce que j'ai des oiseaux sur mes » boutons et un chapeau à trois cornes sur » la tête... En vérité, je n'y comprends » rien... je ne connais plus Paris ! tout y » est changé... Traiteurs, costumes, usages, c'est donc comme la danse ? Je voudrais pourtant bien te voir t'amuser un » peu, ma pauvre Blanche ; car pour une » fois que nous sortons, tu n'as pas eu beaucoup d'agrément. »

Tout en marchant, l'oncle et la jeune fille étaient arrivés dans les Champs-Élisées ; ils

Digitized by Google

aperçoivent bientôt, à l'entrée d'une rotonde, un transparent sur lequel est écrit ce mot : « Bal. » Blanche tressaille de plaisir et pousse le bras de son oncle en lui disant ;

« — Un bal! un endroit où l'on danse... » Ah! mon oncle! c'est là où je m'amuserais, » moi qui mets mes pieds dans une boîte » toute la journée, afin de bien danser, je » serais si contente d'aller au bal!

» — Eh bien, j'y consens, » répond M. Delapoule. « Tous ces gens qui vont là » ne savent pas danser, sans doute; je veux » qu'ils admirent ta grâce, tes pas, tes ré- » vérences; je me sens encore en état de te » servir de cavalier. Viens, ma nièce, nous » allons montrer la belle danse aux habitués » de ce bal. »

Le petit vieillard pénètre avec sa nièce dans la rotonde du bal. Il y avait beaucoup de monde; l'orchestre jouait la ritournelle pour qu'on se mît en place. On appelait un quatrième à un quadrille, M. Delapoule y court avec sa nièce. Tous les yeux se portent sur le singulier couple qui vient d'arriver.

Digitized by Google

Bientôt la musique donne le signal ; l'oncle et la nièce s'élancent, font des ronds de jambe, des jetés-battus, des pliés : alors les éclats de rire partent autour d'eux; cela devient pïs que sur le boulevard, les autres quadrilles sont abandonnés; on se bouscule, on fait encore le coup de poing pour voir danser le petit vieillard et la jeune fille. Puis, tout à coup, un sergent de ville arrive, perce le quadrille, et, arrêtant M. Delapoule au plus beau moment de sa danse, lui dit d'un ton fort impératif :

« — Monsieur, vous allez quitter le bal, » sortir sur-le-champ.

» — Qu'est-ce que vous dites? » répond le petit homme en restant sur ses pointes.

« — Je vous dis qu'il faut sortir; vous » dansez une danse prohibée.

» — J'ai une danse prohibée, moi !

» — Oui, vous dansez le *cancan*.

» — Moi, je danse le cancan ! Mais d'abord, » faites-moi le plaisir de m'apprendre ce que » c'est que le cancan !... je ne le connais pas.

» — Oh ! vous faites l'ignorant; tout à

Digitized by Google

» l'heure, en balançant avec votre dame, je » vous ai vu faire la *chaloupe*.

» — La *chaloupe!* je veux être pendu si je » sais ce que c'est que la chaloupe.

» — Allons, monsieur, ne répliquez pas; » à votre âge, danser comme cela! fi donc! » Sortez, ou je vous envoie au violon. »

Blanche a encore peur pour son oncle, elle l'entraîne; le petit vieillard est furieux, il quitte le bal, monte dans une voiture avec sa nièce, et se fait reconduire rue Mouffetard en s'écriant : « — Je ne mettrai » plus les pieds hors de chez moi. »

Mais le lendemain matin, les réflexions avaient rendu le vieillard plus sage, et il dit à sa petite nièce : « Ma chère enfant, je te » donnerai un autre maître de danse que » moi, je te laisserai sortir plus souvent, » tu te mettras comme tout le monde; car » je ne veux pas que l'on te montre au doigt » dans les rues; et décidément je vois qu'il » faut s'habiller, marcher et danser avec » son siècle. »

FIN DU TOME HUITIÈME.

INST. FOR TAYLOR OXO
Digitized by Google

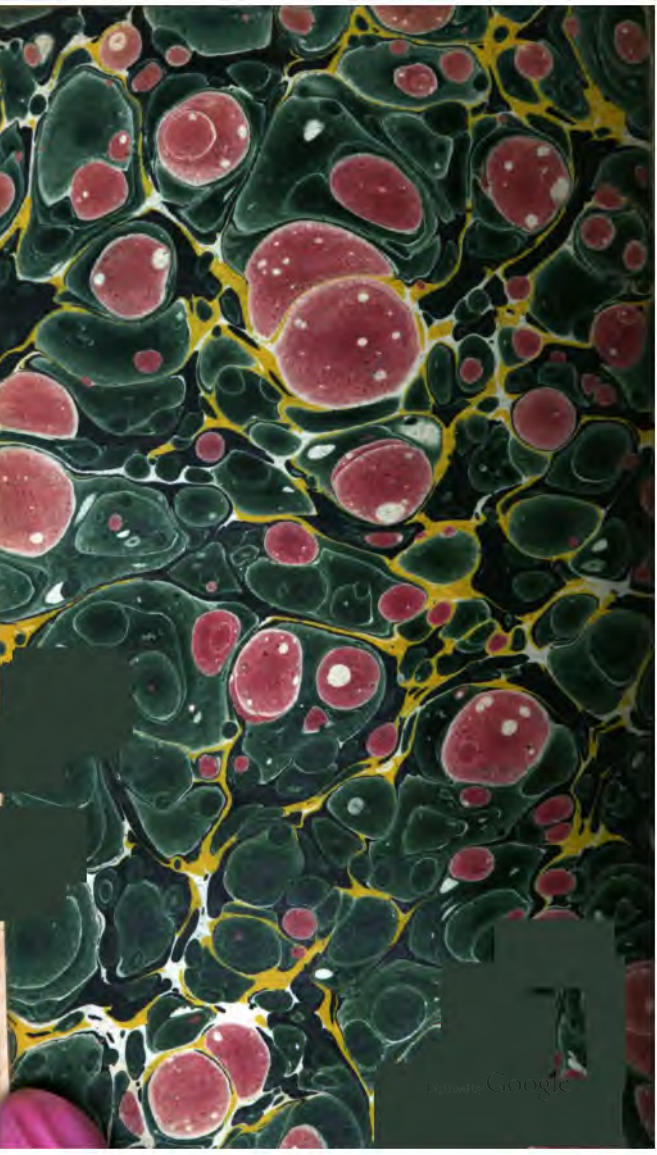
TABLE

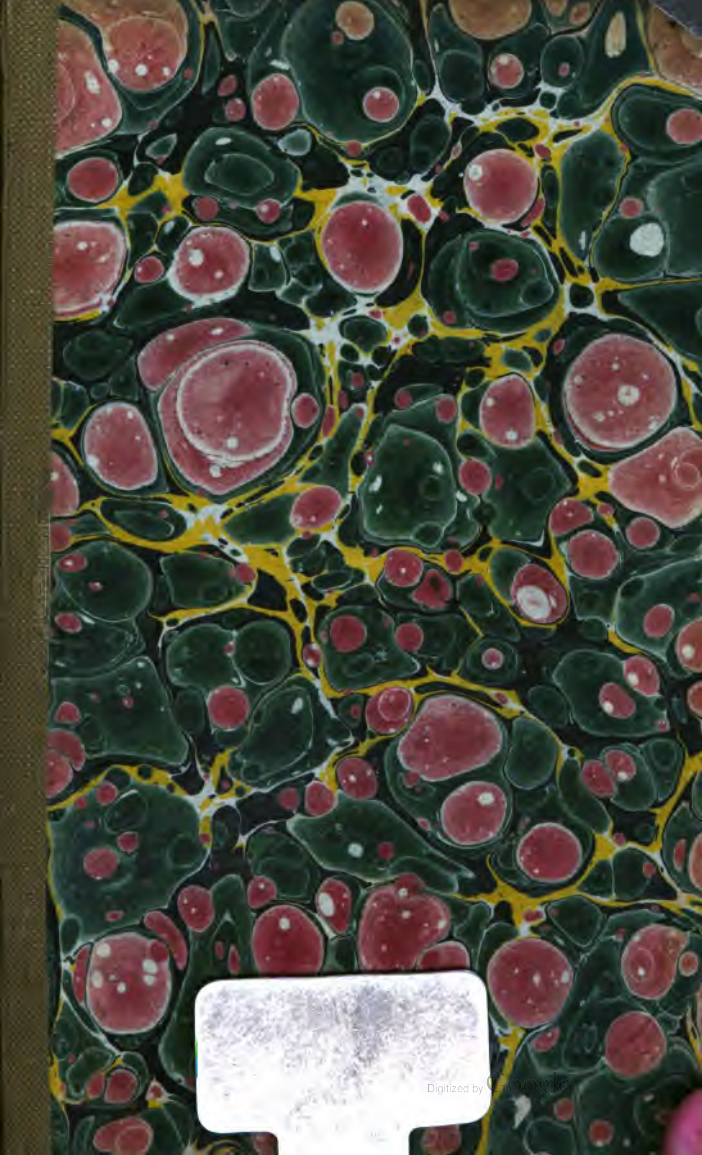
DES MATIÈRES.

	Pages.
Deux Maris.	1
Le signe secret.	11
Les petites voitures jaunes.	27
Les bords du canal.	37
A bon chat, bon rat.	71
Un Lutin.	123
Le vieillard de la rue Mouffetard.	149

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google


Digitized by Google